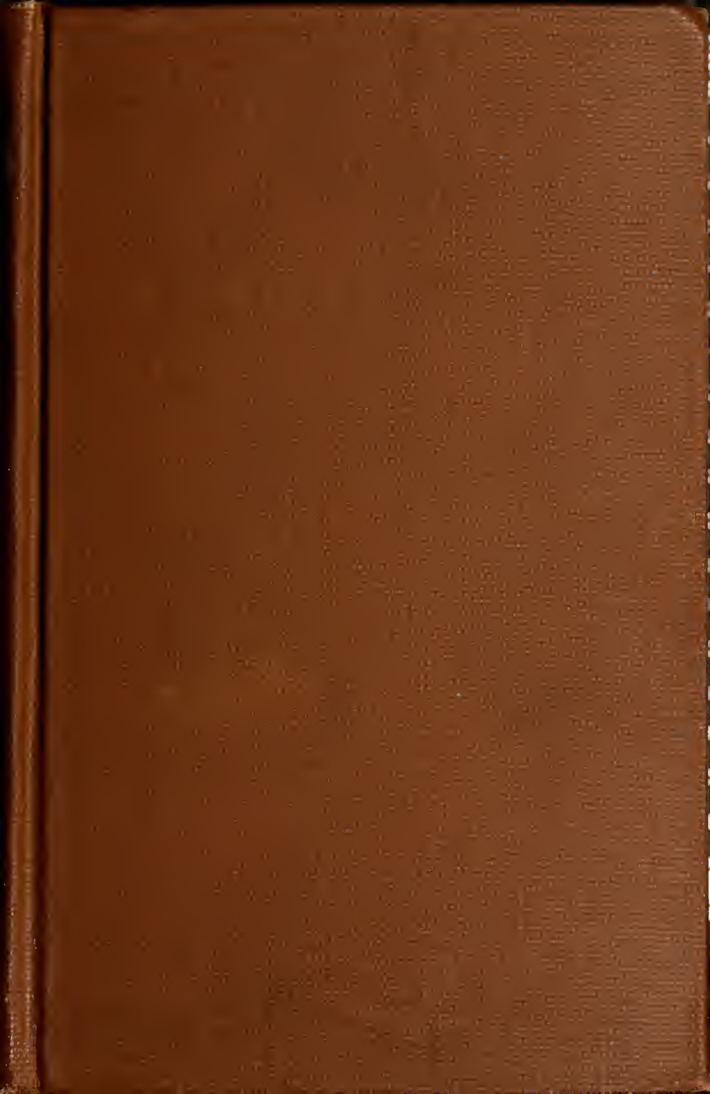



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

ŒUVRES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

AVIS IMPORTANT.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Cᵉ, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

LES

DEUX HÉRITAGES

SUIVIS DE

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL

ET DES

DÉBUTS D'UN AVENTURIER

PAR

PROSPER MÉRIMÉE

De l'Académie Française



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1853

LES

DEUX HÉRITAGES

OU

DON QUICHOTTE

MORALITÉ A PLUSIEURS PERSONNAGES

I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement de garçon élégamment meublé.

FÉLIX, seul, assis devant un bureau, et coupant des brochures.

Et de trois. Passons à celle-ci. Qu'est-ce qu'elle chante ? *Essai...* c'est toujours des essais, — *sur l'amélioration des races ovines, par J.-B. Kermouton.* Que diable cela peut-il être? *Ovines?* Il doit être question d'œufs. Pourtant, monsieur pourrait bien se faire donner des livres plus amusants!... Pour ce qu'il en fait, au reste, c'est bien égal. — Voyons, faisons des cornes; trois au moins par brochure, c'est la règle. — Ça doit être un bel endroit; il y a trois points d'admiration. — Encore une ici; c'est du latin, Dieu me pardonne! — Et ici, c'est la dernière page. — Voilà qui est fini. Maintenant, rangeons le bureau, mettons en bataille les lettres des ministres, ça fait de l'effet. — Ministère de l'Intérieur, cabinet; c'est sans doute une invitation à dîner. Ministère des Cultes, ministère de la Marine. — Trois dîners pour sa semaine, c'est gentil... Tout de même, ça donne bon air à un cabinet (On sonne.) Allons!

voilà la procession qui va commencer comme hier.

SCÈNE II

FÉLIX, M. KERMOUTON.

M. KERMOUTON, entrant.

M. Louis de Saqueville est-il visible?

FÉLIX.

Non, Monsieur, il vient de sortir. M. le ministre de... de l'Intérieur l'a fait prier de venir causer avec lui.

M. KERMOUTON.

Et pourriez-vous me dire quand on serait sûr de le trouver ?

FÉLIX.

Mais, Monsieur, toujours... excepté... Vous le trouveriez plus volonties sur les midi, une heure.

M. KERMOUTON.

Je reviendrai. Vous lui direz que je suis venu. — Kermouton. — Vous vous rappellerez bien mon nom? Kermouton.

FÉLIX.

Oh ! parfaitement, Monsieur. Je viens de... Monsieur a lu hier au soir un livre de vous. Le voilà, tenez.

M. KERMOUTON.

Ah ! c'est vrai. Déjà lu ! Et une marque ! Je voudrais bien savoir pourquoi il a fait une marque ici ?

FÉLIX.

Dame ! Monsieur..... monsieur a l'habitude de faire des cornes comme cela aux beaux endroits.

M. KERMOUTON.

Je crains que ce passage sur les chèvres ne lui ait paru un peu fort... Je donnerais quelque chose pour savoir ce qu'il en pense... Cela m'effraie. Je crains que cela ne lui ait déplu.

FÉLIX.

Oh! du tout. Monsieur n'aurait pas fait de marque, dans ce cas.

M. KERMOUTON.

Ainsi, vous en êtes bien sûr, M. de Saqueville ne marque que les endroits qui lui plaisent?

FÉLIX.

Oui, Monsieur.

M. KERMOUTON.

Allons! tant mieux. Vous connaissez bien votre maître, à ce que je vois. Il y a longtemps que vous le servez? Il travaille beaucoup. Il est bien studieux. C'est étonnant pour un jeune homme et un Parisien.

FÉLIX.

Il passe ses nuits à travailler.

M. KERMOUTON.

Il ira loin, oui... Vous lui direz que c'est un de ses amis de Bretagne... Kermouton... de la part de M. le sous-préfet de Morlaix,... et vous le remercierez d'avoir bien voulu lire mon *Essai*... Je regrette de n'avoir pas eu le temps de le faire relier. Vers midi, n'est-ce pas?

(Il sort.)

FÉLIX.

Je n'y manquerai pas. Oui, Monsieur. (Seul.) Il est bon là avec ses chèvres! Ce doit être un électeur. Moi qui leprenais pour un usurier.

SCÈNE III.

FÉLIX, JULIETTE.

JULIETTE, entrant.

Pas encore levé à l'heure qu'il est! Ç'est là ce qui s'appelle une vie!

FÉLIX.

Ah ! c'est vous, Mademoiselle. Nous sommes allés à une réunion de députés qui doivent nous recommander à nos électeurs. Nous avons beaucoup parlé politique, et nous ne sommes rentrés qu'à deux heures du matin ; il a bien fallu encore travailler, selon notre louable habitude,... et voilà. Défense d'entrer avant dix heures et demie.

JULIETTE.

Bon à dire à vos électeurs, tout cela ! Je parie que Monsieur a fait la noce quelque part.

FÉLIX.

Mademoiselle Juliette, vous saurez que monsieur, depuis qu'il veut être député, ne fait plus la *noce*, comme vous dites. Il va devenir un homme public, entendez-vous... D'ailleurs mademoiselle Clémence doit savoir que nous sommes au-dessus des scènes de jalousie. — Qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre ?

JULIETTE.

Quelque chose de très-pressé.

FÉLIX.

C'est-à-dire une *carotte.*

JULIETTE.

Malhonnête ! Allons, portez cela ; j'attends après.

FÉLIX.

A dix heures et demie. Je suis esclave de ma consigne.

JULIETTE.

Vous verrez que madame vous fera donner un galop.

FÉLIX.

Elle s'en garderait. Nous sommes gens à ménager, ma petite. Il n'est pas jaloux ; mais, comme il y a trois mois que cela dure, on ne serait peut-être pas fâché d'avoir un prétexte.

JULIETTE.

Farceur ! vous avez trop d'esprit. Allons, Félix, soyez gentil, vous ne vous en repentirez pas.—Si vous voulez savoir la chose, c'est un châle superbe, une occasion magnifique...

FÉLIX.

Connu ! J'en sais une meilleure et à meilleur marché.

JULIETTE.

Taisez-vous. Madame fera bien les choses, si vous nous aidez.

FÉLIX.

La robe de satin que je lui ai portée l'autre jour ne m'a pas valu grand'chose.

JULIETTE.

Dame ! mon garçon, les eaux étaient basses ; c'était le 28. Fallait venir le 1er du mois. — Écoutez, voici l'affaire. C'est un châle qu'on nous donne, et, comme monsieur pourrait le remarquer...

FÉLIX.

Nous voulons faire la frime de l'acheter, afin d'avoir le châle et l'argent.

JULIETTE.

Eh bien ! oui. Qu'avez-vous à dire à cela ?

FÉLIX.

Ah ! les femmes ! les femmes !

JULIETTE.

Et les hommes donc ! — Ah çà ! n'allez pas dire de bêtises, d'abord. Récompense honnête au porteur.

FÉLIX.

Honnête ?

JULIETTE.

Allez, vous êtes pire que nous ! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

FÉLIX.

Chacun pour soi et Dieu pour tous. (seul. Y a-t-il des hommes bêtes ! Donner un cachemire à un rat qui se moque de vous, c'est dans l'ordre ; mais quand on se moque du rat comme de cela !... Bah ! chacun prend son plaisir où il le trouve.... Mlle Clémence ! avec cela qu'elle vous a une belle tournure !... Quand on pense qu'il y a tant de pauvres filles, bien gentilles et bien honnêtes, dont on ferait le bonheur pour un morceau de pain !... Ah ! si j'avais de quoi, je ne serais pas embarrassé... Mais voici monsieur.

SCÈNE V.

FÉLIX, LOUIS DE SAQUEVILLE.

LOUIS DE SAQUEVILLE entrant, en robe de chambre.

Félix ! du thé, un cigare (Il décachette les lettres et parcourt les journaux qui sont sur la table). Eh bien ! mon oncle est-il arrivé ?— Laisse les enveloppes de ces lettres sur la table, l'adresse en dessus. — Comment se porte-t-il ?

FÉLIX.

Très-bien, Monsieur, je vous remercie. Il est arrivé ce matin par la malle de quatre heures et demie. Je l'ai mené à l'hôtel. — M. Kermouton est venu. Je lui ai dit que monsieur était sorti. Il a vu que monsieur avait lu sa brochure. Il a dit qu'il repasserait. — Voici une lettre de la part de mademoiselle...

LOUIS.

Kermouton ? Mais ce doit être un électeur. Tu aurais dû le faire entrer.

FÉLIX.

Comme monsieur m'avait dit...

LOUIS.

Que diable! il faut connaître les gens!... Kermouton? C'est cela, le sous-préfet m'en a parlé... Un fabricant ou un propriétaire de Morlaix... Un homme fort riche...

FÉLIX.

Dame! Monsieur, je ne savais pas.

LOUIS.

Enfin, quand il reviendra...

FÉLIX.

Je lui ai dit que monsieur avait lu sa brochure; il en a été bien content.

LOUIS.

Quelle brochure?

FÉLIX, la lui présentant.

Essai sur l'amélioration des races ovines.

LOUIS.

Ah! — Était-elle coupée?

FÉLIX.

Et cornée. — C'est mademoiselle Juliette qui vient d'apporter cette lettre de la part de mademoiselle Clémence.

LOUIS, après l'avoir lue.

Oui, je t'en souhaite!... — Eh bien! tu me parlais de mon oncle? Tu l'a vu? Le diable m'emporte si je le reconnaîtrais! Treize ou quatorze ans en Afrique... Comment est-il?

FÉLIX.

Mais, Monsieur, c'est un bel homme, de ma taille à peu près, bien hâlé, l'air militaire, une cicatrice sur le front, un képi sur la tête.

LOUIS.

Tu lui as dit que j'étais bien fâché que mon logement fût trop petit pour le recevoir ?

FÉLIX.

Oui, Monsieur. Il croyait d'abord que vous étiez là. — Où est mon neveu ? qu'il a dit ; car, en le voyant descendre en képi de la malle de Marseille, je me suis tout de suite approché : — C'est à monsieur le colonel de Saqueville que j'ai l'honneur de parler ? lui ai-je dit ; je suis le valet de chambre de monsieur son neveu. — Est-il ici ? m'a-t-il demandé d'un air... tout chose.

LOUIS.

Il croyait peut-être que j'allais l'attendre à quatre heures du matin !

FÉLIX.

J'ai cru bien faire. Je lui ai dit : — Monsieur a travaillé toute la nuit ; comme il allait partir pour la poste, Monsieur s'est endormi, et je n'ai pas osé le réveiller.

LOUIS.

Tu as trouvé cela tout seul ?

FÉLIX.

Puis, comme il paraissait avoir envie de venir ici tout de suite, je lui ai fait comprendre qu'il valait mieux aller à l'hôtel, où je lui ai retenu un appartement, se baigner, s'habiller, se reposer. J'ai fait venir un fiacre et j'ai dit : A l'hôtel Chatham. Comme nous étions en route, il m'a appelé pour me dire qu'il voulait passer par la rue de l'Université. J'ai pris la liberté de lui faire observer que ce n'était pas le chemin. — N'importe, a-t-il dit. — J'ai bien vu que c'était son idée ; j'ai dit au cocher qu'on le prenait à l'heure et qu'il aurait pour boire. Pour lors il a fait arrêter devant l'hôtel de madame la marquise de Montrichard. — Ah Dieu ! a-t-il dit, on a détruit le jardin ! — Il n'avait

pas l'air de bonne humeur. Il répétait entre ses dents : —Couper ce grand cèdre ! —Puis, tout à coup il m'a dit d'aller à l'hôtel avec son bagage, qu'il allait faire un tour à pied pour voir la ville.

LOUIS.

A cinq heures du matin !

FÉLIX.

Oui, Monsieur. Il a dit aussi qu'il viendrait vous demander à déjeuner vers les onze heures. Quand j'ai eu rangé ses affaires dans l'hôtel, il était plus de huit heures et demie, et le colonel n'était pas encore rentré. Pour lors, j'ai pensé que monsieur pourrait peut-être avoir besoin de moi, et je suis revenu.—On voulait avoir une réponse tout de suite à la lettre de mademoiselle Clémence. J'ai dit que monsieur reposait ; mais...

LOUIS.

Tu as bien fait.

FÉLIX.

En passant par la rue de la Paix, j'ai rencontré mademoiselle... mademoiselle... Pardon, Monsieur, je ne me rappelle pas bien son nom... C'est elle qui est avec M. de Boismorand.

LOUIS.

Virginie ?

FÉLIX.

Justement, Monsieur. Elle m'a remis ; elle m'a appelé et m'a chargé de vous dire mille choses honnêtes, et que vous n'oubliiez pas que vous lui avez promis de la mener à l'Ambigu avec mademoiselle Clémence. Elle va se promener tous les matins aux Tuileries pour sa santé. Ah ! quelle belle toilette elle avait !

LOUIS.

Ça a une santé ! Depuis quand se donne-t-elle ces airs-là ?

FÉLIX.

Je ne sais pas, Monsieur. On se retournait pour voir son châle. Aussi le valet de chambre de M. de Boismorand dit qu'il a coûté gros.

LOUIS.

Boismorand donne des cachemires?

FÉLIX.

Il paraît, Monsieur. Quand monsieur m'a envoyé chercher mademoiselle Clémence, l'autre jour après le ballet, il y avait deux dames dans les coulisses qui disaient, en voyant passer mademoiselle Virginie, qu'il n'y avait que M. de Boismorand pour faire les choses.

LOUIS.

Ah ! vous écoutez les conversations de ces demoiselles ?

FÉLIX.

Dame ! Monsieur, quand on attend.... Le cocher de M. Boismorand était là en perruque, à la porte, avec le coupé pour mademoiselle Virginie. Fallait voir comme les autres demoiselles faisaient cercle pour la voir monter. Il y en avait plus d'une qui enrageait, à ce qu'il me paraissait... Ah ! j'oubliais de remettre à monsieur ce rouleau que M. Villiers lui a envoyé ce matin.

LOUIS.

Voilà la victime du lansquenet la plus ponctuelle !

(Il fait sauter le rouleau d'un air pensif.)

FÉLIX.

J'ai cru devoir commander à déjeuner pour monsieur votre oncle.

LOUIS.

Il est bien ridicule avec sa Virginie.

FÉLIX.

Je n'ai rien oublié, je pense. Ah! mademoiselle Juliette a dit que mademoiselle Clémence vous priait de

lui envoyer un mot de réponse dès que vous seriez éveillé.

LOUIS.

Que le diable l'emporte! Donne-moi du papier... Il faut que je me défasse de cette fille-là... (Il écrit.) Tiens, porte ce billet et ce rouleau à Clémence, et dis-lui qu'elle ne s'avise plus... Tu reviendras tout de suite... O Athéniens, il en coûte pour mériter vos éloges!

FÉLIX.

Monsieur?

LOUIS.

Quoi?

FÉLIX.

Je croyais que monsieur me parlait.

LOUIS.

Non; c'était Alexandre le Grand qui parlait ainsi en passant le Granique. Il était aussi bête que moi.

(On sonne.)

FÉLIX.

Monsieur, c'est un monsieur qui demande si vous êtes visible. Il est habillé de noir, et s'appelle Kernet.

LOUIS.

Kernet? C'est un Breton sans doute, un électeur. Fais entrer.

FÉLIX.

M. Kernet (Il sort.)

SCENE VI.

LOUIS, M. KERNET.

M. KERNET.

Monsieur, je vous demande bien des pardons si je vous dérange... Vous êtes peut-être occupé?... Je suis marchand de beurre...

LOUIS.

De Bretagne?... C'est le meilleur beurre du monde, un commerce très-important pour le pays! une branche d'industrie féconde. Veuillez vous asseoir, Monsieur.

M. KERNET.

Oh! Monsieur, vous êtes trop bon.

LOUIS.

Un commerce qui n'a pas toute l'extension qu'il devrait avoir!

M. KERNET.

C'est vrai, Monsieur. Il y a des gens qui préfèrent l'huile. Passe peut-être pour la friture; mais, pour les ragoûts, le beurre est souverain.

LOUIS.

Pour moi, je ne puis souffrir l'huile. Je ne vis que de beurre. Celui de Morlaix, c'est le premier de tous, à mon avis.

M. KERNET.

Il y en a qui préfèrent le beurre d'Isigny; cela dépend des goûts. Moi, j'en ai de Morlaix et d'excellent... Si vous...

LOUIS.

Vous êtes électeur, monsieur Quernet?

M. KERNET.

Oui, Monsieur, pour vous servir.

LOUIS.

Si j'avais l'honneur de représenter l'arrondissement de Morlaix, je ferais tout pour le beurre. Encourager la production du beurre, c'est non-seulement encourager l'élève des bestiaux, mais encore c'est faire fleurir l'agriculture, c'est populariser l'hygiène publique, si je puis m'exprimer ainsi, car il n'y a pas au monde d'aliment plus sain...

M. KERNET.

C'est la vérité, Monsieur.

LOUIS.

Ce qu'il y a de triste, monsieur Kernet, c'est que des gens qui spéculent sur tout n'ont pas craint de prendre cette branche d'industrie pour en faire l'objet d'indignes... *floueries*, passez-moi le mot.

M. KERNET.

Monsieur, notre maison est connue...

LOUIS.

Je ne parle pas pour vous, bien entendu, monsieur Kernet; mais, l'autre jour, je dînais chez le ministre de l'intérieur. Comment, lui dis-je, ne tirez-vous pas votre beurre de Bretagne! Votre cuisinier vous trompe abominablement. Si vous vouliez, je vous mettrais en rapport avec des négociants dignes de toute votre confiance.

M. KERNET.

Pour cela, Monsieur, cela ne m'étonne pas. Je connais le beurre des ministres, quoique je n'en mange pas, et je n'en voudrais pas manger, Monsieur. Ça se fait avec du rocou qu'on y met pour lui donner de la couleur qui flatte, et puis un tas de saloperies que je n'oserais dire. Mais notre maison est au-dessus de cela. Nous défions les contrefacteurs. Veuillez en essayer, Monsieur; si c'est du beurre de Bretagne que vous désirez, nous en avons à 30 sous le pot, première qualité.

LOUIS.

Veuillez m'en envoyer cent pots pour essayer. Permettez-moi de m'acquitter tout de suite. Les bons comptes font les bons amis, monsieur Kernet.

(Il lui donne de l'argent.)

M. KERNET.

Monsieur, c'était inutile; vous auriez payé en recevant la marchandise, ou à votre commodité.

LOUIS.

Non, non. Moi, je ne connais que les affaires rondement faites. Pour cela, je suis un vrai Breton... quoique je n'aie pas l'honneur d'être né en Bretagne; mais toute la famille en vient... Tous Bretons bretonnants, monsieur Kernet... Parbleu! si votre beurre est bon, comme je n'en doute pas, je veux en envoyer à madame de Clairville, la femme du ministre de l'intérieur, pour lui faire honte du sien.

M. KERNET, se levant.

Monsieur, vous êtes trop bon. J'aurai l'honneur d'en envoyer à son hôtel un échantillon de votre part. Veuillez agréer tous mes remercîments. Vous aurez les cent pots dans une heure.

LOUIS.

Oh! rien ne presse. Monsieur Kernet, dites donc... nous allons avoir une élection disputée. Vous êtes trop bon citoyen pour ne pas aller voter au pays.

M. KERNET.

Au pays?

LOUIS.

Oui; vous savez que l'arrondissement de Morlaix va nommer un député.

M. KERNET.

Cela se peut bien ; mais je ne savais pas.

LOUIS.

Comment! mais c'est dans tous les journaux. Serait-il possible, monsieur Kernet, que vous oubliassiez vos devoirs de citoyen, vos glorieux priviléges d'électeur?

M. KERNET.

Non, Monsieur; mais je ne suis pas de Morlaix.

LOUIS.

Comment donc !

M. KERNET.

Je n'y suis jamais allé de ma vie.

LOUIS.

Mais vous êtes électeur?

M. KERNET.

Je m'en flatte, monsieur, au septième arrondissement, rue Pavée, 22. Je n'ai jamais manqué d'aller retirer ma carte.

LOUIS.

A Paris?

M. KERNET.

Oui, Monsieur. Notre établissement est le plus ancien de la capitale, et j'ose dire que mon associé Durand et moi, nous n'avons rien fait pour nous faire perdre la confiance que le public nous accorde. Pour le beurre de Bretagne, le beurre d'Isigny...

LOUIS.

Mais que diable me chantiez-vous de Morlaix et de la Bretagne?

M. KERNET.

C'est vous, Monsieur, qui m'avez demandé du beurre de Bretagne. Mon devoir est de me conformer au goût des consommateurs. Si vous m'en aviez demandé de Normandie, je vous en aurais fourni d'excellent. Si vous en voulez à demi-sel, beurre fondu...

LOUIS.

Eh! je n'ai que faire de beurre fondu!

M. KERNET.

Monsieur, je suis bien votre serviteur. Je me recommande toujours à vos bons offices auprès de M. le ministre de l'intérieur et de madame son épouse. (Il sort.)

LOUIS.

Il a bien d'autres choses à faire que de penser à votre beurre. (Seul.) Au diable l'imbécile! Animal de Félix, qui me laisse entrer pareille espèce! Impossible de lui apprendre à connaître son monde! Voilà une journée qui commence bien! (A Félix qui rentre.) Ah! c'est vous?

Depuis quand, je vous prie, ma porte est-elle ouverte pour les marchands de beurre?

FÉLIX.

Quel marchand de beurre? C'est monsieur votre oncle que je viens de rencontrer sur l'escalier. (Saqueville entre.)

SCÈNE VII.

LOUIS, FÉLIX, SAQUEVILLE.

LOUIS.

Ah! mon oncle!

SAQUEVILLE, l'embrassant.

Mon cher Louis! que je suis heureux de te revoir!

LOUIS.

Vous m'excuserez, mon cher oncle, j'allais courir chez vous, mais Félix m'a dit que vous étiez sorti, à peine installé.

SAQUEVILLE..

Oui, j'ai voulu marcher dans les rues de ce vieux Paris, que je n'avais pas vues depuis si longtemps. Comme tout est changé! Mais, toi! que te voilà grand! J'ai quitté un collégien, et je retrouve un homme. Comme tu ressembles à ta pauvre mère! Sais-tu qu'il y a près de quatorze ans que je ne t'ai vu! Quel âge astu, dis-moi?

LOUIS.

Mais... vingt-neuf ans et quelques mois.

SAQUEVILLE.

Vingt-neuf ans! Il me semble que c'est hier que nous nous sommes quittés. Tu as déjà vingt-neuf ans!

LOUIS.

Je voudrais bien avoir trente ans, pour l'affaire dont je vous ai parlé.

SAQUEVILLE.

Quelle affaire?

LOUIS.

Eh! la députation. Il faut avoir trente ans pour être député, de par cette maudite charte, faite par des barbons.

SAQUEVILLE.

Alors, comment diable se fait-il que tu te présentes maintenant à l'élection de Morlaix?

LOUIS.

Ah! voici : si je suis nommé, ce sera dans six semaines. J'aurai alors vingt-neuf ans et huit mois. Le préfet et le ministre me feront l'amitié de mettre beaucoup de négligence à envoyer à la chambre le procès-verbal de l'élection, si bien que le rapport n'en sera fait qu'au bout de six semaines ou deux mois. Il faudra bien produire mon acte de naissance; alors l'élection sera cassée. On recommencera au bout de six semaines, c'est-à-dire quand j'aurai vingt-neuf ans et onze mois. On me renomme; on lambine encore, les pièces n'arrivent à la chambre qu'au bout de six semaines; alors j'ai trente ans et quelques jours. Le vice de l'élection est couvert. Nous avons des précédents décisifs.

SAQUEVILLE,

Fort bien; mais si un électeur de Morlaix te demande : Quel âge avez-vous? que lui répondras-tu?

LOUIS.

Que je n'ai pas mon acte de naissance sur moi, et qu'il aille en chercher un extrait à Paris, à la mairie du 1er arrondissement.

SAQUEVILLE.

Je n'aime point cela. Au fond, c'est se moquer de la loi et des électeurs.

LOUIS.

Bah! mon cher oncle. Est-ce que les électeurs n'ont pas été faits pour qu'on se moque d'eux! Défaites-vous

donc de votre puritanisme. Nous vivons sous un régime constitutionnel, et nous savons remédier aux lois bêtes par d'innocents subterfuges. M. Pitt a bien été nommé avant d'être majeur.

SAQUEVILLE.

M. Pitt était M. Pitt... Mon cher enfant, je suis fâché de te voir embarquer dans la politique, surtout de t'y voir débuter de la sorte. Ton père refusa la place de conseiller d'État que l'empereur voulait lui donner, uniquement parce que...

LOUIS.

Oui, cela se faisait de son temps, mon cher oncle. Autre temps, autres mœurs. Il faudra que nous vous formions, à ce que je vois. — Félix, vite à déjeuner. Vous excuserez ma cuisine, mon oncle; je ne connais pas encore vos habitudes... (Ils s'asseoient à une table.)

SAQUEVILLE.

Tout est bon pour moi. Je ne sais jamais ce que je mange.

LOUIS.

Je vous permets de ne pas le savoir aujourd'hui, car je n'ai pas eu le temps de faire un menu qui mérite du recueillement. – Attendez, ceci demande à être mangé avec un peu de sauce anglaise. Félix!...— Ah çà! nous avons un nouveau ministre de la guerre. J'espère bien qu'il pense à vous.

SAQUEVILLE.

Il y pense si bien, qu'il m'a envoyé, courrier par courrier, le congé que je lui demandais.

LOUIS.

Belle grâce, ma foi! après douze ou treize ans de campagnes continuelles. Mais je vous conseille de lui serrer le bouton... Et moi, je sais bien par où le prendre.

SAQUEVILLE.

Pourquoi faire?

LOUIS.

Il faut que vous soyez général.

SAQUEVILLE.

Général? Oh! pas encore. Et Robineau et Molinos, qui sont mes anciens.

LOUIS.

Qu'est-ce que cela fait? Est-ce qu'ils sont du bois dont nous faisons des maréchaux? — Molinos? N'est-ce pas lui que vous avez dégagé si vigoureusement à la bataille d'Isly?

SAQUEVILLE.

Il s'y est couvert de gloire. Il a été admirable!

LOUIS.

On dit que sans vous il était perdu.

SAQUEVILLE.

C'est possible; mais il avait fait la plus rude besogne, et il est bien juste qu'il en soit récompensé. D'ailleurs, moi, je ne demande rien... J'ai toujours été heureux en tout... à la guerre. Je suis arrivé en Afrique lieutenant, et je reviens colonel. Combien de braves gens y ont laissé leurs bras ou leurs jambes! Avec le temps, je serai général; je le sais; mais j'aurais honte de l'être avant mon tour. Au reste, peut-être bien, ceci soit dit entre nous, peut-être bien vais-je pendre l'épée au croc. Sais-tu ce qui m'arrive?

LOUIS.

Non.

SAQUEVILLE.

Tu connaissais notre vieille cousine de Ponthieu?

LOUIS.

Oui, une vieille dévote qui s'était brouillée avec ma mère, je ne sais pourquoi. Je lui ai écrit dernièrement, elle ne m'a pas répondu... Cependant c'était pour lui

faire mon compliment de condoléance sur la mort de son fils.

SAQUEVILLE.

Elle est morte. Ce fils est mort quelques mois avant elle, comme tu sais... Un charmant garçon, qui a servi dans mon régiment. J'allais souvent autrefois, quand j'avais ton âge, chasser chez Mme de Ponthieu. Je lui ai tué je ne sais combien de lièvres et de perdreaux. Et puis, le soir, comme elle n'y voyait guère, je lui lisais quelquefois le journal.

LOUIS.

Elle était énormément riche.

SAQUEVILLE.

Je ne m'en inquiétais pas plus que toi ; mais je disais à son fils qu'il avait une trop faible santé pour être spahi. Le brave garçon ne voulait pas me croire... Toujours il était le premier à toutes nos expéditions. Enfin la fièvre l'a pris ; je l'ai fait partir pour la France, et, au bout d'un an, il est mort poitrinaire, m'a-t-on dit.

LOUIS.

Eh bien ?

SAQUEVILLE.

Eh bien ! la vieille cousine de Ponthieu s'est souvenue, je pense, du journal que je lui lisais et des soins que j'avais pour son fils. En arrivant à Alger, à mon retour du Maroc, j'ai appris qu'elle était morte, et elle m'a tout laissé.

LOUIS.

Mon Dieu ! ma mère était plus proche cependant... Quel bonheur pour vous, mon oncle !... Je m'en réjouis... excessivement.

SAQUEVILLE.

A quoi tiennent les choses ! Jamais je ne lui ai écrit. Tu sais que je n'écris guère, mon garçon. Après la bataille d'Isly, j'avais attrapé un beau sabre maroquin.

Je pensai à ce pauvre Ponthieu, qui recherchait partout des armes curieuses. Je le croyais rétabli. Je lui envoyai ce sabre, avec deux lignes pour lui dire combien nous avions regretté tous qu'il n'eût pas été à la fête. Il était mort, et c'est sa mère qui a reçu le sabre, au bout de je ne sais combien de temps. Probablement, c'est cela qui l'aura fait penser à moi... Mais qu'as-tu donc à me regarder ainsi? On dirait que tu me respectes davantage. Tu as raison, mon cher Louis. Un oncle riche n'est bon qu'à servir de caissier à son coquin de neveu. Je ne veux pas le céder aux oncles d'Amérique. Voyons, es-tu un mauvais sujet? As-tu des dettes? Tu dois en avoir, vaurien. Avec d'aussi bons déjeuners que les tiens, on en fait.

LOUIS.

Non, mon oncle. Je suis assez rangé pour une personne de mon âge et de mon sexe... Je mange mon petit revenu... en herbe souvent... voilà tout.

SAQUEVILLE.

Fort bien; mais tu dois aimer les beaux chevaux... et peut-être les jolies femmes, coquin?

LOUIS.

Modérément. Quant aux chevaux, depuis que j'ai vu mon meilleur ami, du Clinquant, se rompre l'épine dorsale en sautant une haie, j'ai renoncé à l'équitation... Pour les femmes, j'ai bien eu mes faiblesses autrefois, quand j'étais jeune; mais, depuis que j'aspire à entrer dans la carrière politique, je veux faire une fin, et je songe à me marier.

SAQUEVILLE.

C'est-à-dire que tu es amoureux. Bravo!

LOUIS.

Oui. Les choses sont assez avancées. Je pense que le

mariage se fera. Du moins on me donne les plus grandes espérances...

SAQUEVILLE.

Elle est jolie, ma nièce future ?

LOUIS.

Assez. Elle est riche... spirituelle... elle a je ne sais combien de talents. Sa famille est bonne... vieille noblesse... elle a de l'influence... Mais vous la connaissez, j'en suis sûr : Mlle de Montrichard ?

SAQUEVILLE.

Julie ! mais c'est un enfant.

LOUIS.

Un enfant de dix-neuf à vingt ans. C'est vrai que sa mère a encore l'air jeune. C'est une femme distinguée, Mme de Montrichard ; elle est remplie de bontés pour moi, et me sert vraiment avec une ardeur étonnante dans mes petites intrigues électorales. Vous la voyiez beaucoup autrefois ?...

SAQUEVILLE, *troublé.*

Oui.

LOUIS.

N'est-ce pas que c'est une femme... supérieure ?

SAQUEVILLE.

Oui.

LOUIS.

D'un vrai mérite ; elle fait des livres...

SAQUEVILLE.

Des livres ?

LOUIS.

Oui, couronnés par l'Académie française.

SAQUEVILLE.

Et sur quel sujet ?

LOUIS.

Oh ! des livres très-remarquables... sur les femmes... le monde, la religion, l'avenir... les Pères de l'Église...

Il y a de tout, et un style élevé... On dit que Sévin les retouche, mais je ne le crois pas.

SAQUEVILLE.

Sévin ?

LOUIS.

Sa fille a un caractère charmant...point trop sérieux... admirablement élevée.

SAQUEVILLE.

Ce doit être un ange. A-t-elle toujours ses beaux cheveux blonds comme de l'or?

LOUIS.

Blonds? Oui... c'est-à-dire châtains, châtain clair.

SAQUEVILLE.

Des yeux bleus comme le ciel?

LOUIS.

Oui, je crois.

SAQUEVILLE.

Comment, *je crois?*

LOUIS.

On ne sait jamais la couleur des yeux d'une demoiselle. Somme toute, elle est très-agréable; elle se met à merveille. Toujours un choix de couleurs irréprochable. C'est fâcheux qu'elle soit en deuil maintenant. Vous savez que le vieux marquis est mort; ce n'est pas grande perte.

SAQUEVILLE.

Non.

LOUIS.

Mon oncle, ma cousine de Ponthieu avait une terre près de Morlaix !

SAQUEVILLE.

C'est possible.

LOUIS.

J'en suir sûr. Il faut que les fermiers votent pour nous.

SAQUEVILLE.

Te voilà donc devenu tout à fait un homme politique?

LOUIS.

Vous voyez. Mais, parlez-leur de leurs baux... Il y a moyen de les prendre... les Bretons tiennent à l'argent.

SAQUEVILLE.

Ah! je ne me mêle pas de cela... Franchement, mon ami, je t'aimais mieux attaché d'ambassade. Pourquoi diable as-tu quitté la diplomatie?

LOUIS.

Moi, je ne l'ai pas quittée; mais on n'avance pas. Aujourd'hui il faut être député pour devenir quelque chose dans la *carrière*. Il faut se faire craindre pour que les ministres pensent à vous.

SAQUEVILLE.

Je croyais... tu m'avais dit que le ministre appuyait ton élection?

LOUIS.

Assurément.

SAQUEVILLE.

Alors il ne sait pas que tu veux l'exploiter.

LOUIS.

Au contraire, c'est le ministre qui croit m'*exploiter*, s'il faut se servir de ce terme peu parlementaire. Je lui laisse croire tout ce qui lui plaît; mais, une fois à la chambre, il faudra bien qu'il compte avec moi. D'ailleurs, mon but c'est surtout d'être député... pour être député. Cela vous pose. Dans le monde, pour être bien, sans être député, il faut avoir trop d'esprit. Je serai très-prudent, très-réservé... J'aurai toujours ma garde à carreau. A Morlaix, je ne suis pas mal avec l'opposition... Je leur donne de l'espoir pour le sel et la morue... Mais qu'avez-vous, mon oncle? vous êtes tout rêveur.

SAQUEVILLE.

Comme te voilà savant! Tu as donc étudié toutes ces questions-là? Moi je veux mourir, si j'entends quelque chose au sel et à la morue.

LOUIS.

Il faut bien travailler sur toutes ces matières. Voyez-vous, mon oncle, dans un grand pays comme celui-ci... le sel... c'est très-important... Tenez, ce tas de brochures... je les ai toutes lues et annotées... Ah! je m'y suis mis tout entier.

SAQUEVILLE.

A la bonne heure; mais un amour et une candidature sur les bras tout à la fois... comment fais-tu pour mener tout cela de front?

LOUIS.

L'intrigue électorale le matin... les soupirs le soir.

FÉLIX, bas à Louis.

Monsieur.

LOUIS.

Qu'y a-t-il?

FÉLIX, de même.

M[lle] Clémence est là, qui veut entrer.

LOUIS.

Dis-lui que je suis occupé... que je suis avec mon oncle.

SAQUEVILLE.

Est-ce un électeur? Reçois-le.

LOUIS.

Non, mon oncle... Tenez... je ne sais pas pourquoi je ferais du mystère avec un saphi. C'est un rat, un simplerat, qui me favorise quelquefois de ses visites.

SAQUEVILLE.

Diable! autre occupation.

LOUIS.

Que voulez-vous? Cela a toujours des affaires avec la direction des beaux-arts. Il faut protéger cela, et cela est reconnaissant. Oh! elle n'est point gênante... C'est commode, parce qu'on ne perd pas de temps avec elle comme avec les femmes du monde. Économie de temps, voyez-vous. — Voulez-vous que je vous la présente?

SAQUEVILLE.

Volontiers.

LOUIS, à Félix.

Dis-lui qu'on lui permet d'entrer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, entrant et montrant son châle.

Voyez-vous?

LOUIS.

Mon oncle, permettez-moi... Ne vous levez donc pas... Permettez-moi de vous présenter Mlle Clémence, artiste choragique, qui a créé le rôle de la vivandière dans *le Philtre*. Vous verrez cela.

SAQUEVILLE.

Je m'en fais une fête.

LOUIS.

Allons, Mademoiselle, faites la révérence... saluez monsieur le colonel et allez lui chercher des cigares dans la boîte que vous savez. On veut bien vous autoriser à en prendre un pour vous.

SAQUEVILLE.

Mademoiselle fume?

CLÉMENCE, présentant des cigares.

Oui, Monsieur. Veuillez prendre celui-ci, Monsieur, il

est tiqueté de blanc, ce sont les meilleurs, je m'y connais. Voulez-vous vous allumer ?

(Elle lui donne une allumette.)

SAQUEVILLE.

Après vous, Mademoiselle.

LOUIS.

Ma foi, mon oncle, convenez que, dans le désert, vous ne seriez pas fâché de rencontrer de temps en temps des bayadères aussi bien *ficelées* pour vous allumer la pipe.

SAQUEVILLE.

Assurément; mais ne crois pas que les amateurs manquent de rien en Afrique.

CLÉMENCE.

Monsieur le colonel vient d'Alger? C'est sûrement à monsieur le colonel de Saqueville que j'ai l'honneur de parler, dont il est tant question dans les bulletins?

SAQUEVILLE.

Comment! vous lisez les bulletins, Mademoiselle? Je croyais que vous ne lisiez que les feuilletons.

CLÉMENCE.

Oh! Monsieur, j'aime beaucoup la lecture. Et puis tout ce qui touche à la gloire du pays... J'ai le cœur français. D'ailleurs, j'ai des amis en Afrique. Vous devez connaître Alfred Demontel?

SAQUEVILLE.

Il était lieutenant au 4e de chasseurs, je crois.

CLÉMENCE.

Oui, Monsieur, un joli militaire, avec une petite moustache retroussée, à la hongroise; toujours un lorgnon dans l'œil. Comment se porte-t-il?

SAQUEVILLE.

Mal. Il a été tué d'une balle à la tempe, auprès de Tlemcen.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu! que cela me fait de peine! un si aimable jeune homme! Il devait m'envoyer des oranges et des écharpes brodées de Tunis. Moi qui comptais là-dessus pour mon hiver!

SAQUEVILLE.

Je ne sache pas qu'il ait fait de testament.

CLÉMENCE.

Et M. Daumas, le sous-intendant militaire, le connaissez-vous? Vous a-t-il parlé de moi?

SAQUEVILLE.

Non. — Louis, je te dis adieu. Tu viendras me prendre pour dîner, si tu n'as pas un dîner d'électeurs.

LOUIS.

Comment! vous vous en allez, mon oncle?... Voulez-vous que je la renvoie?

SAQUEVILLE.

Non. Cette voiture m'a fatigué : j'ai besoin de marcher.

LOUIS.

Eh bien! faisons ensemble un tour de promenade. Permettez-moi de passer une redingote, et je suis à vous. (Il sort.)

CLÉMENCE.

Oserai-je vous demander du feu... Je suis éteinte.

SAQUEVILLE.

Vous fumez comme un Turc, Mademoiselle.

CLÉMENCE.

L'habitude du monde... D'abord cela me rendait malade, maintenant cela ne me fait plus rien. — Il y a longtemps, Monsieur, que je désirais voir un officier qui connût l'Afrique aussi bien que vous. Me permettrez-vous, colonel, de vous faire une question... de vous demander un renseignement?

SAQUEVILLE.

Je suis à vos ordres.

CLÉMENCE.

C'est que je crains d'abuser de votre complaisance... Monsieur, je ne vous apprends rien, sans doute, en vous disant... que je suis avec votre neveu...

SAQUEVILLE.

Il est vrai. Je m'en étais douté.

CLÉMENCE.

Je l'aime beaucoup.,. mais malheureusement il est bien froid... Il ne comprend pas le caractère de mon affection... D'ailleurs, il songe à se marier... Il va se marier... Alors je serai bien malheureuse. Mes camarades se moqueront de moi, et vous comprenez que le séjour de Paris me sera insupportable. J'ai quelque idée d'aller en Afrique pour me distraire. Je pense que peut-être, par la protection de M. Daumas, je pourrais entrer au grand théâtre d'Alger.

SAQUEVILLE.

Le théâtre d'Alger sera trop heureux de vous avoir.

CLÉMENCE.

Oh! Monsieur, ce sera une pauvre acquisition. Cependant, outre ma danse, j'ai un peu de déclamation. J'ai joué les ingénues à Chantereine, et l'on m'a accueillie avec quelque bienveillance. Outre cela, colonel, j'ai mon plan à moi. M. Sharper, le grand banquier de Londres, qui a été mon premier protecteur, et, je puis le dire, un second père, Monsieur... il ne me refuserait pas un petit capital pour m'établir là-bas. D'ailleurs, j'ai mes petites économies... oh! bien petites... et je pense à les placer en Afrique, où l'argent rapporte beaucoup, m'a-t-on dit. On m'a assuré qu'une maison garnie, bien tenue, à Alger, donnerait de bons bénéfices. Peut-être pourrai-je en acheter une et loger des officiers.

SAQUEVILLE.

Vousne manquerez pas de locataires, Mademoiselle.

CLÉMENCE.

Vous riez, Monsieur, c'est fort mal. Voyez-vous, je suis une pauvre fille qui n'aspire qu'à sortir de la fausse position où des malheurs de famille m'ont jetée. Je me sens des dispositions pour le commerce, et je me dis comme cela que je pourrais faire peut-être ma fortune en Algérie.

SAQUEVILLE.

Vous avez plus d'une corde à votre arc, à ce que je vois.

CLÉMENCE.

Ce qu'il me faudrait, c'est un peu de protection. Si Monsieur le colonel de Saqueville daignait me recommander à ses amis, je suis sûre qu'on accueillerait avec faveur la protégée d'un des vainqueurs d'Isly.

SAQUEVILLE.

Mademoiselle, je ne suis pas un vainqueur, mais je serais charmé de vous savoir en Afrique. S'il ne vous faut que des recommandations et un peu d'argent pour vous y établir, disposez de moi.

CLÉMENCE.

Oh! Monsieur, que vous êtes bon! Que je voudrais être un jour à même de vous témoigner ma vive reconnaissance! (Elle lui serre les mains.)

LOUIS, entrant.

Eh bien, ne vous gênez pas. Laissez donc vos femmes seules avec un spahi!

CLÉMENCE.

Ah! Louis, vous ne vous figurez pas comme votre oncle est bon.

LOUIS.

Au contraire, je me le figure très-bien, et j'en suis fort jaloux. Mademoiselle, vous allez me faire le plaisir d'aller à votre répétition voir si j'y suis.

CLÉMENCE.

Allez, vous devriez bien apprendre de votre oncle à être aimable.

LOUIS.

Mon oncle, je suis à vous. (A Félix qui entre.) Je n'y suis pour personne.

FÉLIX.

Monsieur, c'est ce monsieur que vous m'avez dit, M. Kermouton, qui est revenu.

LOUIS.

Mon oncle, c'est un électeur influent... un homme très-riche. Il est déjà venu ce matin. Permettez-moi de lui dire un seul mot, rien qu'un seul.

SAQUEVILLE.

J'attendrai... (Bas.) Mais ce bel objet? Les électeurs aiment la morale.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. KERMOUTON.

LOUIS, bas à Saqueville.

Est-ce qu'ils reconnaissent un rat sous un cachemire ? (A M. Kermonton, qui entre.) Mon cher monsieur de Kermouton, je suis si heureux de vous voir ! notre ami commun, M. le sous-préfet de Morlaix, m'avait annoncé votre visite ; si j'avais su votre adresse, je l'aurais prévenue. Eh bien, nos petites affaires électorales, comment vont-elles ?

M. KERMOUTON.

A merveille, Monsieur. Je désirais avoir l'honneur de vous entretenir un moment d'une petite affaire où M. le sous-préfet dit que vous pouvez m'être fort utile.

LOUIS.

Disposez de moi, Monsieur.

M. KERMOUTON.

Mais vous êtes en affaires et en agréable compagnie... Je vous dérange... je repasserai.

LOUIS.

Nullement, Monsieur, nous allions sortir... mais... C'est mon oncle le colonel de Saqueville.

M. KERMOUTON.

Ah! M. le colonel de Saqueville, qui a fait cette charge décisive à Isly. Très-humble serviteur. (Bas à Louis.) C'est sa dame? Elle fume? On m'avait bien dit que c'était l'usage en Algérie.

LOUIS, bas.

Excusez un spahi revenant du désert.

M. KERMOUTON.

Ah! fort bien! j'entends. — Monsieur, vous avez pris la peine de lire ma petite brochure... Excusez un provincial étranger aux lettres...

LOUIS.

Je l'ai lue avec infiniment de plaisir.

M. KERMOUTON.

Veuillez m'en dire votre opinion... là, bien franchement.

LOUIS.

D'honneur, elle est parfaite. Pas un mot à y changer.

M. KERMOUTON.

Cependant vous y avez fait des notes... J'ai mes espions, Monsieur.

LOUIS.

Ah! oui, c'est vrai... un passage que je voulais montrer au ministre de l'Intérieur.

M. KERMOUTON.

C'est-à-dire au ministre du commerce. Les races ovines...

LOUIS.

C'est ce que voulais dire.

M. KERMOUTON.

Mais les chèvres?... les chèvres... là ?

LOUIS.

Les chèvres?...

M. KERMOUTON.

Oui ; je crains que la mesure ne vous ait paru hardie.

LOUIS.

Hardie?... Peut-être... Mais il y a des cas...

M. KERMOUTON.

Oh! Monsieur, je prévois ce que vous allez me dire... Mais permettez-moi de vous demander si vous voulez avoir des bois?

LOUIS.

Des bois? — Oui, j'aimerais assez à en avoir.

M. KERMOUTON.

Monsieur, elles vous mangeront tout.

LOUIS.

C'est juste : c'est une bête si vorace!

M. KERMOUTON.

Tout, Monsieur!

LOUIS.

En effet, mon oncle me parlait à l'instant de tout ce qu'elles mangent en Algérie. Elles empêchent la colonisation... Mais cette affaire, Monsieur, dont vous vouliez me parler...

M. KERMOUTON.

Monsieur, il y a des lais de mer le long d'une petite terre que j'ai à l'embouchure de notre rivière, j'y fais des clayonnages qui me coûtent peu, et je gagne des prairies qui me rapportent beaucoup.

LOUIS.

Bravo!

M. KERMOUTON.

Dans ces prairies j'ai mis des moutons du Lancashire, que j'ai fait venir avec de grands risques, car ces mau-

dits Anglais ne veulent pas les laisser sortir de chez eux : peine de sept ans de transportation pour chaque mouton exporté.

LOUIS.

C'est odieux!

M. KERMOUTON.

Il m'en a coûté deux cents livres sterling à un smuggler pour les emmener chez moi; mais je ne plains pas l'argent qu'ils m'ont coûté. Leur laine, Monsieur, c'est la toison d'or! Je la vends ce que je veux. Bref, mon industrie prospère; mes prairies s'étendent, mes moutons se multiplient... La viande est excellente, vrai Présalé! On vient de partout m'acheter leur laine. L'année dernière, on m'offrait cinq cent mille francs de mes prairies, sans les moutons. J'ai refusé, car j'aime à faire fleurir l'agriculture, et puis je crois servir mon pays.

LOUIS.

L'agriculture est le premier des arts.

M. KERMOUTON.

J'ai aussi introduit des vaches suisses, qui paraissent des éléphants auprès de nos bretonnes. J'ai une petite manufacture de fromages de Hollande qui rapporte assez, à cause du commerce maritime.

LOUIS.

Vous avez de tout.

M. KERMOUTON.

Uu peu de tout. La fromagerie commence; cependant, j'en ai refusé cent quatre-vingt mille francs.

LOUIS.

Vous devez avoir des fermiers électeurs?

M. KERMOUTON.

Quelques-uns, Monsieur, à vos ordres. Vous verrez... J'ai encore une petite tannerie... et puis je pense aux

ouvriers. Je fais bâtir à Morlaix quelques maisons à l'instar de Paris, que je loue assez bien.

LOUIS.

Propriétaire, agriculteur, fabricant....

M. KERMOUTON.

Que voulez-vous, Monsieur? je suis soutenu dans la tâche que je me suis imposée par l'idée que je suis utile à ma ville natale, à mon département, à mon pays.

LOUIS.

Qui en doute ?

M. KERMOUTON.

Eh bien! Monsieur, voilà ce que je tenais à vous dire... Vous comprenez...

LOUIS.

Mais en quoi pourrais-je... ?

M. KERMOUTON, après un silence.

Monsieur, ma femme a la fantaisie de faire faire mon portrait pour servir de pendant à celui de son frère, lieutenant de vaisseau; mais ce ne sera jamais un vrai pendant.

LOUIS.

Comment! à cause de l'uniforme?

M. KERMOUTON.

Oh! l'uniforme ne serait rien, je suis capitaine dans la garde nationale... mais mon beau-frère est décoré... et... (Il montre sa boutonnière.)

LOUIS.

Comment! Monsieur, vous n'êtes pas décoré !...

M. KERMOUTON.

Non, Monsieur.

LOUIS.

Mais c'est une horreur! Mais le ministre ne sait donc pas ce que vous avez fait pour votre pays! Un grand citoyen qui n'est pas décoré!

M. KERMOUTON.

C'est à cause de ce portrait, surtout... et cela m'a toujours fait retarder...

LOUIS.

Que voulez-vous? les ministres ne savent rien. Je ne sais à quoi pensent les préfets! Mais tout peut se réparer : permettez-moi de parler au ministre de l'intérieur...

M. KERMOUTON.

Du commerce.

LOUIS.

Sans doute, du commerce. Je le connais, il a de la bienveillance pour moi. Je lui porterai votre brochure.

M. KERMOUTON.

Je lui en ai envoyé un exemplaire, avec une pétition.

LOUIS.

Il n'a le temps de rien lire, mais je lui en ferai l'analyse. Je lui parlerai des bois et des chèvres, et il faudra bien...

M. KERMOUTON.

Oh! Monsieur, que je vous suis reconnaissant!... Mais, diable! ne parlez pas des chèvres; toute réflexion faite, j'ai été un peu vif. Notre préfet les soutient peut-être... Je me rappelle que sa femme prend du lait de chèvre...

LOUIS.

Eh bien! nous ne parlerons pas des chèvres. — Dites-moi, monsieur, M. Mériadec, comment vote-t-il?

M. KERMOUTON.

Bien, toujours avec moi. Il me doit de l'argent. J'en tiens plus d'un par là, allez. — Le ministre m'a répondu une lettre fort polie; la voici : il dit qu'il examinera mes titres à la première occasion, avec l'intérêt qu'ils méritent: mais l'occasion...

LOUIS.

Nous la ferons naître, reposez-vous sur moi. — Pouvez-vous m'avoir le notaire de Saint-Aubin? Le sous-préfet dit qu'il est influent dans son canton.

M. KERMOUTON.

Yvon Lantillerac'h, c'est un malin! Mais j'y pense : je suis en marché pour les prés du Kist-Vaën, je lui ferai faire l'acte.

LOUIS.

Admirable! Monsieur de Kermouton, excusez-moi de vous recevoir si mal. Donnez-moi votre adresse, et ne quittez pas Paris sans venir me demander à dîner. J'ai besoin de causer longuement avec vous.

M. KERMOUTON.

Toujours à vos ordres, Monsieur; hôtel des Messageries royales, numéro 89. Un mot à la poste, et je suis chez vous. (Il sort, reconduit par Louis.)

SCÈNE X.

SAQUEVILLE, LOUIS, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Quelle figure vous ont ces électeurs de Morlaix! Je ne voudrais pas les représenter!

SAQUEVILLE, à Louis, qui revient.

Si je devais avoir affaire à beaucoup de Kermouton, j'aimerais mieux n'être jamais député.

LOUIS.

Savez-vous, mon oncle, que c'est un homme immensément riche!

SAQUEVILLE.

Il a l'air d'un imbécile.

LOUIS.

Il a des millions au soleil!

CLÉMENCE.

Si je vais à Morlaix, vous me donnerez une lettre pour lui.

LOUIS.

Il vous fera manger du mouton de présalé et du fromage de Hollande. (A Félix qui entre.) Ah! encore. Je n'y suis pas.

FÉLIX.

Monsieur, c'est une lettre de la part de madame la marquise de Montrichard.

LOUIS, après avoir lu.

Ah! cela vous concerne, mon oncle. — «J'ai appris que M. le colonel Saqueville, votre oncle, arrivait à Paris ces jours-ci. S'il n'a pas oublié une ancienne amie, veuillez, Monsieur, nous l'amener à Montrichard. Vous nous ferez grand plaisir.

Morienval de Montrichard»

CLÉMENCE.

Ah! voyons donc l'écriture d'une grande dame.

SAQUEVILLE, saisissant la lettre.

Donnez!

LOUIS, à Clémence.

Comment! vous n'êtes pas encore partie?

CLÉMENCE.

Allons, on s'en va. — Monsieur le colonel, veuillez ne pas m'oublier. Mademoiselle Clémence Ménétrier, danse et déclamation, l'hôtel garni, tout peut aller ensemble. (Elle sort.)

LOUIS.

Quelle diable d'histoire vous fait-elle là?

SAQUEVILLE.

Mon ami, un homme d'honneur qui prétend à la main de mademoiselle Montrichard ne peut pas entretenir une fille d'Opéra.

LOUIS.

Vous avez raison; j'y pensais ce matin. Je vais lui donner son congé aujourd'hui même. Allons faire un tour de boulevard.

II.

SCÈNE I.

Une tente devant une terrasse; un canal dans le fond avec un bateau.

LA MARQUISE DE MONTRICHARD, à droite, assise devant une table de jardin. A gauche, JULIE, assise près d'un métier de tapisserie. MISS JACKSON. M. SÉVIN, près de la marquise. Les trois femmes sont en deuil.

M. SÉVIN, lisant un papier.

« Art. 71. Toute pensionnaire de l'Asile de Notre-Dame de Repentance qui manquerait deux fois à la prière du matin ou à celle du soir, qui troublerait l'ordre par des chants profanes ou qui désobéirait à madame la supérieure ou aux dames protectrices, qui écrirait des lettres ou en recevrait de son séducteur...

LA MARQUISE.

Passez, monsieur Sévin.

M. SÉVIN.

Brr, brr... « ou qui introduirait un roman dans la maison, sera chassée sur-le-champ et déclarée indigne à jamais des bienfaits de l'Association de Notre-Dame-de-Repentance. »

LA MARQUISE.

Bien: la dernière clause surtout.... les romans, c'est cela. Julie, que dis-tu de cet article?

JULIE.

Que voulez-vous, mère? je serais chassée.

LA MARQUISE.

Fi donc! Julie.

M. SÉVIN.

Comment, Mademoiselle ! Qu'est-ce que j'entends là?

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia.

JULIE.

Je voudrais bien savoir quel si grand mal on trouve à lire des romans? Je n'ai jamais compris pourquoi...

LA MARQUISE.

Julie, ma fille, il ne faut jamais parler de ce qu'on ne connaît pas.

JULIE.

D'accord; mais je puis bien parler de romans, puisque j'en ai lu.... Et j'en lirai encore....

MISS JACKSON.

Oh ! oui, des romans anglais, ce qui est bien différent.

JULIE.

Anglais ou français. J'ai lu, par exemple...

LA MARQUISE.

Julie ! — Monsieur Sévin, vous la connaissez trop pour croire un seul mot de ce qu'elle va dire.

M. SÉVIN.

Je suis bien sûr que mademoiselle Julie....

JULIE.

Monsieur Sévin, monsieur Sévin, si vous dites un mot de plus, à la place de ce grimoire arabe que je copie sur ma tapisserie, je vais broder en bon français : J'ai lu des romans, et je signe Julie Montrichard.

LA MARQUISE.

Monsieur Sévin, ramassez mes ciseaux, s'il vous plaît. (Bas.) Ne la poussez pas, je vous en supplie...

M. SÉVIN.

Cela ferait une tapisserie un peu romantique. — Je passe les derniers articles ; c'est l'uniforme, le trous-

seau. Vous avez réglé cela à merveille. Robe grise, voile blanc, tablier de toile écrue....

JULIE.

Oh! de la toile écrue. Fi donc! Je demande des tabliers de lévantine noire, avec les poches garnies de rubans bleus.

LA MARQUISE.

Non, la toile écrue est bien. Cela est humble, cela est convenable pour ces pauvres créatures.

JULIE.

Elles auront l'air de Cendrillons. Donnez-leur alors de pantoufles vertes.

M. SÉVIN.

Lecture faite des articles de la constitution, car, Madame, c'est une vraie constitution, c'est une charte que vous octroyez à l'Asile de Notre-Dame de Repentance, les pensionnaires seront introduites et défileront devant monseigneur et les dames bienfaitrices....

JULIE.

Sur quel air? Je propose la marche de *Semiramide*. Tra la la la. (Elle chante.)

M. SÉVIN.

En vérité, mademoiselle Julie a là une heureuse idée; un peu de musique ne gâterait rien. Savez-vous que nous en avons déjà quelques-unes qui chantent passablement des cantiques. Si on chantait votre bel hymne : *Reine des cieux, ton trône de nuages....*

LA MARQUISE.

Vous vous souvenez de cela!

M. SÉVIN.

Je le sais par cœur.

LA MARQUISE.

Non... Et puis, voyez-vous, la musique de M. Lucchesi ne rend pas bien ce sentiment de sérénité religieuse que j'ai cherché à exprimer dans ces vers.

M. SÉVIN.

Quelle âme assez dénuée de poésie pour penser à la musique de Lucchesi en entendant vos paroles?

LA MARQUISE.

Nous verrons.

M. SÉVIN.

Eh bien! voilà toute notre affaire. Elles défileront et se formeront sur deux lignes pour chanter. Le malheur, c'est que nous n'en avons encore que dix-sept. Pour le défilé, il nous faudrait un nombre pair... Mais, j'y pense. (Bas.) Savez-vous que madame Lelorrain pourrait bien nous fournir une recrue pour la cérémonie. Sa femme de chambre qu'elle nous vantait l'autre jour....

LA MARQUISE, (bas.)

Est-ce vrai?

M. SÉVIN.

Hélas! oui. C'est la troisième à qui ce malheur arrive. Aussi, pourquoi se loger si près d'un quartier de cavalerie?

LA MARQUISE.

J'en suis désolée assurément; mais enfin, puisque le malheur devait arriver, j'avoue que je ne suis pas trop fâchée qu'il tombe sur cette maison-là.

M. SÉVIN.

Est-ce parce qu'on en a l'habitude?

LA MARQUISE.

Ne soyez pas méchant, monsieur Sévin; mais madame Lelorrain est d'une indulgence odieuse. Vous n'avez pas d'idée des propositions incendiaires qu'elle nous fait dans nos comités. — « Oh! Mesdames, elle est si malheureuse!... » Voilà son mot.

M. SÉVIN.

Puisse la leçon lui profiter! (Haut.) L'abbé Ballon terminera la cérémonie par une allocution.

JULIE.

Comment dites-vous cela, monsieur Sévin? Par une... ?

M. SÉVIN.

Par une allocution.

JULIE.

Je croyais qu'il ne savait faire que des circonlocutions ?

M. SÉVIN.

Très-joli !

LA MARQUISE.

Détestable ! Julie !...

M. SÉVIN.

Et puis madame la duchesse de Roseville fera la quête, voilà tout.

LA MARQUISE.

Non, point de quête chez moi ; cela effraierait peut-être quelques-uns de mes habitués. M. le comte de Lardjaune doit venir. Vous savez que cela le contrarie quand on lui demande de l'argent pour les malheureux. Il aime à faire ses aumônes *incognito*... à sa manière. D'ailleurs j'ai un service à lui demander...

JULIE.

Comment ! spectacle gratis ! Ma foi, je trouve qu'on pourrait bien payer pour voir dix-sept pénitentes en tablier de toile écrue, sans parler de l'allocution. Quel dommage qu'on ne me laisse pas assister à la fête !

LA MARQUISE.

La fête ? Julie !

JULIE.

Mère, c'est bien triste une allocution pour bouquet. Savez-vous ce qu'il faudrait pour finale ? Une polka *échevelée*. Monsieur Sévin, je voudrais vous voir polker.

LA MARQUISE.

Julie, vous oubliez que vous êtes en deuil de votre

père,... et comment se fait-il que ma fille se serve de termes si bas... C'est votre femme de chambre qui vous a appris celui-là sans doute ?

JULIE.

Pas du tout. Je le tiens de la duchesse de Roseville.

LA MARQUISE.

Excellent modèle à suivre! Apparemment que vous aimeriez à lui ressembler pour vous entendre appeler folle, comme elle, par tout le monde.

JULIE.

Le grand malheur de passer pour folle! Ce n'est qu'à ce prix-là qu'on a la liberté de faire tout ce qu'on veut.

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia !

LA MARQUISE.

Julie, vous me faites beaucoup de peine !

M. SÉVIN.

Non, Mademoiselle. On ne dira jamais la folle mademoiselle Julie; vous aurez beau faire, on dira toujours l'aimable, l'espiègle mademoiselle Julie.

JULIE.

Vite un notaire et des témoins! monsieur Sévin vient de me faire un compliment.

M. SÉVIN.

Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

JULIE.

C'est que d'habitude vous gardez les sermons... les allocutions... pour moi et les compliments pour ma mère.

M. SÉVIN.

Vous me faites tort, Mademoiselle. Ici, de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve qu'à admirer.

JULIE.

Hiatus ! — Monsieur Sévin, tenons-nous-en à notre ancien commerce d'épigrammes.

LA MARQUISE.

Vous avez bien de la patience, monsieur Sévin. — A propos, monseigneur de Quimper vous donne-t-il quelques espérances pour notre ami M. de Saqueville?

M. SÉVIN.

J'attends tous les jours une lettre de lui. Vous savez qu'il est en tournée pastorale, par conséquent fort occupé; mais cette tournée lui donne l'occasion de canevasser un peu pour notre ami. Je ne doute pas qu'il ne le serve avec toute l'autorité de son caractère. D'ailleurs il aimait tant madame de Ponthieu, la cousine de Saqueville !

LA MARQUISE.

Pourquoi dites-vous *il aimait?*

M. SÉVIN.

C'est que madame de Ponthieu est morte il y a un mois ou six semaines.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous là? Morte! mais comment est-ce possible? Comment M. Louis de Saqueville, qui était son seul héritier, ne m'en a-t-il pas prévenue? il n'a pas même pris le deuil.

M. SÉVIN.

Je l'ai su aujourd'hui chez le chargé d'affaires de Naples. Vous savez qu'elle avait mené à Ischia son fils poitrinaire. C'est là qu'elle est morte. C'était une personne bien bizarre. Depuis la mort de son fils, elle n'a voulu voir âme qui vive.

LA MARQUISE.

Mais j'ai su tout de suite la mort de ce fils... C'est étrange ! Qu'en pensez-vous, monsieur Sévin?

JULIE, *déclamant.*

« N'en doutez point, Burrhus... » l'infortuné Louis de Saqueville est déshérité, je le parie. (*A miss Jackson.*) Voilà le premier défaut qu'on va lui trouver dans cette maison.

LA MARQUISE.

Assurément, les bizarreries de madame de Ponthieu ne peuvent changer en rien mon opinion sur le compte de M. de Saqueville. N'a-t-il pas une fortune indépendante... d'ailleurs? Seulement, je ne puis m'empêcher de trouver singulier qu'il ne m'ait rien dit. — Savez-vous, monsieur Sévin, qu'elle était femme à léguer toute sa fortune à quelque couvent?

M. SÉVIN.

Hé !... cela serait fort possible. Elle était réellement pieuse, malgré son idolâtrie pour son mauvais sujet de fils. C'était un de mes chagrins de penser qu'il hériterait d'elle.

LA MARQUISE.

Était-il donc si mauvais?

M. SÉVIN.

Un vrai hussard. Tapageur, querelleur, que sais-je? Il n'avait qu'un souffle de vie, et on eût dit qu'il cherchât toutes les occasions de la perdre. Vous vous rappelez le scandale qu'il donna chez madame de Sainte-Luce, à son retour d'Afrique?

LA MARQUISE.

Quel scandale? Est-ce que cela peut se dire?

M. SÉVIN.

Celui-là, on le peut. Il a cassé le bras d'un coup de pistolet à M. de Brétizel, un autre officier, parce que M. de Brétizel, en plaisantant, avait appelé leur colonel un don Quichotte.

LA MARQUISE.

Un don Quichotte! Ce colonel, c'est M. de Saqueville,

l'oncle de M. Louis. Quel rapport entre don Quichotte et lui ?

M. SÉVIN.

Oui, c'est parce que lorsque le colonel fut si grièvement blessé, ses soldats trouvèrent sur sa poitrine, à côté du trou de la balle, un médaillon avec des cheveux, et quand il revint à lui, ce fut la première chose qu'il demanda.

JULIE.

Oh ! contez-nous donc cela. Savez-vous que ce colonel me plaît infiniment ! Nous le verrons, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

C'étaient, sans doute, des cheveux de sa mère.

JULIE.

Je suis bien sûre que non.

LA MARQUISE.

Julie !

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia !

JULIE.

Quel homme est-ce ? Vous le connaissiez beaucoup, mère ? C'est lui qui vous a donné ce vase que je vous ai demandé pour ma cheminée.

LA MARQUISE.

Mais... c'est un homme... très-bien.

M. SÉVIN.

On le dit bizarre... Outre l'histoire des cheveux...

LA MARQUISE.

Oui, romanesque... un peu susceptible... emporté, jaloux jusqu'à...

JULIE.

Jaloux ? de qui, mère ?

LA MARQUISE.

Oh ! tout cela ce sont de sots propos du monde... Je

ne l'ai jamais trouvé, moi, qu'un homme très-comme il faut.

JULIE.

Comme vous êtes pâle, mère?

LA MARQUISE.

Vos sorties ridicules me donnent la migraine. — Monsieur Sévin, vous ne me parlez pas de M. Dumanoir? L'avez-vous vu?

M. SÉVIN.

Oh! mon Dieu, quelle étourderie est la mienne! C'est la première chose dont je devais vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien! est-ce qu'il a lu mon volume?

M. SÉVIN.

Et relu, madame la marquise, trois ou quatre fois au moins, car il le sait par cœur. Je l'ai trouvé dans l'enthousiasme.

LA MARQUISE.

Non? Au vrai, qu'en pense-t-il?

M. SÉVIN.

D'honneur, il est ravi.

LA MARQUISE.

Cela me fait grand plaisir, car c'est un des juges les plus éclairés que je connaisse. Alors il fera peut-être l'article dans la *Revue*. Vous en a-t-il parlé?

M. SÉVIN

Il le réclame comme son plus doux privilége.

LA MARQUISE.

Je veux que vous me l'ameniez un jour à dîner ici. Nous lui ferons lire quelques morceaux de sa traduction de Klopstock. Mais, au moins, vous me répondez qu'il ne sera pas trop méchant?

M. SÉVIN.

Oh! Madame, pourriez-vous croire un instant que

Dumanoir voulût se brouiller de gaieté de cœur avec tout le monde distingué ?

LA MARQUISE.

Mais enfin, il a dû vous faire quelques critiques... Moi, j'aime la critique quand elle est éclairée et qu'elle est bienveillante.

M. SÉVIN.

Le seul passage qu'il se soit permis d'attaquer, c'est le chapitre des veuves.

LA MARQUISE.

Vous me surprenez, car enfin c'est assurément le meilleur du livre ; vous me l'avez dit vous-même.

M. SÉVIN.

Il vous trouve, Madame, un peu bien sévère d'interdire aux veuves de convoler en secondes noces. — « Madame la marquise, dit-il, prétend sans doute éloigner d'elle cette multitude d'hommages dont la grâce, l'esprit et la vertu sont toujours obsédés. Elle n'y parviendra pas. » Voilà ce qu'il dit.

JULIE.

C'est bien tourné pour un feuilletoniste.

LA MARQUISE.

J'espère qu'il ne dira pas cela dans son article, et qu'il me fera des critiques sérieuses. Sur ce point, d'ailleurs, je suis armée de toutes pièces, et par l'Écriture et les Pères je lui prouverai que mon opinion est la seule chrétienne.

JULIE.

Et les hommes, peuvent-ils se remarier ?

M. SÉVIN.

La plupart des docteurs nous le permettent.

JULIE.

Ah ! c'est injuste. Ces docteurs-là sont des imbéciles.

LA MARQUISE.

Ma chère amie, je vous en conjure, ne parlez pas de choses qui ne sont pas à votre portée.

JULIE.

Eh bien ! mère, je veux étudier la théologie aussi. Monsieur Sévin, apprenez-moi cela.

LA MARQUISE.

Apprends d'abord à être raisonnable et à ne plus parler à tort et à travers.

JULIE.

Si je parle de travers, c'est que je ne sais pas la théologie. Monsieur Sévin, en combien de leçons la montrez-vous ?... Tiens, voilà le cabriolet de M. de Saqueville. Qu'est-ce donc que ce monsieur en noir à côté de lui ?

LA MARQUISE, troublée.

Déjà ? mon Dieu ! c'est sans doute son oncle qu'il nous amène. Julie, miss Jackson..., recevez ces messieurs... Voici l'heure de la poste, et j'ai vingt billets à écrire pour notre comité. (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE II.

M. SÉVIN, JULIE, MISS JACKSON.

JULIE.

Monsieur Sévin, nous allons donc passer à un autre exercice. Plus d'écoles, plus d'asiles, plus de bienfaisance, encore moins de théologie. Nous allons conjuguer le verbe : Je canevasse, tu canevasses, il ou elle canevasse... ce qui me paraît synonyme du verbe : Je m'ennuie, tu m'ennuies, on m'ennuie ; verbe réfléchi, n'est-ce pas, miss Jackson ?

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia !

SCÈNE III.

LES MÊMES, puis LOUIS entrant avec SAQUEVILLE.

LOUIS.

Toujours à l'ouvrage! comme c'est édifiant! Bonjour, Sévin. Miss Jackson, *how d'ye do?*

(Saqueville s'approche de Julie et s'arrête tout à coup.)

SAQUEVILLE.

Madame...

JULIE.

Ma mère est dans sa chambre qui finit une lettre pressée, Monsieur. Elle descend dans deux minutes. Monsieur le colonel de Saqueville ne me reconnaît pas sans doute.

SAQUEVILLE.

Julie!... mademoiselle Julie! Vous ressemblez tant à votre mère!

JULIE.

Vous trouvez?

LOUIS.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous présenter mon oncle. Depuis notre glorieuse révolution, nous autres neveux, nous champeronnons nos oncles. Il n'y a pas plus de quatorze ou quinze ans qu'il vous donnait de belles poupées. Il s'en souvient parfaitement, par conséquent vous ne pouvez l'avoir oublié non plus.

JULIE.

Eh bien! non; je ne l'ai pas oublié. Et ce n'est pas le seul bienfait dont j'aie gardé la mémoire. — Je me rappelle parfaitement, par exemple, que, grâce à l'intervention du colonel, je suis allée, avant l'âge légal, — l'âge légal est le mot, monsieur de Saqueville, n'est-

ce pas? — je suis allée à l'Opéra, où l'on donnait *la Muette*. Je me souviens encore de gens qui couraient sur la scène avec des épées et des flambeaux.

SAQUEVILLE.

Vous avez une mémoire admirable, Mademoiselle. Votre première visite à l'Opéra a été ma dernière, à moi... Vous vous êtes endormie avant la fin, et je vous portai dans la voiture.

JULIE.

Voyez comme j'étais précoce! Eh bien! je m'endors encore à l'Opéra, mais je n'ai plus de porteurs patentés.

LOUIS.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter. — Sévin, avez-vous lu *le Morlaisien* du 15.

M. SÉVIN.

Non, mon cher. Qui est-ce qui lit *le Morlaisien*, sinon le futur représentant de Morlaix?

LOUIS.

C'est un très-bon journal. Jugez-en plutôt. (Il lit.) « *Variétés :* Aspirations chrétiennes, par H. S.; un volume in-18. Ces petits poëmes, soupirs mélodieux d'une âme religieuse et enthousiaste, se trouvent aujourd'hui sur toutes les tables de la fashion parisienne. L'auteur... » Ah! vous rougissez! Écoutez, je ne veux pas trop faire souffrir votre modestie. Lisez cela... Je vous assure que c'est très-bien... Dites donc, Sévin, vous qui voyez tous les jours le ministre de l'instruction publique, tâchez donc de faire quelque chose pour le rédacteur du *Morlaisien*. C'est un garçon d'un vrai mérite. Son père est un épicier de Morlaix très-influent...

JULIE.

Messieurs, Messieurs, halte-là! Défense de parler

politique ou élections à moins de trois mètres de ma tapisserie. — Colonel, êtes-vous candidat?

SAQUEVILLE.

Non, Mademoiselle.

JULIE.

A la bonne heure! En ce cas, demeurez et asseyez-vous ici. Regardez un peu cette broderie et admirez. N'est-ce pas que j'ai acquis bien du talent depuis que nous fréquentions ensemble l'Opéra?

SAQUEVILLE.

En effet, Mademoiselle.... et un dessin arabe... un verset du Coran, si je ne me trompe.

JULIE.

Vraiment, vous pouvez lire cela?

SAQUEVILLE.

Que faire en Algérie, si on n'y apprend l'arabe?

JULIE.

Et cela veut dire?...

SAQUEVILLE.

« Malheur aux hypocrites!... parce qu'ils n'entreront pas... *malekout essemaouat* dans le royaume des cieux. »

JULIE.

Vraiment, il y a cela?... Oh! que c'est bien fait!... mais c'est admirable, ce Coran. J'ai envie de me faire Turque.... Mais savez-vous que me voilà bien embarrassée! Je ne sais plus à qui donner mon coussin.... Il y a tant de gens à qui la leçon pourrait profiter.... monsieur Sévin...

M. SÉVIN.

Enfin, vous rappelez les exilés! Nous renonçons à la politique, Mademoiselle.

JULIE.

Je ne sais plus ce que je voulais vous dire... ha! ha! ha!... Monsieur de Saqueville... non, monsieur Louis

de Saqueville... comment trouvez-vous mon coussin? Si je vous le donnais?...

LOUIS.

Vous me rendriez bien heureux.... Mais pourquoi riez-vous?...

SAQUEVILLE.

Qu'en ferait-il, Mademoiselle?

JULIE.

Qui sait?... Miss Jackson, montrez donc au colonel cette vue d'Alger que ma mère a achetée l'autre jour à la vente des orphelins du choléra.

SAQUEVILLE, vivement.

Elle a acheté une vue d'Alger?

(Il s'approche de miss Jackson.)

JULIE, bas à Louis.

Savez-vous que votre oncle me plaît beaucoup? Il a un air sinistre....

LOUIS.

Sinistre, lui! c'est le meilleur homme du monde. S'il a l'air un peu triste, c'est qu'il vient de perdre un de ses bons amis, un camarade d'Afrique... M. de Ponthieu, un cousin à nous... Un autre que lui serait gai... car il hérite de tous les biens de madame de Ponthieu, ma cousine.... plus de cent mille livres de rente.

JULIE.

Cent mille livres de rente! Redites votre affaire... Est-ce vrai qu'il porte sur son cœur un médaillon avec des cheveux de la fille d'Abd-el-Kader?

LOUIS.

Quel conte! Vous ne le connaissez guère. Il n'a et n'aura jamais qu'un seul amour, qui s'appelle le deuxième spahis. Oh! c'est le meilleur des hommes! un père pour moi.... De quelle couleur ferez-vous le fond?

JULIE.

Il faut que je prenne les instructions du colonel, qui me paraît très-fort en tapis arabes.

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia, le colonel dit que c'est très-exact... et il reconnaît la maison où il a demeuré à Alger.

SAQUEVILLE.

Oui, cette petite maison blanche avec une terrasse; c'est là que j'ai logé en sortant de l'hôpital.

JULIE.

Vous avez été à l'hôpital? Ah! je sais....

SAQUEVILLE.

Mon Dieu, oui.

MISS JACKSON.

Est-il possible?

LOUIS.

Ah! voici madame de Montrichard. Madame la marquise, je vous amène un Algérien...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant et parlant vite.

Je descends pour une minute... Je n'ai pas voulu m'habiller avant d'avoir félicité M. de Saqueville de son heureux retour... Que je suis charmée de vous revoir!.. Vous nous avez donné de vives inquiétudes... Cette affreuse blessure!... Mais vous êtes parfaitement bien, j'espère?

(Elle lui donne la main. — Saqueville est tout tremblant; il s'appuie sur le métier de Julie.)

JULIE.

Colonel, vous allez casser mon métier!

LA MARQUISE.

Au milieu de tous les malheurs que nous avons éprouvés, nous avons souvent pensé, ma fille et moi, aux dangers que vous avez courus... Tant de fatigues ne vous ont point trop changé... Vous avez vu ma grande fille?... vous ne l'auriez pas reconnue. Ah! cela nous chasse... Permettez-moi de vous presenter M. Sévin; M. Sévin est parent de monseigneur d'Alger, votre pasteur... Mille pardons, Messieurs. Je suis honteuse de mon costume de campagnarde, mais je ne suis pas longue à ma toilette... n'est-ce pas, monsieur Sévin? Rassurez-vous, Messieurs, vous n'attendrez pas longtemps le dîner.

JULIE.

Mère, pourquoi donc êtes-vous allée mettre cet affreux bonnet sur vos beaux cheveux?

LA MARQUISE.

Ma chère! que dis-tu là? des cheveux à mon âge!... Un enfant terrible, colonel, qui obligera sa mère à confesser devant le monde qu'elle a des cheveux blancs. Allons, *Julia dear*, montons nous habiller; ces messieurs veulent bien nous excuser.

JULIE.

Mère, je suis habillée, et miss Jackson aussi.

LA MARQUISE.

En ce cas, montre le jardin à ces messieurs... Monsieur Sévin, je vous recommande de veiller sur ces deux étourdis. (Elle sort.)

SCÈNE V.

SAQUEVILLE, LOUIS, JULIE, MISS JACKSON, M. SÉVIN.

SAQUEVILLE, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ouf!

LOUIS.

Qu'avez-vous, mon oncle?

JULIE.

En effet!... qu'avez-vous, Monsieur ? Vous êtes pâle comme la mort.

SAQUEVILLE, se levant.

Rien... non, rien... peut-être cette maudite blessure... le changement de temps... Cela m'arrive quelquefois... mille pardons! Cela ne dure qu'un instant... C'est passé... je suis parfaitement bien!

JULIE.

Mais, au contraire, vous avez l'air de souffrir beaucoup. Vous devriez prendre un peu d'éther.

SAQUEVILLE.

Mille grâces... Je suis tout à fait bien.

MISS JACKSON.

Mon père, qui était militaire, quand sa blessure le faisait souffrir, prenait un grand verre d'eau-de-vie avec un peu d'eau. Cela lui faisait du bien. Essayez.

SAQUEVILLE.

Non, je vous remercie. Je suis honteux d'avoir été si faible.

M. SÉVIN.

Une cause si honorable.

LOUIS.

Il a été percé de part en part d'un coup de feu.

JULIE.

Vous nous avez vraiment effrayés... Comment êtes-vous à présent?

SAQUEVILLE.

Parfaitement. Que vous êtes bonne! N'y pensez plus, je vous en supplie. (Bas.) — Qui est ce monsieur?

(Montrant M. Sévin.)

JULIE.

C'est M. Sévin. — Vous ne voulez rien prendre?

SAQUEVILLE.

Rien au monde. Faisons plutôt un tour de jardin. (Bas à Louis, qui tient un journal.) Louis, tu n'es guère empressé.

LOUIS, bas.

Elle déteste qu'on fasse le dameret. Ce n'est plus la mode... — Vous ne savez pas, Mademoiselle, qui nous avons croisé en venant ici? Devinez... Madame de Vaugrenand en rouge. Oui, en rouge de feu, ma foi!

JULIE.

C'est qu'elle espère qu'on ne verra pas comme elle est couperosée. Je voudrais bien qu'elle rencontrât un troupeau de bœufs en ce costume.

LOUIS.

Ah! si M. Person vous entendait!

JULIE.

Il m'arracherait les yeux.

LOUIS.

Oui, s'il pouvait les donner à Madame de Vaugrenand. A-t-on jamais vu deux personnes plus laides s'aimer si ridiculement?

JULIE.

Ils sont faits l'un pour l'autre. — Allons.

LOUIS.

Prenez garde, il fait encore du soleil. Mettez cet élégant chapeau de paille, ou madame votre mère nous grondera. — Mon oncle, parlez donc à M. Sévin du professeur de rhétorique du collége de Morlaix, dont le frère est spahi. Vous pouvez lui dire comme c'est une famille honorable.

SAQUEVILLE.

Nous avons le temps.

M. SÉVIN.

Vous avez connu sans doute à Alger mon parent, monseigneur Grandet? Comment se trouve-t-il là-bas?...

SAQUEVILLE.

Bien. (A miss Jackson.) Mademoiselle, voulez-vous accepter mon bras?

JULIE, qui vient de mettre un chapeau de paysanne.

Colonel, comment me trouvez-vous avec ce chapeau? N'est-ce pas élégant? Vous saurez que c'est la dernière mode à Montrichard.

SAQUEVILLE.

Il vous sied à merveille. Cela ressemble beaucoup aux chapeaux que portent nos cheiks arabes.

LOUIS.

Prenez encore cette écharpe, et vous ressemblerez comme deux gouttes d'eau à la Dame du Lac.

JULIE.

Ah! la Dame du Lac!... Faisons une promenade en bateau dans cette grenouillère que nous appelons un canal. Vous allez voir comme je suis bonne marinière!

MISS JACKSON.

Miss Julia, madame la marquise a défendu...

JULIE.

Miss Julia se permet tout ce que madame la marquise défend. Allons, qui m'aime me suive! *O matutini albori...* (Elle entre dans le bateau.)

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia!

M. SÉVIN.

Je n'entre pas dans le bateau.

LOUIS.

Vous vous écorcherez les mains en ramant.

SAQUEVILLE.

Mademoiselle, prenez garde. Ne vous tenez pas ainsi. L'amiral Duchêne me disait qu'il ne s'était jamais tenu debout dans une embarcation. Asseyez-vous, je vous en supplie!

JULIE.

Fi donc ! Où serait la grâce ? Monsieur Louis, donnez-moi l'autre rame. Monsieur Sévin, détachez la corde. Voyons, qui veut passer l'eau ?

SAQUEVILLE.

Moi, quand vous serez assise.

JULIE.

Où est la gaffe ? — N'est-ce pas que je sais bien tous les termes de marine ?

MISS JACKSON.

Miss Julia ! le bateau penche ! — Oh ! monsieur Sévin, faites-la rentrer ! Ne lui donnez pas la gaffe.

M. SÉVIN.

Vraiment, Mademoiselle, si madame la marquise...

JULIE.

Ah ! que les hommes sont poltrons... Ah !

(Elle tombe. Saqueville saute dans le canal.)

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia ! Oh ! monsieur Sévin !

LOUIS.

La gaffe, Sévin ! donnez-moi la gaffe !

SAQUEVILLE, reparait tenant Julie dans ses bras.

Ce n'est rien. Louis, donne-moi la main.

JULIE, riant aux éclats.

Ha ! ha ! ha ! J'en mourrai de rire. Trempés tous les deux !

TOUS.

Mademoiselle !

MISS JACKSON.

Oh ! que dira madame la marquise !

SAQUEVILLE.

Pour Dieu ! ne riez pas ainsi ! Vous me faites peur. Rassurez-vous.

JULIE, riant toujours.

Je suis toute rassurée... Mais regardez donc votre

neveu, qui voulait me harponner comme une baleine... ha! ha! ha!... Miss Jackson, laissez-moi vous serrer dans mes bras!... Colonel, c'est la seconde fois que vous me portez.

M. SÉVIN, à part.

Elle est folle.

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia, oh! que j'ai eu peur! Et madame la marquise, comme elle sera fâchée quand elle saura... Oh! *dear!* oh! *dear!* mais ne riez donc pas! Oh ciel! voici madame la marquise. Si vous vous étiez noyée!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, entrant.

LA MARQUISE.

Mon Dieu! ma fille! Qu'est-il donc arrivé?

SAQUEVILLE.

Le pied lui a glissé, mais elle ne s'est pas fait le moindre mal. Ne craignez rien, Madame.

LA MARQUISE.

Tu n'es pas blessée...Mon Dieu! toujours une nouvelle folie...Vous me faites mourir de honte, cruelle enfant! Quelle inconvenance! Courez vite vous habiller.

LOUIS.

Le costume de néréide est assez gracieux.

JULIE.

Mais, chère mère, ce n'est pas ma faute, c'est votre barque qui est mal construite. Mais regardez donc le colonel! Quelle moustache de Neptune! Ha! ha! ha! Mon Dieu! que je voudrais que Marie de Roseville fût ici!

LA MARQUISE.

Il est donc tombé aussi?

JULIE.

Oui, il m'a repêchée. Ah! quel dommage que les autres ne fussent pas dans la barque!

(Elle défait et essuie ses cheveux.)

LA MARQUISE.

Julie, Julie, montez vite chez vous. Ne restez pas une minute de plus. Vous essuierez vos cheveux là-haut.

JULIE.

Laissez-moi donc, mère. Vous n'avez donc pas lu sur le Rhin les histoires des sirènes qui font des conquêtes en séchant leurs cheveux? J'ai l'air d'un caniche.

LA MARQUISE.

Julie!

JULIE.

Mère, qu'allons-nous faire du colonel dans ce bel état? Où lui trouver des habits? S'il n'était pas si grand, je lui donnerais une robe de chambre.

SAQUEVILLE.

Deux minutes au soleil, et il n'y paraîtra plus; mais, vous, vous allez vous enrhumer.

LA MARQUISE, à Julie.

Allez donc, allez-vous-en, mon Dieu! — Colonel, Joseph va vous trouver de quoi changer. Que d'excuses j'ai à vous faire... et que de remerciements!

JULIE.

Mère, si on donnait au colonel le costume d'Othello de nos charades de l'année dernière?... Oh! vite, qu'on lui donne le costume d'Othello; ce sera délicieux. Quel bonheur si le curé vient! Nous lui dirons que c'est un Bédouin... D'abord, j'ai une fluxion de poitrine si on ne lui donne pas le costume d'Othello.

LA MARQUISE.

Encore! Miss Jackson, emmenez-la.

(Miss Jackson sort avec Julie.)

SAQUEVILLE.

J'admire son courage ; elle riait dans l'eau.

LA MARQUISE.

Je suis confuse et désolée, monsieur de Saqueville... (A un domestique.) Joseph, tâchez de trouver à monsieur de quoi changer. (Elle sort.)

LE DOMESTIQUE.

Je crains qu'il n'y ait pas d'habit ici pour la taille de monsieur.

SAQUEVILLE.

J'ai une redingote dans le cabriolet de Louis. Dites-moi où il faut aller.

LOUIS.

Mon oncle, ne plaisantez pas avec l'eau froide. Je gèle rien que de vous voir. Il y a là de quoi vous rendre fort malade. Que diable ! vous auriez pu la repêcher sans vous jeter à l'eau. Allez vite changer.

(Saqueville sort avec le domestique.)

SCÈNE VII.

M. SÉVIN, LOUIS.

M. SÉVIN.

Charmante demoiselle ! Je parie qu'elle est bien contente de sa journée. Une scène tragique ! Il n'y manquait que la duchesse de Roseville. Et le dîner qui était prêt. Nous en avons pour une heure avant qu'elle ait séché ses cheveux.

LOUIS.

Elle a de beaux cheveux.

M. SÉVIN.

Oui, et tout sera froid.

LOUIS.

Que voulez-vous, Sévin ? un peu de philosophie !

M. SÉVIN.

Saqueville, vous savez que la philosophie et moi nous n'avons rien de commun. Il n'y a rien que je déteste comme les événements à la campagne... surtout à cette heure-ci.

LOUIS.

A propos de philosophie, tirez-moi de Morlaix mon professeur de rhétorique, et placez-le-moi dans un collége royal. Son père est électeur et me tourmente horriblement... Si vous ne pouvez pas, ayez-moi une lettre du ministre, comme la dernière, qui promette pour la première occasion.

M. SÉVIN.

Faites vous-même une lettre vague, qui ne dise rien; je la porterai auchef du cabinet, qui la fera expédier et signer.

LOUIS.

A la bonne heure; mais... Ah! dites-moi, connaissez-vous un M. Kermouton, un grand propriétaire à Morlaix?

M. SÉVIN.

Oui, un homme fort riche, qui a une fille.

LOUIS.

Il faut absolument que vous m'aidiez à lui faire avoir la croix.

M. SÉVIN.

Il l'aura. J'ai fait son affaire.

LOUIS.

Bah! Qui vous en a parlé?

M. SÉVIN.

Des gens que je connais.

LOUIS.

Je vous en ai une véritable obligation.

M. SÉVIN.

Il n'y a pas de quoi. Dès que j'ai dit au ministre que

homme c'était et quelle fortune il avait, il l'a tout de suite compris dans l'ordonnance qui doit paraître cette semaine.

LOUIS.

Voilà qui va le mieux du monde. Je puis regarder la chose comme faite?

M. SÉVIN.

Je voudrais être aussi assuré de dîner dans une heure.

LOUIS.

Ainsi je puis le lui annoncer?

M. SÉVIN.

Si vous voulez... mais dites-lui alors que c'est *moi* qui ai parlé au ministre.

LOUIS.

Assurément... mais pourquoi?

M. SÉVIN.

Pour rien. Allons! il faut bien faire un tour de jardin. Que ces beaux cheveux seront longs à sécher!

III.

SCÈNE I.

Une terrasse. Il est presque nuit. La lune se lève. Une table rustique avec des tasses et du café.

SAQUEVILLE, LOUIS, M. SÉVIN.

LOUIS.

Règle sans exception, mon oncle : jamais, chez des femmes, vous ne trouverez du vin tolérable. Le champagne était douceâtre, le bordeaux trop vert, l'un et l'autre fabriqués. J'en fais juge Sévin.

SAQUEVILLE.

Je ne m'en suis pas aperçu.

LOUIS.

Je le crois bien. Vous ne buvez ni ne mangez.

SAQUEVILLE.

Je ne te savais pas gourmand. A ton âge, c'est singulier.

LOUIS.

C'est là mon moindre défaut; mais tout le monde est gourmand aujourd'hui... jusqu'à Sévin, qui est un saint en herbe.

M. SÉVIN.

La table est le plus innocent de tous les plaisirs. Cependant, quand on songe à tous les malheureuxpour qui les miettes de nos somptueux repas...

LOUIS.

Vous avez bien raison; mais ne parlons pas de cela sitôt après le dîner; cela trouble la digestion. Pendant que ces dames sont allées chercher leurs châles, si nous fumions un léger cigare? Hein! mon oncle?

SAQUEVILLE.

Oh! ici, c'est impossible.

LOUIS.

A la campagne, la marquise le tolère. Prenez celui-ci; il n'a pas l'air mauvais.

SAQUEVILLE.

En revenant à Paris.

LOUIS.

Nous en aurons d'autres. Venez, c'est l'usage ici. Un tour d'allée seulement. Je ne vous en offre pas, Sévin?

M. SÉVIN.

Ah Dieu! non.

Saqueville et Louis sortent; entrent la marquise, Julie, miss Jackson.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, M. SÉVIN, JULIE, MISS JACKSON.

LA MARQUISE.

Eh bien! déjà partis, nos messieurs? Monsieur Sévin nous demeure, notre fidèle, comme toujours. Aussi nous allons avoir bien soin de lui.

M. SÉVIN.

Je ne comprends pas ces messieurs, qui abandonnent les dames pour un peu de fumée. C'est renouvelé des Grecs. Ixion fut le premier à quitter une déesse pour courir après un nuage.

JULIE.

Monsieur Sévin, avec cet Ixion et ce nuage, en travaillant, il y aurait, je parie, de quoi faire une épigramme. Essayez donc. En attendant, puisque ma mère a soin de vous, moi, j'aurai soin du colonel, et je vais lui porter du café.

LA MARQUISE.

Non, reste, Julie, ils vont revenir. Il ne faut pas accoutumer les hommes à ces complaisances pour leurs mauvaises habitudes. — Ah! monsieur Sévin, que cette lune est belle!

M. SÉVIN.

Oui, quand je suis dans les champs par une nuit comme celle-ci, calme, silencieuse, majestueusement éclairée par cette immortelle lumière, il me semble voir l'œil d'un génie tout-puissant qui veille sur la nature endormie.

JULIE.

Est-ce qu'il est borgne, le génie?

LA MARQUISE, *sévèrement.*

Julie !

MISS JACKSON.

Oh! miss Julia.

M. SEVIN.

Mademoiselle, je ris tout le premier de vos railleries, lorsqu'elles ne s'adressent qu'à moi ; mais celle-ci... en vérité, elle est indigne de vous.

LA MARQUISE.

La leçon est méritée. Je ne connais rien de plus misérable que de jeter le ridicule sur les choses grandes et saintes. C'est la marque d'un petit esprit, et, je t'en demande pardon, ma fille, d'un cœur sec.

JULIE.

Ne vous fâchez pas, mère ; monsieur Sévin, je ne le ferai plus. Continuez donc, vous improvisiez.

M. SEVIN.

Le colonel paraît un homme fort aimable... bien qu'un peu étranger à la civilisation... C'est singulier qu'il soit resté si longtemps en Afrique.

LA MARQUISE.

Il s'y plaît.

JULIE.

Je conçois maintenant pourquoi on l'appelait don Quichotte. Il est toujours prêt à redresser les torts... Et puis je gage qu'il a une Dulcinée en Algérie.

LA MARQUISE.

Encore !

JULIE.

Au reste, il m'en plaît davantage. Savez-vous à quoi je pensais pendant le dîner ?... C'est qu'il est bien plus beau de risquer sa vie en Afrique, trois ou quatre fois par semaine, que de se promener en gants jaunes sur le boulevard des Italiens.

M. SEVIN.

Ah! Mademoiselle, je vous prends à faire des épigrammes aussi.

JULIE.

Je ne pensais pas à vous, monsieur Sévin. Au moins, vous, vous allez au sermon, et vous êtes secrétaire de tous les comités de bienfaisance, commissaire de tous les bals de charité; cela est encore plus méritoire que de faire des razzias. — Oh! il faut que je lui demande comment on fait une razzia.

M. SEVIN.

Justement, voici ces messieurs qui reviennent et qui vont nous embaumer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAQUEVILLE.

LA MARQUISE, à Saqueville.

Avouez, colonel, que votre lune d'Afrique n'est pas plus belle que celle-ci.

SAQUEVILLE.

La lune de Paris a toujours été la plus belle pour moi...

JULIE.

Colonel, nous parlions razzia. Je voudrais bien en voir une. Qu'est-ce que vous faites de toutes les femmes arabes que vous prenez?

LA MARQUISE, bas à Julie.

Eh bien!

SAQUEVILLE.

On les met dans une tente avec les enfants. A la porte, une douzaine de spahis pied à terre, avec un vieux maréchal des logis, bon mulsuman. Ordre de

casser la tête à quiconque oserait toucher le voile d'une des prisonnières.

JULIE.

Toujours chevaleresque. Mais pourquoi un bon musulman?

SAQUEVILLE.

C'est qu'un musulman respectera mieux les usages de ses compatriotes. Il craindrait d'offenser une femme en la regardant.

JULIE.

Oh!

M. SÉVIN.

Vous trouvez à redire à ces manières musulmanes, mademoiselle?

JULIE.

Un peu.

SAQUEVILLE.

J'ai remarqué que les Arabes me savaient gré du soin que je prenais à détourner les yeux quand une de leurs femmes paraissait devant moi. Il faut toujours s'observer avec eux, et le meilleur moyen de s'en faire obéir, c'est de montrer du respect pour leurs coutumes et leur religion.

M. SÉVIN.

Moi, je trouve qu'on pousse ce respect-là un peu trop loin.

SAQUEVILLE.

Comment cela, Monsieur?

M. SÉVIN.

Pas le moindre effort pour les éclairer! Au contraire, on leur bâtit des mosquées, on leur imprime des Alcorans.

JULIE.

Ah! c'est un très-beau livre que l'Alcoran. Il y a des versets qui me plaisent fort.

SAQUEVILLE.

Nous leur montrons ainsi notre tolérance. Pour moi, je fais grand cas des bons musulmans, et j'ai confiance dans mes spahis, quand je les sais exacts à faire la prière aux heures prescrites. J'avoue que j'ai plus d'une fois éprouvé quelque honte à voir nos Français occupés tout différemment.

M. SÉVIN.

Ce n'est pas ma faute. Il y a longtemps que je demande qu'on donne des aumôniers à nos régiments.

SAQUEVILLE.

Vous devriez aller en Afrique, Monsieur, pour y faire des conversions.

M. SÉVIN.

Oh! Monsieur...

LA MARQUISE, *se levant.*

Monsieur Louis, je voudrais bien vous dire quelque chose. Donnez-moi le bras... (*Bas.*) On m'a dit aujourd'hui que madame de Ponthieu était morte! Serait-ce vrai?

LOUIS.

Très-vrai, Madame. Vous savez sans doute qu'elle a laissé... (*Ils passent.*)

JULIE.

Faisons-nous aussi un tour de promenade? Colonel, je prends votre bras, et parlez-moi de l'Algérie

SAQUEVILLE.

Parlez-moi plutôt, vous, de Paris. (*Ils passent.*)

M. SÉVIN.

Les suivrons-nous, miss Jackson? Vraiment, cette pauvre mademoiselle Julie devient tous les jours lus insupportable. C'est une bizarrerie, une aigreur!...

MISS JACKSON.

Oh! monsieur Sévin! (*Ils passent.*)

LA MARQUISE, revenant avec Louis.

...Il est surprenant qu'il ne m'en ait rien dit dans sa lettre. Au reste, je suis persuadée qu'il pensera à vous.

LOUIS.

Pourriez-vous en douter? D'abord il doit comprendre que c'est en quelque sorte... par une injustice... car enfin ma cousine de Ponthieu était cousine-germaine de ma mère... Mon oncle, à vrai dire, n'était pas son parent... Vous pourriez lui faire entendre...

LA MARQUISE.

C'est un sujet un peu délicat à traiter... Cependant il faut que je lui en dise quelques mots... Son caractère est si noble, qu'il sentira lui-même...

(Ils passent.)

SAQUEVILLE, rentrant avec Julie.

....Les cavaliers sortent à leur rencontre, revêtus de leurs plus beaux habits, montés sur des chevaux magnifiques. Ils les font caracoler, ils tirent des coups de fusil en poussant des cris de joie. C'est vraiment un spectacle curieux.

JULIE.

Ce doit être magnifique ! je voudrais voir cela.

SAQUEVILLE.

Il vaut encore mieux aller à l'Opéra.

JULIE.

Pour qu'on m'y porte?

SAQUEVILLE.

Ce M. Sévin est fort pieux ?

JULIE.

La vertu est sa partie.

SAQUEVILLE.

Votre mère... l'estime beaucoup ?

JULIE.

Elle en est entichée. Vous l'avez bien jugé ; c'est un

petit Tartufe... Il m'est odieux. — Les femmes, comment sont-elles habillées ? (Ils passent.)

M. SÉVIN, rentrant avec miss Jackson.

A ce compte-là, la marquise ferait bien d'y regarder à deux fois... car enfin l'oncle peut se marier... avec une fortune comme celle que vous dites, il peut trouver tous les partis qu'il voudra, et alors, notre ami...

MISS JACKSON.

C'est ce que je me suis dit tout d'abord. D'ailleurs ce monsieur est fort romanesque, comme il semble ; et il peut très-bien vouloir faire le bonheur d'une jeune personne sans fortune. Lord Touchstone a bien épousé une paysanne du Lancashire.

M. SÉVIN.

Ou bien, il peut manger sa fortune au lansquenet, ou la gaspiller dans la plus mauvaise compagnie. Un monsieur de Morlaix, que j'ai vu aujourd'hui, m'a dit qu'il s'était accointé d'une danseuse ou de quelque chose de semblable.

MISS JACKSON.

Est-il possible ! (Ils passent.)

SAQUEVILLE, rentrant avec Julie.

« Prends tous mes chameaux, mes chevaux, mes esclaves, et rends-moi Fatimah ! » me disait-il en versant de grosses larmes. Il vous aurait fait pitié. — Je lui dis : « Garde tes biens, mais quitte Abd-el-Kader et sers le sultan des Français. » Le lendemain, il vint à mon camp avec soixante des plus braves cavaliers que j'aie vus, et depuis lors il nous a toujours fidèlement servis.

JULIE.

Et Fatimah ? était-elle jolie ?

SAQUEVILLE.

Je ne l'ai jamais vue que voilée.

JULIE.

Allons donc !

SAQUEVILLE.

C'est la chose du monde la plus simple. Je ne suis pas curieux.

JULIE.

Laissons-les passer. (Ils s'arrêtent.)

MISS JACKSON, rentrant avec M. Sévin.

Quelle charmante nuit, colonel ? Avez-vous été en Angleterre ?

SAQUEVILLE.

Autrefois, mademoiselle.

JULIE.

Miss Jackson, emmenez M. Sévin. J'ai des secrets à dire à M. le colonel. Je ne veux pas qu'on les entende.

M. SÉVIN.

Sauvons-nous ! miss Jackson ; que de méchancetés on va dire ! (Bas.) Miss Jackson, vous devriez peut-être bien faire remarquer à madame la marquise...

(Ils passent.)

LA MARQUISE, rentrant avec Louis. A Saqueville.

Vous ne vous promenez plus ?

JULIE.

Nous contemplons la lune. C'est vraiment un assez bel œil.

SAQUEVILLE, bas à Louis.

Prends le bras de Julie. — Je suis au bout de mes histoires algériennes.

LA MARQUISE, à part.

Il faut lui parler... Cela semblerait une affectation. (Haut.) Je suis déjà lasse ; asseyons-nous, colonel.

(Elle s'assied.)

SAQUEVILLE, à part.

Enfin !... Du courage ! (Il s'assied.)

LA MARQUISE.

Monsieur Sévin, monsieur Sévin !

SAQUEVILLE, à part

Toujours M. Sévin.

M. SÉVIN, rentrant avec miss Jackson.

Madame ?

LA MARQUISE.

Emmenez Julie et M. Louis voir les cygnes, là-bas. Miss Jackson, allez avec eux. Dites à Julie de bien se couvrir les épaules. Il fait un peu frais au bord de la pièce d'eau... Et qu'elle n'y tombe plus, miss Jackson.

LOUIS, à Julie.

Je voudrais bien savoir, mademoiselle, le pourquoi de tous ces oh ! et de tous ces ah ! que vous faisiez en causant avec mon oncle.

JULIE.

Il me contait de très-belles choses. (M. Sévin lui parle bas.) Oh ! que c'est ennuyeux ! Cela sera-t-il long ? Venez, miss Jackson, laissons ces messieurs parler politique.

(Elle sort avec miss Jackson, suivie par Louis et M. Sévin.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, SAQUEVILLE.

LA MARQUISE, après un silence.

Il est doux... et triste tout à la fois... de se revoir après si longtemps...

SAQUEVILLE.

Triste surtout, madame, pour celui qui, après un long exil, ne trouve qu'un accueil glacé.

LA MARQUISE.

Ah ! colonel, vous ne doutez point cependant du...

SAQUEVILLE.

J'ai passé treize ans en Afrique à chérir une espé-

rance... Quelques minutes ici me l'ont fait perdre. Vous êtes cruelle pour moi, madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes injuste, monsieur, à votre ordinaire. Vos premières paroles sont des reproches. N'aurais-je pas le droit de vous en faire, moi?...

SAQUEVILLE.

Quels reproches ai-je donc mérités?

LA MARQUISE.

Votre lettre... Vous ne vous en souvenez plus?

SAQUEVILLE.

Ma lettre?... Eh quoi! Je me suis tu treize ans! J'ai tenu ma promesse. Dieu sait ce qu'il m'en a coûté. Dieu sait combien de fois... mais vous l'aviez défendu... je l'avais juré... Enfin un journal m'arrive au fond de l'Afrique, et m'apprend que vous êtes libre. J'ai cru pouvoir vous écrire alors; j'ai fait plus, je suis venu. Suis-je donc si coupable?

LA MARQUISE.

Mais cette joie... farouche... Mon Dieu! comment avez-vous pu avoir de pareilles pensées en apprenant la mort de... de mon meilleur ami.

SAQUEVILLE.

Que voulez-vous! Un de nous deux était de trop dans ce monde. Cent fois je me suis dit que c'était moi qui devais mourir... mais on ne trouve pas toujours ce qu'on cherche. Pour moi, vous étiez une esclave... lui un tyran... et je ne pouvais le tuer... Oui, je me suis réjoui de sa mort.

LA MARQUISE.

Encore! Épargnez-moi, de grâce! Votre emportement me fait mal.

SAQUEVILLE.

Autrefois vous l'auriez excusé; autrefois...

LA MARQUISE.

Monsieur, ne me rappelez pas un temps... que je voudrais pouvoir oublier... que j'ai mérité peut-être d'oublier.

SAQUEVILLE.

Mérité ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur. Comptez-vous pour rien mes regrets, mes larmes, mes ardentes prières?... Treize années passées dans l'expiation !...

(Elle porte son mouchoir à ses yeux.)

SAQUEVILLE.

Eh bien ! j'ai tort ; j'ai toujours tort. Que faut-il faire pour obtenir mon pardon ? Mais je ne sais rien cacher... à vous surtout. Excusez le langage d'un homme qui, s'il avait jamais su le monde, a vécu seul assez longtemps pour l'oublier. — Pardonnez-moi ; je ne voulais pas vous faire de la peine.

LA MARQUISE.

Ce que je n'ai point oublié, monsieur de Saqueville, c'est votre caractère si droit, si honorable... votre bonté que vous cachez, je ne sais pourquoi, sous une sauvagerie dont il vous serait pourtant si facile de vous défaire.

SAQUEVILLE, rapprochant sa chaise.

Ma lettre était celle d'un fou... d'un Bédouin... Mais, madame, si vous m'aviez écrit... au moins pour me faire des reproches... !

LA MARQUISE.

Mon Dieu ! monsieur, le pouvais-je alors ?

SAQUEVILLE.

Mais, maintenant, vous le pouvez... Un seul mot, — je vous l'ai déjà dit. Je vous aime comme il y a treize ans. Vous êtes libre. M'aimez-vous encore ?

LA MARQUISE.

Oh! colonel, ne parlons pas de cela. Je suis une vieille femme, et j'ai une fille à marier.

SAQUEVILLE.

Voulez-vous me dire qu'à mon âge on ne doit pas être amoureux? qu'un vieux soldat ne doit pas penser à se marier? A la bonne heure; mais vous, madame... consultez votre miroir.

LA MARQUISE.

Voilà, certes, une galanterie que je n'attendais pas d'un farouche Africain! Mais laissons ces folies, mon cher monsieur Saqueville, et parlons de choses sérieuses. A notre âge, nous ne devons plus penser qu'au bonheur de nos enfants, car Louis est un fils pour vous; il porte votre nom. (Elle rapproche sa chaise.)

SAQUEVILLE.

Je l'aime comme un fils; mais qui empêcherait...

LA MARQUISE.

Oh! laissez-moi parler... Votre neveu aime ma fille et lui plaît; il y a longtemps que je m'en aperçois avec plaisir... Ce sont deux caractères faits l'un pour l'autre... Nous les marions, mon ami. Je sais que vous êtes devenu fort riche... A propos, pourquoi ne m'en avez-vous rien dit dans cette fameuse lettre?

SAQUEVILLE.

Je n'y ai pas pensé.

LA MARQUISE.

C'est bien de vous! — Votre neveu est un jeune homme rempli de distinction et de mérite, parfaitement posé dans le monde. Sans nul doute il est appelé à une carrière brillante. Il faut qu'à nous deux nous l'aplanissions pour ces pauvres enfants. Je donne à ma fille...

SAQUEVILLE.

Si vous le désirez, je donnerai à Louis tout ce que

m'a laissé madame de Ponthieu. Que me faut-il, à moi? Un sabre, un cheval... Le roi et le ministre de la guerre ne m'en laisseront pas manquer. — Cette fortune, je ne l'ai acceptée qu'à cause de vous. A bord du vaisseau qui me ramenait en France, je pensais que je vous ferais construire la plus belle serre de Paris. Ces fleurs que vous aimez tant...

LA MARQUISE.

Vous me croyez donc toujours une étourdie de ving ans, mon ami? Grâce à Dieu, je ne suis plus cette femme frivole que vous avez connue il y a bien longtemps... Parlons raison maintenant. Non, il ne faut pas vous dépouiller pour votre neveu. Une fortune trop considérable, c'est un danger immense pour la jeunesse. Assurons-leur une existence agréable, indépendante, heureuse... Vous êtes toujours trop généreux.

SAQUEVILLE.

Vous arrangerez tout vous-même ; mais vous pensez au bonheur de Louis et vous ne pensez pas à celui de son oncle. Dites-moi, vos projets seraient-ils donc dérangés, si nos enfants et nous n'avions qu'une maison? Auprès de vous, votre fille trouverait tous les exemples qu'une bonne femme doit suivre. Moi, j'apprendrais à Louis à aimer sa femme...

LA MARQUISE.

Toujours ! Ah ! colonel, pensez-y donc ! A quarante ans passés, me remarier! Que dirait-on dans le monde

SAQUEVILLE.

Eh ! qu'importe le monde?

LA MARQUISE.

Toutes les femmes que je vois m'accableraient. Vous avez beau dire, il faut bien que nous vivions pour les gens qui nous entourent. J'ai mes habitudes... ma société... c'est ma vie.

SAQUEVILLE.

Rien de tout cela ne changerait... Vous auriez un domestique de plus.

LA MARQUISE.

Non, mon ami. Je sens tout ce qu'il y a de noble et de vraiment dévoué dans ce que vous me dites ; mais je suis un être brisé par l'orage... Je ne puis vous offrir qu'une amitié douce... Oh ! monsieur de Saqueville, vraiment, c'est trop ridicule pour de vieilles gens comme nous...

SAQUEVILLE, renversant une chaise.

Voilà les femmes de Paris ! Elles font mourir un homme pour n'être pas ridicules !

LA MARQUISE.

Ne cassez pas mes chaises.

SAQUEVILLE.

Vous plaisantez, quand vous me faites souffrir horriblement !

LA MARQUISE.

Ne vous emportez pas, mon ami, cette explication me fait assez de mal. Faut-il vous dire tout ?... Ces médisances cruelles... que votre départ si généreux a fait taire, ce mariage les réveillerait ! Oh ! mon Dieu !

SAQUEVILLE.

Si quelqu'un...

LA MARQUISE.

Non, non, mon ami. La marquise de Montrichard se remariant... oh ! songez donc à ce qu'on dirait... D'ailleurs, n'ai-je pas exprimé assez publiquement mon opinion sur les secondes noces ?

SAQUEVILLE.

Comment ! publiquement ?...

LA MARQUISE.

Ah ! c'est vrai, vous n'avez pas lu mon livre sur les *Devoirs des Femmes*. J'aurais dû vous l'envoyer. Mon

Dieu ! je n'ai plus d'autre exemplaire que celui de miss Jackson.... mais on fait une seconde édition...

SAQUEVILLE.

Mais que diable ce livre peut-il faire, si...

LA MARQUISE, se levant.

Oh ! ne me tourmentez pas, mon ami, ne soyez pas ridicule. Tenez, regardez ces deux aimables enfants qui s'en viennent à nous. Comme ils sont bien faits, grands, jeunes ! Ne vous sentez-vous pas assez heureux de leur bonheur... en voyant comme ils s'aiment ?

(Julie rentre avec Louis, miss Jackson et M. Sévin.)

SCÈNE V.

SAQUEVILLE, LA MARQUISE, JULIE, LOUIS, MISS JACKSON ET M. SÉVIN.

JULIE, à Louis.

Vous ne savez ce que vous dites ! C'est Whitefoot qui gagnera.

LOUIS.

Gageons douze paires de gants que c'est Mascara.

JULIE.

Done !

M. SÉVIN.

Madame la marquise, il est tard ; il faut que je prenne congé de vous. Demain matin, de bonne heure, je passerai chez l'imprimeur, et je verrai ces pauvres gens que vous savez.

LA MARQUISE.

Vous êtes la bonté même, monsieur Sévin ; mais, écoutez, ce n'est pas tout d'être malheureux, il faut voir d'abord si ces gens vivent régulièrement.

M. SÉVIN.

Aussi, je compte passer d'abord chez l'abbé Ballon.

LA MARQUISE.

C'est le plus sûr. Tout ce que vous ferez sera bien. Adieu, mon cher monsieur Sévin.

LOUIS.

Mon oncle, il faut aussi songer à la retraite.

JULIE.

Déjà? Mon Dieu! que je déteste les gens qui se couchent de bonne heure! J'avais un million de choses à vous dire, colonel. J'imagine que vous avez des chevaux arabes. Présentez-les-moi. On dit que je monte comme Caroline.

LOUIS.

C'est vrai.

SAQUEVILLE.

Je n'ai pas de chevaux à Paris.

JULIE.

Oh bien! vous trouverez ici une bête qui vous fera travailler. Votre neveu s'en abstient prudemment... Vous verrez que je suis en état de faire une razzia avec vos spahis. — Mère, nous allons tous un de ces jours en Afrique, aux bains de... (A Saqueville.) Comment dites-vous?

SAQUEVILLE.

Sidi-Ilhamdan.

JULIE.

A la bonne heure, mais je ne me charge pas de demander le chemin. Le colonel nous fera venir je ne sais combien de tribus qui nous apporteront des plumes d'autruche, des dattes, et qui nous feront des *fantasias*. Vous viendrez, monsieur Sévin, et vous sermonnerez les Arabes. — Et vous, monsieur de Saqueville *junior*, vous étudierez sur les lieux la question de la colonisation. Le colonel et moi, nous irons raser un douar, et nous vendrons miss Jackson à Abd-el-Kader.

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia !

SAQUEVILLE, à la marquise.

Et vous, madame, ne venez-vous pas en Algérie avec nous ?

LA MARQUISE.

Je suis trop vieille pour voyager, mon cher colonel. Adieu, messieurs. (Bas à Saqueville.) Eh bien ! je vous enverrai un de ces jours mon notaire. Adieu. — Ah ! miss Jackson, prêtez votre exemplaire au colonel. — Vous m'en direz votre avis, n'est-ce pas ? — avec votre franchise... *brutale*...

IV

SCÈNE I.

L'appartement de Saqueville dans un hôtel garni.

SAQUEVILLE est assis à lire. Entre M. KERMOUTON, décoré.

M. KERMOUTON.

Monsieur, je vous demande bien pardon si je vous dérange.

SAQUEVILLE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

M. KERMOUTON.

Vous ne me remettez pas, monsieur ?... Kermouton ! J'ai eu l'honneur de vous voir chez monsieur votre neveu. Comment se porte cette dame ?...

SAQUEVILLE.

Que désirez-vous, monsieur ?

M. KERMOUTON.

Je viens de chez monsieur votre neveu ; on m'a dit qu'il était allé chez vous, et j'ai pris la confiance de

venir ici, tant mon impatience était grande de lui porter l'hommage de ma gratitude. On m'a bien dit qu'un autre monsieur s'était employé pour moi, mais je tiens de monsieur votre neveu lui-même...

SAQUEVILLE.

Quel service ?

M. KERMOUTON, montrant son ruban.

Vous voyez.

SAQUEVILLE.

Ah ! c'est lui qui vous a fait avoir ce ruban rouge ?

M. KERMOUTON.

Oui, monsieur ; il a eu la bonté de m'écrire, le soir même que j'ai eu l'honneur de vous voir, qu'il avait causé avec le ministre, et l'effet n'a pas tardé à suivre la promesse. Il peut compter qu'il a gagné un ami dévoué.

SAQUEVILLE.

Je ne lui savais pas tant de crédit.

M. KERMOUTON.

Monsieur, il connaît tous les ministres. Ils font tout ce qu'il leur demande, et il est l'obligeance même. Aussi, aux prochaines élections, il verra si je m'épargne pour lui.

SAQUEVILLE.

Ah ! ah ! affaire électorale.

M. KERMOUTON.

Oui, monsieur ; mais ce n'est pas la seule dont j'avais à l'entretenir, — à vous entretenir aussi, vous surtout, monsieur, si vous le permettez... Je suis père, monsieur ; j'ai une fille... une fille à marier...

SAQUEVILLE.

Je ne suis point à marier, monsieur.

M. KERMOUTON.

Permettez-moi d'achever. La Providence m'a toujours soutenu dans les moments les plus difficiles, et

j'ose dire que, par mon industrie, j'ai fait une fortune assez honnête...

SAQUEVILLE.

Tant mieux pour vous.

M. KERMOUTON.

Considérable, monsieur. Aussi la fille de Kermouton a-t-elle une dot comme n'en ont pas bien des filles de pairs de France ou d'agents de change. Je n'ai rien épargné pour son éducation, je lui ai donné les meilleurs maîtres de Morlaix. Elle touche du piano, elle chante *la Normandie* de manière à mériter les suffrages de tous les connaisseurs.

SAQUEVILLE.

Où voulez-vous en venir ?

M. KERMOUTON.

Monsieur, monsieur votre neveu est votre héritier, je pense...

SAQUEVILLE.

Oui ; mais après ?

M. KERMOUTON.

Et vous, héritier de madame de Ponthieu, qui avait la terre de Plouhely. Nous sommes donc voisins ; il ne tient qu'à vous que nous soyons alliés. Je suis franc comme un Breton, vous le voyez, monsieur.

SAQUEVILLE.

Alliés !

M. KERMOUTON.

Oui, monsieur. Je cherche ici un parti pour ma fille, qui veut habiter la capitale. Votre neveu a un beau nom, il a des espérances ; il va être député, et je n'y nuirai pas. Il connaît les ministres : une belle place ne peut lui manquer, quand il voudra... Souffrez que je continue. Voilà pour un côté ; de l'autre, je donne à ma fille huit cent mille francs, — cinq cent mille francs, écus ; le reste...

SAQUEVILLE.

Monsieur, je suis forcé de vous interrompre : mon neveu a un engagement. J'en suis désolé, mais mademoiselle votre fille trouvera assurément un bon parti par le temps qui court.

M. KERMOUTON.

Est-ce signé cet engagement, Monsieur? Veuillez considérer, Monsieur, que cinq cent mille francs écus, et trois cent mille en bons effets, ne se rencontrent pas tous les jours. Bien des demoiselles du grand monde...

SAQUEVILLE.

Monsieur, je vous le répète, il n'y faut plus songer : il a un engagement ailleurs.

M. KERMOUTON.

On m'avait pourtant dit qu'avec mademoiselle de Montrichard rien n'était encore conclu. Je ne sais si vous êtes informé que feu M. le marquis de Montrichard a laissé des affaires... embarrassées, dit-on?

SAQUEVILLE.

Peu importe.

M. KERMOUTON.

Oserai-je vous demander si vous avez l'assurance que monsieur votre neveu désire ce mariage? une personne que j'avais chargée de le sonder...

SAQUEVILLE.

Eh bien, Monsieur?...

M. KERMOUTON.

Eh bien, Monsieur, monsieur votre neveu n'avait pas parlé d'un engagement positif.

SAQUEVILLE.

On vous a trompé, Monsieur. Je ne sais quelles gens vous avez chargés de pareilles commissions; on s'est étrangement mépris.

M. KERMOUTON.

Cependant...

SAQUEVILLE.

Brisons là, Monsieur; excusez-moi, je suis obligé de sortir.

M. KERMOUTON.

Je regrette, Monsieur, que cette affaire ne puisse avoir lieu; très-humble serviteur. Quand vous irez à Plouhely, vous me permettrez de venir vous offrir mes civilités. (Il se dirige vers la porte.)

SAQUEVILLE.

Bonjour, Monsieur. (Le rappelant.) Ah! monsieur Kermouton!

M. KERMOUTON.

Plaît-il, Monsieur?

SAQUEVILLE.

Pardon; vous disiez que les affaires de M. de Montrichard étaient dérangées?

M. KERMOUTON.

Mon Dieu, Monsieur, chez les grands seigneurs tout ce qui reluit n'est pas or... tandis que nous autres, propriétaires industriels...

SAQUEVILLE, se parlant à lui-même.

Oh! tant mieux! Ainsi elle est ruinée...

M. KERMOUTON.

Oh! je ne dis pas cela. J'ai dit des affaires embarrassées... ni plus ni moins. Très-humble serviteur.

(Il sort.)

SAQUEVILLE, seul.

Voilà la première fois que je me trouve heureux d'être riche! quel bonheur si elle était ruinée! (Il s'assied et reprend son livre.) Maudit livre! quelle diable d'idée de lire saint Augustin et saint Cyprien... et de quoi se mêlaient-ils!

SCÈNE II

SAQUEVILLE, LOUIS.

LOUIS, entrant.

Bonjour, mon oncle. Eh bien, avez-vous achevé votre volume?

SAQUEVILLE.

A peu près.

LOUIS.

Et vous avez compris?

SAQUEVILLE.

Comment?

LOUIS.

Tout le monde n'a pas l'esprit de comprendre les chefs-d'œuvre.

SAQUEVILLE.

Point de méchantes plaisanteries. Eh bien, tu as dîné hier à Montrichard? Y avait-il du monde?

LOUIS.

Personne. Sévin et moi.

SAQUEVILLE, bas.

Sévin! (Haut.) Qu'y fait-on? que dit-on?

LOUIS.

On y fait de l'esprit.

SAQUEVILLE.

Et Marie...? et Julie?

LOUIS.

Très-bien. Elle n'est pas tombée à l'eau.

SAQUEVILLE.

Qu'as-tu? tu as l'air triste et préoccupé? Est-ce que ton élection va mal?

LOUIS.

Non pas... mais... mon oncle... Voyons... la main sur

la conscience, dites-moi, comment trouvez-vous mademoiselle de Montrichard?

SAQUEVILLE.

Une charmante enfant.

LOUIS.

Oui, charmante enfant; mais elle n'en aura pas plutôt fait un qu'elle deviendra forte comme sa mère.

SAQUEVILLE.

Comment! sa mère a un port de reine!

LOUIS.

Mais, laissant de côté les perfections physiques... que dites-vous de son caractère?

SAQUEVILLE.

A quoi tendent toutes ces questions?

LOUIS.

A vous demander si vous ne la trouvez pas la demoiselle la plus mal élevée de Paris.

SAQUEVILLE.

Mort Dieu! que dis-tu là?

LOUIS.

Ce que dit tout le monde; Sévin tout le premier: capricieuse, frivole, entêtée, parfois impertinente...

SAQUEVILLE.

Ah! je comprends; elle t'a fait une scène, et tu l'avais méritée. Elle aura su quelque chose de ton *rat*, comme tu l'appelles.

LOUIS.

Ah bien oui! soyez assuré que la jalousie n'est pas au nombre de ses défauts... mais il sera bon peut-être que son mari en soit exempt...

SAQUEVILLE.

Louis!

LOUIS.

Je sais que ces manières-là sont fort à la mode; elle ne les invente pas, elle les copie de madame de Rose-

ville. Or, le mariage étant, grâce à nos lois, une union indissoluble, l'accord des caractères serait une des conditions accessoires qu'il ne faudrait pas trop négliger dans ma position.

SAQUEVILLE.

L'accord des caractères ! mais c'est ce que tu aurais dû examiner tout d'abord. Est-ce maintenant que tu es engagé?...

LOUIS.

Engagé... engagé...

SAQUEVILLE.

Oui, engagé. Comment, sur un prétexte frivole!...

LOUIS.

Mon Dieu! mon oncle... de prétexte je n'en ai pas besoin. Chaque jour me montre plus clairement qu'on ne se soucie pas de moi.

SAQUEVILLE.

Es-tu fou? Hier encore tu me parlais d'elle avec enthousiasme.

LOUIS.

Ma foi! je faisais contre fortune bon cœur; mais il faut bien se rendre à l'évidence : je suis sûr qu'elle ne veut pas de moi; j'en ai cent preuves pour une.

SAQUEVILLE.

Quelles preuves? parle!

LOUIS.

Eh bien!... par exemple... Elle me traite comme un nègre... Tenez, le plus sage pour moi serait de ne jamais remettre les pieds dans cette maison-là. Ma mère me disait bien qu'une fille élevée dans le monde... à Paris... n'est bonne qu'à faire enrager un honnête homme... Moi, je me considère comme dégagé.

SAQUEVILLE.

Mais, au nom du ciel! que s'est-il passé?

LOUIS.

Faut-il attendre qu'on me mette à la porte?... Au reste, apparemment que je ne suis pas destiné à mourir vierge et martyr, car on me propose une femme d'un autre côté, et de province...

SAQUEVILLE.

Voilà qui est singulier; tout à l'heure on m'en offrait une pour toi, de province aussi.

LOUIS.

Tant mieux, nous aurons du choix; la mienne, c'est la fille d'un industriel fort riche, que j'ai obligé...

SAQUEVILLE.

Un M. Kermouton est venu m'offrir sa fille...

LOUIS.

Ah! Qu'avez-vous répondu?

SAQUEVILLE.

Je l'ai envoyé promener.

LOUIS.

Mon oncle, mais vous ne savez donc pas qui est cet homme-là! Moi non plus, je ne le connaissais guère. Savez-vous que tout l'arrondissement est à lui, qu'il a plusieurs millions, qu'il paie trente-deux mille francs de contributions directes, qu'il a des fabriques partout... et qu'il m'adore.

SAQUEVILLE.

Parce que tu lui as fait avoir la croix d'honneur. Morbleu! en voilà une bien gagnée... parce qu'il a tant fait que d'être millionnaire. Et mon pauvre Robin, qui a reçu trois coups de feu, qui a été mis quatre fois à l'ordre de l'armée... je n'ai pu l'obtenir pour lui.

LOUIS.

Oh! bien, donnez-moi une note. Qu'est-ce que c'est que ce Robin? un officier?

SAQUEVILLE.

Un brigadier, le plus brave des hommes...

LOUIS.

Ah ! c'est plus difficile ! mais nous verrons... D'abord, mon oncle, quant à M. de Kermouton... un homme si riche... un grand manufacturier... c'était une honte qu'il n'eût pas la croix. Et puis cela lui faisait tant de plaisir !

SAQUEVILLE.

A ta place, je rougirais de m'être mêlé de cette affaire-là.

LOUIS.

Mon Dieu ! on en voit bien d'autres, et de pires que lui... Mais enfin que vous disait-il ?

SAQUEVILLE.

Que sais-je ? Je ne l'ai pas seulement écouté.

LOUIS.

Tant pis. Sa fille est une charmante personne. Dix-neuf ans, brune, grande musicienne... ne sachant que le bas-breton et un peu de français... élevée dans un couvent de Morlaix... ni frères, ni sœurs... des habitudes d'économie, éducation de province, des mœurs, de la dévotion...

SAQUEVILLE.

Tu l'as vue ?

LOUIS.

Non, mon oncle... Mais je suis si irrité... on m'a tellement mystifié, voyez-vous, qu'il faut que je me venge. Je veux leur montrer *que les petits marquis ont pour se consoler des cœurs d'un plus haut prix.* J'épouserais, je crois, la fille du diable...

SAQUEVILLE.

Si elle avait une bonne dot... je le crois.

LOUIS.

Et, à propos de dot, la petite Montrichard aura-t-elle seulement ce qu'on nous annonce ? Sa mère est une belle dame qui fait des livres, qui tient bureau d'es-

prit, qui donne des raouts, et qui bâtit des écoles et des hospices pour les filles repentantes, avec cent autres bêtises.

SAQUEVILLE.

Louis !

LOUIS.

Quoi, mon oncle ?

SAQUEVILLE.

Non ! c'est impossible ! tu sors d'un trop bon sang pour être un lâche gredin.

LOUIS.

Comment, mon oncle ?...

SAQUEVILLE.

Que le diable t'emporte ! Tu dis tout sur le même ton. Je ne sais jamais si tu plaisantes ou si tu parles sérieusement... Mais, morbleu ! si tu t'avisais !... Oh ! cela est impossible !... Tiens, je vois bien ce qui est arrivé... Querelles d'amants ! Cela se raccommode vite... à ton âge. Je vais à Montrichard, je fais ta paix, et tu ne me parleras plus de ton Kermouton ni de son infernale fille qui parle un peu français... ou bien... que le tonnerre m'écrase si jamais !... Oh ! mais, je suis fou ! — Je vais à Montrichard...

LOUIS.

Mon oncle, je suis désespéré de vous avoir mis en colère... mais daignez considérer... Voyez la demoiselle vous-même... Je ne sais ce qu'elle vous dira... mais observez-la... étudiez-la. Elle ne peut me souffrir... Demandez à Sévin !

SAQUEVILLE.

Morbleu ! qu'ai-je affaire de Sévin !

LOUIS.

Il est de bon conseil, et la marquise, vous le savez, n'a pas de secrets pour lui. Il trouve la petite...

SAQUEVILLE.

Laisse-moi !

LOUIS.

Au moins, mon oncle, n'allez pas...

SAQUEVILLE.

Laisse-moi, te dis-je. Je n'écoute rien que je n'aie vu Julie.

LOUIS.

Gardez-vous de leur dire à brûle-pourpoint... Il faudrait que la rupture... puisqu'elle est inévitable, vînt de leur côté...

SAQUEVILLE.

Mais, malheureux ! te tairas-tu ! (Il sort.)

LOUIS, seul.

Je ne le savais pas si violent. Peut-être ai-je été un peu trop prompt. Bah ! je n'ai pas peur qu'elle dise du bien de moi.

V.

SCÈNE I.

Un salon.

JULIE, MISS JACKSON.

JULIE, au piano, chante.

Mon bien-aimé d'amour s'enivre.

La ila il Allah, oua Mohhammed raçoul Allah ! Allah ou akbar. Ya âl' esselah... Est-ce comme cela ?

MISS JACKSON.

Très-bien, miss Julia ; mais pourquoi toujours le désert ? Un peu de Bellini maintenant.

JULIE.

J'aime cette voix qui meurt. *Al' esselah, ah, ah, ah.*

Cela doit bien faire, la nuit, au bivouac, par un beau clair de lune.

SS JACKSON.

Oh ! oui.

JULIE.

Miss Jackson ?

MISS JACKSON.

Quoi, missJulia ?

JULIE.

Miss Jackson... Avez-vous été jamais amoureuse de quelqu'un ?

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia ! *For shame !*

JULIE.

Voyons, dites-le franchement. C'est impossible qu'avec des yeux si bleus vous n'ayez pas fait quelque passion. Avouez-le, vous avez été amoureuse de quelqu'un.

MISS JACKSON.

Fi donc ! Si madame la marquise vous entendait !

JULIE.

Je voudrais savoir à quoi on reconnaît qu'on est amoureuse.... Être longtemps à s'endormir, c'est un symptôme, n'est-ce pas ? Vous vous tourniez dans votre lit, j'en suis sûre, comme *Gipsey* quand il va se coucher sur son coussin.

MISS JACKSON.

Les symptômes de l'amour, Shakspeare les décrit ainsi : « Le pourpoint mal boutonné... pas de chapeau sur la tête... les bas qui tombent sur les talons [1] ... »

JULIE.

Ah ! fi donc, miss Jackson ; il n'y a que les Anglaises pour être amoureuses comme cela. Moi, quand je ferme

[1] *Hamlet*, acte II, scène première.

les yeux, je vois de grands drapeaux tout chamarrés d'or, des chevaux arabes qui piaffent, des coups de fusil, des ballots de cachemires hauts comme la maison, des tapis à ramages, et cent mille figures basanées qui crient : Vive madame la maréchale ! Vive madame la Gouvernante !

MISS JACKSON.

Oh ! comment voyez-vous tant de choses !

JULIE.

In the mind's eye, Horatio. N'est-ce pas que cela doit être fort joli ?

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia ; vraiment, vous voudriez aller à Alger ?

JULIE.

Oui, ma belle. Mais, dites-moi, je voudrais bien savoir si je suis amoureuse pour de bon. Tâtez-moi le pouls. Je ne me sens pas de pouls. Ce doit être un grand symptôme. Savez-vous tirer les cartes ?

MISS JACKSON.

Non.

JULIE.

Il faut que je voie une somnambule pour savoir si j'irai à Alger.

MISS JACKSON.

Vous irez avec M. de Saqueville voir son oncle à Alger.

JULIE.

Oh ! que je n'aimerais pas voyager dix lieues avec M. Louis de Saqueville. Quand il a fait un mauvais dîner, ce doit être un homme affreux !

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia, c'est un si aimable jeune homme !

JULIE.

Pour ses électeurs... mais comme sa femme s'ennuiera !

MISS JACKSON.

Non, miss Julia, vous ne vous ennuierez pas.

JULIE, *étendant la main.*

Non, je ne m'ennuierai pas, je me suis déjà trop ennuyée : j'en fais le serment. Savez-vous ce que cela veut dire, miss Jackson ? —Comment trouvez-vous cette main-là ? Et ces ongles... roses... grâce à la pommade onychophane... c'est trop joli pour un député. — Miss Jackson, sans bêtises, c'est que je suis amoureuse, passionnée, furieuse, miss Jackson. — Si vous vous avisez de faire de grands yeux et d'ouvrir ainsi la bouche comme une boîte aux lettres, je fais des folies. J'envoie une déclaration en quatre pages à mon objet. M'en défiez-vous ?

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia ! est-il possible ! Comment vous n'aimez plus M. Louis de Saqueville ? Qui donc ?

JULIE.

Qui donc ! qui donc ! c'est bien difficile à deviner. Allez-vous faire la bête maintenant ? Voyons. Essayez de dire que l'oncle ne vaut pas mieux que le neveu. Essayez pour voir, et je vous arrache les yeux... Dites, si vous l'osez, du mal de l'oncle. (*Elle la pince et lui tire les cheveux.*)

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia, vous me faites mal avec vos ongles.

JULIE.

Ah ! très-joli ! très-joli ! Miss Jackson a fait un calembour ! Que je vous embrasse pour la peine, miss Jackson. — C'est très-fort pour une insulaire, dans un âge si tendre... Mais d'abord je voudrais bien savoir ce que vous pourriez dire contre mon choix...

MISS JACKSON.

Premièrement, vous êtes engagée.

JULIE.

Secondement, je me dégage.

MISS JACKSON.

Et puis, il a quarante ou quarante-cinq ans.

JULIE.

Il n'en paraît pas plus de quarante-quatre et demi. Je les aime comme cela. Après? — Il a une belle moustache, que je lui ferai mettre en papillotte, et il a les cheveux encore très-noirs... couleur solide.

MISS JACKSON.

Mais bientôt il deviendra gris.

JULIE.

Bientôt ! bientôt n'arrive jamais. Dans je ne sais combien de temps il sera gris, l'année prochaine... après la saison... au moment de partir pour les eaux. Qu'importe ?

MISS JACKSON.

Miss Julia, vous êtes trop jeune.

JULIE.

Trop jeune ! j'ai bientôt vingt ans. La duchesse de Roseville était libre à vingt ans ! Il y a deux ans qu'elle est mariée, et moi, il y a quatre ans que je vis dans un enfer. Oh ! miss Jackson, comme je me suis ennuyée depuis que je suis au monde ! Des comités de bienfaisance, de la tapisserie, des crèches, de la théologie et des théologiens ! Oh ! miss Jackson ! est-ce là vivre quand on est jeune et pas trop laide !

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia !

JULIE.

Mais raisonnons un peu, miss Jackson, et voyez si je suis pas une fille sensée ? Premièrement, c'est un héros : vous êtes forcée d'en convenir. Secondement, il a cent mille livres de rente, et avec cela, et ce que j'aurai de mon père, je tiendrai une maison charmante

dont on parlera, vous verrez. A propos, comment trouvez-vous ma mère, qui lui demande tout bonnement la moitié de sa fortune pour que monsieur son neveu fasse manger du veau à ses Bas-Bretons ! Vous figurez-vous la mine que je ferais avec des Morlaisiens ! Où est-ce Morlaix ? — En résumé, ma chère, vous voyez bien que je suis très-raisonnable. Au lieu de cinquante mille francs de rente, j'en préfère cent mille. Vous voyez que j'ai profité de vos leçons d'arithmétique. On dira : Elle épouse un homme qui pourrait être son père. Qu'est-ce que cela me fait, pourvu qu'on me trouve jeune? Nous allons à Alger. Il va être général. Grande entrée triomphale... On me donne des écharpes brodées, des chevaux arabes. — J'envoie des bracelets à la duchesse de Roseville, et vous, je vous marie à un cheik. Mettez-moi cela en turban.

(Elle lui présente un châle.)

MISS JACKSON.

Un cheik !

JULIE.

Oui, un cheik, et, si vous dites quelque chose, à un marabout. Puis viendra le moment d'entrer en campagne. Alors quelle séparation déchirante ! J'attends les bulletins avec une impatience *anxieuse*, comme dit M. Sévin. Vous me lirez *le Moniteur*. Je serai couchée sur un divan, dans un petit salon tendu en satin blanc à fleurs, avec une bordure en versets du Coran. Là, je ne reçois pas un ennuyeux. Ma mère laissera son Sévin à la porte avec les parapluies. Nous nous amuserons comme des bienheureuses. — Arrangez donc mieux mon turban, un peu plus de côté... *crânement*, comme dit Marie de Roseville.

MISS JACKSON.

Et puis un bulletin viendra, et on lira : Le général a été tué.

JULIE.

Ah ! bah ! comment voulez-vous que cela arrive ! J'ai vraiment bon air avec un turban. — Est-ce qu'on est jamais veuve à vingt ans ? Savez-vous ce que je ferais alors. Je ne me remarierais jamais. Je me loge avec Marie de Roseville, qui est comme veuve, puisque le duc ne sort pas de son fauteuil, et nous nous consolons en faisant enrager tous les hommes. Mais regardez-moi donc, et dites-moi si je n'étais pas née pour être la femme d'un pacha ou d'un général algérien ? En vérité, je ne veux plus porter que des turbans.

MISS JACKSON.

Oh ! miss Julia ! C'est l'heure où M. Louis de Saqueville vient. Otez cela.

JULIE.

Oh ! miss Jackson. Et si l'oncle allait venir sur son grand cheval de bataille ?... Ma foi ! je saute en croupe et je galope avec lui. Au désert ! au désert ! — J'entends un cheval ?

MISS JACKSON, regardant à la fenêtre.

Oh ! miss Julia... Eh mais ! c'est lui-même ! Pour l'amour du ciel, ôtez ce turban ! Mon Dieu ! que pensera-t-il ? (Saqueville entre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, puis SAQUEVILLE.

JULIE.

Salamalek !

SAQUEVILLE.

Alekoum Salam. — Vous êtes charmante en ce costume ! Comment est madame votre mère ?

JULIE.

Elle est dans sa chambre, qui corrige une épreuve avec M. Sévin. Résignez-vous, vous m'appartenez.

SAQUEVILLE.

Je me résigne, et sans difficulté, car je viens surtout pour vous voir et pour vous parler... Mais que faisiez-vous donc ? Vous jouiez des charades avec miss Jackson ?

JULIE.

Demandez-lui ce que nous faisions... et ce que nous disions.

MISS JACKSON, bas.

For shame!

SAQUEVILLE.

Je crains d'arriver en trouble-fête. Il faut pourtant que vous m'accordiez cinq minutes d'audience. Savez-vous que j'ai à vous parler... et très-sérieusement ?

JULIE.

En effet, je vous trouve la mine que vous devez avoir un jour de razzia. — Allons, venez par ici. — Miss Jackson, faites-moi l'amitié de rester à votre place et de broder cela lestement. — Prenez un siége, Cinna.

SAQUEVILLE.

Je regrette d'être si vieux, quand je vois la gaieté de votre âge. — Dites-moi, vous avez vu Louis hier ?

JULIE, avec distraction.

Si je l'ai vu hier ?... Attendez...

SAQUEVILLE.

Comment ! vous ne savez pas ?

JULIE.

Ah ! oui, je me rappelle ; il avait son cheval bai, qui porte si mal les oreilles.

SAQUEVILLE.

De quoi avez-vous parlé ?

JULIE.

Mais c'est donc un interrogatoire en forme?

SAQUEVILLE.

Vous avez causé ensemble..

JULIE.

Probablement; mais de quoi? je l'ai oublié... ah! d'élections sans doute.

SAQUEVILLE.

Il a tort d'en parler à d'autres qu'à ses électeurs; mais je crains que vous ne l'ayez peut-être... un peu... querellé...

JULIE.

Moi, le quereller! oh! mon Dieu, non! Une querelle avec lui! Je n'aurai jamais de querelles qu'avec une personne... pour qui... Tenez, j'en aurais peut-être avec vous.

SAQUEVILLE.

Oh! j'espère bien ne jamais mériter votre courroux. Écoutez-moi, ma chère enfant... vous me permettez de vous appeler ainsi... Nous autres hommes, nous accusons les femmes d'exigences et de susceptibilité... et nous sommes cent fois plus exigeants et susceptibles qu'elles... C'est que pour un homme... c'est une peine... bien cruelle, voyez-vous... d'aimer, de nourrir une affection que nous sentons n'être pas partagée... il n'y a pas au monde de plus grand malheur. Vous traitez mal mon pauvre Louis.

JULIE.

Comment cela?

SAQUEVILLE.

Je m'en aperçois moi-même. Vous n'avez pas pour lui...

JULIE.

Que faut-il donc que j'aie?

SAQUEVILLE.

Tout ceci est bien délicat à dire... mais vous excuserez l'indiscrétion d'un homme qui a vécu si longtemps parmi les sauvages... Vous ne paraissez pas avoir pour lui l'affection à laquelle peut prétendre la personne qui vous est destinée.

JULIE.

Il trouve que je manque d'affection ?

SAQUEVILLE.

Il s'en désole et s'en irrite, au lieu de chercher à la gagner, cette affection. — Voyons, ma chère Julie, parlez-moi à cœur ouvert. A mon âge, vous pouvez me dire bien des choses... Quoique vieux, j'aime la jeunesse... Que vous n'aimiez pas Louis, cela peut tenir à deux causes... ou bien vous n'aimez encore personne... C'est cela, sans doute... vous êtes si jeune, et votre éducation...

JULIE.

En effet, on nous défendait cela au couvent, et de nous manger les ongles.

SAQUEVILLE.

Vous dites cela singulièrement. Regardez-moi, je suis un peu physionomiste. Au travers de ce joli sourire, je vois une petite moue qui m'effraie... Après tout, un attachement ne se commande pas... Vous avez peut-être cru trouver ailleurs ce qui manque à Louis : cette vivacité expansive, cet enthousiasme qu'à votre âge on croit la preuve d'une affection véritable. (Elle fait un signe de tête affirmatif.) Je le craignais ! — Écoutez-moi. Vous êtes bien jeune, bien jolie, sans expérience... Voilà de grandes chances pour mal placer son affection ; mais n'avez-vous pas près de vous une bonne mère qui vous aime, qui ne vit que pour vous ? C'est votre meilleure amie, c'est elle que vous devez consulter.

JULIE.

C'est qu'elle corrige ses épreuves.

SAQUEVILLE.

Ah ! — Ainsi vous aimez... et ce n'est pas le pauvre Louis que vous aimez... Je ne vous en parlerai plus... Je ne pense maintenant qu'à vous seule... Au moins, celui que vous aimez, êtes-vous sûre qu'il soit digne de vous ?

JULIE, souriant avec malice.

Oui.

SAQUEVILLE.

On croit toujours ce qu'on désire. Regardez dans cette glace cette jolie tête rose et blanche... Demandez-vous si tant de grâces... si ce petit cœur si noble doivent appartenir à un fat.

JULIE.

Non, jamais !

SAQUEVILLE.

Votre accent me rassure. Je crois qu'il est digne de vous. Votre mère sait-elle que vous l'aimez ?

JULIE.

Non ; elle corrige...

SAQUEVILLE.

Ah ! laissez cette triste plaisanterie. Nous parlons, hélas ! du bonheur ou du malheur de toute votre vie, ma chère enfant. Je tremble, quand je pense qu'un homme peut ensorceler une pauvre jeune fille, parce qu'il danse bien.

JULIE.

Oh ! pour cela, je parie qu'il danse fort mal !

SAQUEVILLE.

Tant mieux, si c'est d'après des qualités plus recommandables que vous le jugez; mais pourquoi ne parle-t-il pas à madame votre mère ?

JULIE.

Ah!... c'est que je ne sais pas trop s'il pense à moi.

SAQUEVILLE.

S'il pense à vous! Ah! Julie, Julie! voilà un roman comme on en faisait de mon temps! Vous aimez un inconnu qui vous aura sauvée de quelque danger au clair de la lune.

JULIE.

Peut-être.

SAQUEVILLE.

Folies, mon enfant, déplorables folies! La contredanse valait mille fois mieux. — Comment! il ne sait pas que vous l'aimez? Mais c'est donc un imbécile?...

JULIE, riant.

Oui... ou bien peut-être il ne se rend pas justice.

SAQUEVILLE.

Vous n'avez pas le sens commun, ma pauvre enfant; mais vous voilà toute sérieuse, vous changez de couleur : est-ce une larme que je vois dans ces grands yeux? Pauvre jeunesse! pauvre jeunesse! que de chagrins elle se prépare avec un seul moment d'étourderie! — Enfin, ce bel inconnu...

MISS JACKSON, se levant avec inquiétude.

Miss Julia, madame la marquise doit avoir fini. Je vais la prévenir que le colonel est ici...

JULIE.

Non, je vais la prévenir moi-même... (Avec un rire forcé.) Dites-moi, colonel... en Algérie... les femmes sont voilées... c'est comme si les hommes étaient aveugles... Comment une femme s'y prend-elle... pour faire une déclaration?...

SAQUEVILLE.

Mais vous pensez bien que je n'en ai guère reçu.

JULIE.

Mais d'autres plus heureux que vous... moins humbles...

SAQUEVILLE.

Vous me rappelez une assez ridicule histoire... J'entrais à Tlemcen, j'avais à côté de moi mon adjudant-major, brave officier, beau comme un ange. Dans la grande rue, une femme voilée prend la bride de son cheval, et lui jette un bouquet dans le pli de son burnous...

(Julie lui jette son bouquet et sort en se cachant la figure.)

SAQUEVILLE.

Ah !

MISS JACKSON.

Oh ! colonel ! colonel ! Oh ! *poor* miss Julia. Oh ! que dira madame la marquise ! (Elle sort.)

SAQUEVILLE, après un silence.

Pauvre enfant !

VI

SCÈNE I.

L'appartement de Saqueville. Préparatifs de départ.

SAQUEVILLE, seul devant une table. Il tient un paquet de lettres.

Faut-il rapporter cela en Afrique? Pauvres lettres ! que de chemin vous avez déjà fait dans l'Atlas et dans le désert ! Plus d'une fois vous avez risqué d'allumer la pipe d'un Arabe ou d'un Kabyle. Faut-il vous exposer encore ?... ou, ce qui serait pire... le jour où le cheval du colonel ralliera seul le régiment, on vous lirait au bivouac, avec des commentaires moqueurs. — Non, le régiment ne rira pas ce jour-là, c'est là que je serai re-

gretté... Je crois voir mes pauvres spahis le cœur gros et la larme à l'œil, tirant la dernière salve sur ma fosse... Allons ! Bismillah ! je ne suis pas seul au monde. Du courage ! — Il fut un temps où c'était un trésor pour moi... C'était comme un de ces talismans des Arabes avec lesquels ils se croient invulnérables, jusqu'au jour où vient une balle qui déchire le talisman et la poitrine qu'il couvrait. — Le cœur est déchiré ! A quoi bon conserver le talisman ? — Ces violettes... ont encore de l'odeur... Elles ne compromettront personne. Conservons-les (Il brûle les lettres.) Voilà qui est fini. Un peu de flamme, un peu de fumée, plus rien ! Il n'en faut pas davantage pour tuer un homme. (Un clerc de notaire entre.) Que demandez-vous, monsieur ?

SCÈNE II.

SAQUEVILLE, UN CLERC DE NOTAIRE.

LE CLERC.

Monsieur, je suis clerc de M. Doublet, notaire de madame la marquise de Montrichard. Je vous apporte de la part du patron un projet de contrat pour le mariage de monsieur votre neveu, et un autre projet pour la donation que vous voulez faire en sa faveur.

SAQUEVILLE.

C'est bien, monsieur.

LE CLERC.

M. Doublet vous prie de lui renvoyer le tout quand vous en aurez conféré avec votre notaire, avec vos observations.

SAQUEVILLE.

Je vous remercie, monsieur. — Ah ! à propos d'actes, je voudrais bien vous consulter sur un testament que

j'ai fait. Cela n'est pas long à lire. Est-il en bonne forme ? (Il lui donne un papier.)

LE CLERC, après avoir lu.

Oui, monsieur. Seulement, permettez-moi de vous faire observer qu'il est singulier qu'au moment de faire une donation par contrat de mariage à monsieur votre neveu, vous léguiez votre fortune aux officiers, sous-officiers et soldats du 2e de spahis.

SAQUEVILLE.

Si mon neveu se marie, je ferai la donation que j'ai promise. Quant au reste, n'en puis-je disposer comme il me plaît ?

LE CLERC.

Indubitablement : mais...

SAQUEVILLE.

Le testament est-il valable ?

LE CLERC.

Olographe. Il est excellent ; mais...

SAQUEVILLE.

Cela suffit. Je vous remercie, monsieur. (Seul.) Louis ne pourra pas désirer ma mort. — C'est singulier qu'un si jeune homme tienne tant à l'argent. Il a raison, puisqu'il vit à Paris... Si j'y étais resté, peut-être serais-je comme lui. Il faut avoir été soldat pour apprendre à mépriser l'argent, et savoir qu'un bon camarade vaut mieux, au jour du danger, qu'un chameau chargé d'or... Pauvre garçon ! on l'a si mal élevé ! Et Julie ! malheureuse enfant ! A son âge, sa mère était enthousiaste comme elle... Aujourd'hui !... Je voudrais être déjà en Afrique. (Entre Danet.) Ah ! c'est toi, Danet ? Je ne te savais pas dans ce pays.

SCÈNE III.

SAQUEVILLE, DANET.

DANET.

Salut, mon colonel. En passant dans la rue, j'ai vu votre domestique qui m'a dit que vous étiez ici, que vous partiez. J'ai pris la liberté de monter pour vous présenter mes devoirs.

SAQUEVILLE.

Eh bien ! tu nous a donc quittés, mon garçon ?

DANET.

Dame, oui. Mon temps était fini, mon colonel. J'ai voulu revoir ma famille.

SAQUEVILLE.

C'est bien. Ç'a été un grand plaisir pour toi.

DANET.

Mais comme ça. Le père était mort. Mon frère a pris l'hôtel, qui est bien achalandé... près de Juvisy..., un bon hôtel de rouliers. Et puis après il m'a montré des comptes... des comptes... Il n'y a pas de maréchal des logis chef qui en fasse de si longs. Fin de compte, il m'a donné sept cent soixante-cinq francs soixante-dix centimes qui me revenaient pour ma moitié, soit-disant. Je lui a dit : « Et ton hôtel ? » Il m'a dit : « C'est ma part, dit-il. J'ai fait des économies, de quoi je l'ai acheté. Plaide si tu veux. — Oui-dà, ai-je dit.» Voilà que je commence à le plaider, et l'avocat m'a mangé bien quatre cent cinquante francs. Moi, j'ai mangé le reste à bambocher, en attendant, avec des camarades. Maintenant je suis à sec, et l'avocat ne veut plus plaider. J'allais gagner pourtant, à ce qu'il disait.

SAQUEVILLE.

Ne plaide pas.

DANET.

Vous avez peut-être raison, mon colonel. Ce qui me chagrine, ce n'est pas tant l'argent, car je sais panser un cheval, vous le savez, et je gagne quelque chose avec M. Lacour, qui tient le manége royal ; ce qui me chagrine, c'est que l'avocat m'a refait, et puis... ma cousine que je devais épouser...

SAQUEVILLE.

Elle ne t'a pas attendu ?

DANET.

Je l'ai trouvée à son troisième enfant, et si changée que, sauf votre respect, je ne me chargerais pas de lui faire le quatrième.

SAQUEVILLE.

Que veux-tu, Danet? les absents ont tort.

DANET.

Depuis que je suis en France, je me sens comme dépaysé. Je pense à l'Afrique ; et l'autre jour, en voyant un Arabe qui vendait des dattes... ça m'a fait un drôle d'effet. Je rêve du régiment et des camarades ; je pense à mon cheval Coco... Selim en a soin, j'espère.

SAQUEVILLE.

Oui, mais il commence à se faire vieux. — Vois-tu, Danet, quand on a été huit ans soldat, et bon soldat comme toi, le régiment, c'est la famille. C'est une famille où il n'y a pas de voleurs... Lorsque tu as mangé ton couscoussou et fumé ta pipe, tu t'endors en disant : « C'est un tel qui sera de garde... c'est bon, je puis dormir... quand ce sera mon tour... il pourra dormir tranquille. » Quant aux femmes... la meilleure, Danet, c'est la cantinière qui nous donne un verre d'eau-de-vie le soir, quand le vent de l'Atlas vient nous glacer la moelle des os.

DANET.

La mère Rabatjoie est-elle toujours au corps?

SAQUEVILLE.

Toujours, et voilà son fils aspirant-trompette. C'est un petit drôle qui fera son chemin. Il sait lire et parle arabe comme un marabout. Danet, sais-tu ce que tu devrais faire ?

DANET.

Quoi, mon colonel ?

SAQUEVILLE.

Te réengager au deuxième spahis. Je pars dans une heure. Viens avec moi. Tu porteras mon fanion.

DANET.

Au fait?... C'est dit! Ai-je le temps d'aller chercher mon butin à mon garni?

SAQUEVILLE, lui donnant de l'argent.

Va. Tiens, voilà pour payer ton garni

DANET.

Merci, mon colonel. Je ne fais qu'aller et revenir au pas gymnastique. (Il sort.)

SCÈNE IV.

SAQUEVILLE, LOUIS.

LOUIS.

Eh bien ! mon oncle, vous partez? Je viens de voir votre domestique qui charge une voiture.

SAQUEVILE.

Oui.

LOUIS.

Si c'est pour cette chasse où nous sommes invités, je n'irai pas, moi. J'ai bien d'autres affaires en tête. Vous voyez un homme furieux.

SAQUEVILLE.

Pourquoi ?

LOUIS.

Je joue de malheur. Tout tourne contre moi. Sur qui peut-on compter aujourd'hui !

SAQUEVILLE.

Que t'arrive-t-il ?

LOUIS.

D'abord mon élection va fort mal. Le ministre m'a reçu aujourd'hui comme un chien dans un jeu de quilles. Il m'a reproché de le compromettre. Il m'a dit que je n'avais pas l'âge, et qu'il ne pouvait me soutenir.

SAQUEVILLE.

Il a raison ; mais il aurait dû te dire cela plus tôt.

LOUIS.

Mais plus tôt il ne s'était pas avisé d'un M. Dessaleurs, receveur-général, qui marie sa fille au neveu de Son Excellence, et qui cède sa recette générale au neveu de ce même ministre ; mais il me le paiera, et ce honteux marché sera rendu public.

SAQUEVILLE.

Tu es devenu trop susceptible ; c'est une chose toute simple.

LOUIS.

Un infâme journal me tympanise ce matin pour une mystification dont j'ai été victime. Un marchand de beurre est allé au ministère... de ma part, a-t-il dit... C'est un mensonge odieux... On fait entendre que j'achète les électeurs... Parleu ! si j'avais de quoi les acheter, je ne serais pas assez bête pour vouloir être député !

SAQUEVILLE.

Quel marchand de beurre ?.... quelle histoire estce là ?

LOUIS.

Ce n'est pas tout. Cet imbécile de Kermouton.... Devinez qui épouse sa fille?

SAQUEVILLE.

Comment puis-je le deviner?

LOUIS.

Le roi des intrigants et des hypocrites, mon oncle!... Sévin.

SAQUEVILLE, se parlant à lui-même.

Oh! tant mieux! tant mieux pour elle!

LOUIS.

En effet, épouser un Tartufe de vingt-cinq ans! voilà un grand bonheur! Un petit jésuite de robe courte, toujours faufilé parmi les vieilles femmes. Il porte les charités de celle-ci, il retient une chaise au sermon pour celle-là. Tout lui réussit à lui!... S'il ne m'a pas soufflé Julie Montrichard, c'est qu'il savait bien qu'il avait mieux à faire.... Ah! à propos, vous l'avez vue. Je ne sais quelle sotte fantaisie m'était entrée dans la tête l'autre jour. J'y ai réfléchi, et j'ai vu que j'étais un grand fou. Vous me le disiez bien... Ah! j'ai besoin de la revoir pour me remettre un peu de baume dans le sang.

SAQUEVILLE,

Ne la revois pas. Elle ne t'aime pas et ne veut pas de toi.

LOUIS.

Comment! mais c'est impossible! On ne se joue pas ainsi d'un engagement sacré.

SAQUEVILLE.

Elle se considère comme dégagée.

LOUIS.

Dégagée!... Heureusement sa mère est là qui saura bien la contraindre... Courez chez madame de Montrichard, mon cher oncle...

SAQUEVILLE.

Eh! malheureux! ne vois-tu pas que cette inconstance que tu accuses, c'est la tienne? Que fait-elle, cette pauvre enfant? Elle ne veut pas d'un homme qui l'épouse pour sa fortune. Son cœur généreux se révolte à la pensée d'un marché si lâche, tandis que toi, tu la quittais hier pour une sotte provinciale plus riche qu'elle de quelques milliers de francs.

LOUIS.

Mon oncle, vous vous méprenez totalement... Veuillez, je vous en supplie...

SAQUEVILLE.

Non! Tais-toi, tu me fais honte. Au moins ne sois pas hypocrite. Avoue ton amour pour l'argent. Dis-moi : J'aime l'argent! j'ai besoin d'argent! Je t'en donnerai de l'argent!

SCÈNE V.

SAQUEVILLE, LOUIS, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *entrant, qui a entendu les derniers mots.*

Prenez, prenez, Louis; cela est toujours bon à prendre. Bonjour, Messieurs; ce n'est que moi. Je ne vous dérange pas, j'espère?

SAQUEVILLE.

Mademoiselle, j'ignore ce qui me procure cette visite.

LOUIS.

Clémence, laissez-nous; nous sommes en affaires.

CLÉMENCE.

Je suis chez monsieur le colonel; c'est lui que je viens voir. Et puis, si vous saviez ce que je vais vous dire, vous me traiteriez avec plus de considération. Vous auriez bien dû m'envoyer quelques pots de beurre

de Bretagne. — Colonel, je viens vous exprimer toute ma reconnaissance.

SAQUEVILLE.

Vous ne m'en devez aucune. C'est une bagatelle qui doit vous aider dans votre établissement à Alger.

CLÉMENCE.

Ah! Monsieur, combien j'ai été touchée de la noblesse de votre procédé! Et le billet qui accompagnait ce qu'il vous plaît d'appeler une bagatelle, était si aimable!... Je vous en remercie, colonel, et je crois ne pouvoir mieux répondre à l'intérêt que vous me portez qu'en vous faisant part d'une heureuse aventure qui m'arrive.

LOUIS.

Allons, Clémence, on n'a que faire de vos aventures! Vous voyez que mon oncle est pressé.

CLÉMENCE.

Je n'ai que deux mots à dire. Oui, colonel, vous avez eu pour moi une bienveillance si... si paternelle, que, j'en suis sûre, vous serez sensible à mon bonheur. C'est à vous que j'ai voulu tout d'abord l'annoncer. M. Sharper de Londres, le grand banquier, qui a été le protecteur de ma jeunesse... il est mort d'apoplexie, le pauvre homme.... et.... monsieur de Saqueville, il me laisse trente-cinq mille livres sterling.

LOUIS.

Quel conte!

CLÉMENCE.

Oui, trente-cinq mille livres sterling; trente-cinq mille fois vingt-cinq francs soixante-dix centimes au cours d'aujourd'hui, ce qui fait juste huit cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs. Ils sont drôles, ces Anglais; ils ont des comptes bizarres. Je ne comprends pas pourquoi il ne m'a pas laissé un million, ce qui eût fait un compte rond. Tenez, voici la lettre que

je reçois de Londres... et qui me coûte assez cher de port.

SAQUEVILLE, lisant.

« Extrait du testament de M. John Sharper : *Item*, voulant témoigner de l'intérêt que j'ai toujours porté aux beaux-arts, je charge mon dit neveu Samuel, mon héritier universel, de payer à mademoiselle Clémence Ménétrier, artiste à l'Opéra de Paris, bien connue par la beauté de sa jambe et ses talents divers, que je me plais à reconnaître ici, la somme de trente-cinq mille livres sterling pour en faire une honnête femme. »

LOUIS.

Est-il possible?

CLÉMENCE.

Quels originaux, hein? Dorothée m'écrit que cela fait un scandale horrible à Londres; mais le neveu s'exécute en galant homme, car j'ai une traite sur M. de Rothschild.

SAQUEVILLE.

Et vous allez devenir une honnête femme?

CLÉMENCE.

C'est bien mon intention. Au lieu d'aller à Alger, je vais prendre les eaux à Bade. Je trouverai là quelque prince polonais ruiné, et je deviendrai princesse.

SAQUEVILLE.

Je vous félicite.

LOUIS.

Vous n'oublierez pas les anciens, ma belle.

CLÉMENCE.

Ce que je n'oublierai jamais, c'est que le colonel m'a envoyé cinq mille francs pour m'établir à Alger dans le temps que je n'étais qu'une pauvre fille... Je garderai toujours le porte-feuille qui contenait les billets. Quant aux billets, colonel, je vous les rendrais tout de suite, si...

SAQUEVILLE.

Bien donné ne se reprend pas.

CLÉMENCE.

Ah! si. Permettez. Dès que j'aurai touché... car maintenant mon deuil que j'ai à payer... Et puis, si on me faisait attendre les trente-cinq mille...

SAQUEVILLE.

N'en parlons plus, Mademoiselle, ce sera mon cadeau de noce pour votre mariage avec le prince polonais.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, c'est une dame avec un monsieur qui dit qu'il faut absolument qu'elle vous parle. Elle m'a remis cette carte.

SAQUEVILLE, lisant.

Madame de Montrichard. (A Clémence.) Mademoiselle...

CLÉMENCE.

C'est vrai, il faut que je m'en aille. Quand je serai devenue princesse, on me permettra de rester. Adieu, colonel.

LOUIS.

Elle va se trouver nez à nez avec la marquise. Mon oncle, il y a une sortie par votre chambre à coucher. Passez par là, Clémence.

CLÉMENCE.

Les petites entrées en attendant mieux. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, M. SÉVIN.

LA MARQUISE.

Vous devinez quel motif m'amène, Monsieur... Monsieur Louis de Saqueville, je suis bien aise de vous rencontrer. J'ai aussi besoin d'une explication avec

vous. Il est votre neveu... je puis parler devant lui... M. Sévin est un ancien ami qui a bien voulu m'accompagner... je n'ai pas de secrets pour lui : il sait tout.

SAQUEVILLE, bas.

Tout, Madame?

LA MARQUISE.

Il sait... tout ce que j'ai eu à souffrir comme mère.

M. SÉVIN.

Pardon, Madame, je ne sais rien encore, et je ne puis croire...

LA MARQUISE.

Colonel, avant votre arrivée, j'étais la plus heureuse des mères. Ma fille... sa douceur, sa docilité... son dévouement répondaient à ma tendresse. J'étais fière de ma fille... et maintenant... Vous êtes venu, Monsieur... vous vous êtes amusé de cette imagination ardente... vous vous êtes complu à l'exciter... à porter le trouble dans une âme si pure et si facile à recevoir toutes les impressions. Qu'avez-vous fait, Monsieur?... quel barbare plaisir avez-vous pu trouver à vous jouer ainsi de l'innocence et de l'inexpérience d'une jeune fille? Je sais tout, Monsieur... J'ai perdu l'amour de ma fille... Voilà la récompense de ma tendresse de mère... voilà comment vous avez reconnu... l'intérêt que je portais à votre famille.

SAQUEVILLE, bas.

Madame, avez-vous cru un instant que George Saqueville fût un infâme?... Votre fille... ai-je besoin de vous le dire, n'est-elle pas pour moi un objet sacré?

LOUIS.

Mon oncle! Madame! pour Dieu! que s'est-il donc passé?

SAQUEVILLE.

Est-ce de vous que vient ce soupçon? N'y a-t-il pas

parmi vos conseillers quelque misérable qui vous le suggère ? Répondez.

LA MARQUISE.

Monsieur... je n'accuse pas... je supplie.

SAQUEVILLE.

Eh bien ! que demandez-vous de moi ?

LA MARQUISE.

Vous voyez combien je suis malheureuse... Quittez Paris, Monsieur... il le faut... Si vous connaissiez son caractère emporté... C'est à votre générosité que je m'adresse.

SAQUEVILLE.

J'ai prévenu vos désirs, Madame : je pars aujourd'hui... dans l'instant.

LA MARQUISE.

Vous partez ?...

LOUIS.

Madame la marquise, je ne comprends pas un mot à ce qui se passe. Mon oncle désire mon mariage avec presque autant d'ardeur que moi...

LA MARQUISE.

Votre mariage, Monsieur, qu'il n'en soit plus question. Croyez-vous que ma fille, croyez-vous qu'une Montrichard soit faite pour être pesée dans la même balance que la fille de M. Kermouton ? Monsieur, la dot de ma fille est sans doute peu en rapport avec la noblesse de son origine... mais je ne permets à personne de la marchander. Tout est rompu entre nous.

LOUIS.

J'en atteste le ciel, madame la marquise...

SAQUEVILLE.

Va, tu perds ton temps.

LA MARQUISE.

Colonel ! je suis bien malheureuse !... Que va-t-on dire ?

SAQUEVILLE.

Qu'importe ce que dira le monde? Songez seulement à remplir vos devoirs de mère. (Il lui donne un paquet cacheté.) Tenez, Madame, je crois avoir le droit de faire ce présent à votre fille. Adieu.

LA MARQUISE, lui tendant la main.

Adieu!... Si la plus profonde estime...

SAQUEVILLE.

Je n'ai besoin de l'estime de personne.

LA MARQUISE.

Hélas!... monsieur Sévin, conduisez-moi à ma voiture. (Elle sort avec M. Sévin.)

SCÈNE VII.

LOUIS, SAQUEVILLE

LOUIS.

Eh bien, mon oncle?

SAQUEVILLE.

Eh bien, mon neveu?

LOUIS.

Je perds tout en un jour!

SAQUEVILLE.

Par ta faute.

LOUIS.

Comment! par ma faute? Si j'ai compris quelque chose à ce que je viens d'entendre, n'est-ce pas vous que je dois accuser de toutes mes déconvenues?

SAQUEVILLE.

Tu as voulu être intrigant, et tu n'avais ni l'expérience ni la suite dans les idées qui font réussir tes pareils. Tu as voulu courir deux lièvres à la fois, et tu les as manqués l'un et l'autre. Adieu.

LOUIS.

Eh quoi, mon oncle, est-ce ainsi que vous me traitez?... Comment! n'est-ce pas vous qui m'avez aliéné le cœur d'une jeune personne charmante dont j'attendais tout mon bonheur?... N'est-ce pas vous?

SAQUEVILLE.

Il est trois heures. Ah! voici Danet.

DANET, *entrant.*

Mon colonel, voici les chevaux qui arrivent.

SAQUEVILLE.

Danet, prends ce manteau. — Je n'oublie rien? Ah! la donation, papiers inutiles! *(Il la déchire.)* Le 2e spahis gagne cent pour cent aujourd'hui. *(Il sort avec Danet.)*

SCÈNE VIII.

LOUIS, CLÉMENCE.

LOUIS.

Mon oncle!... *(Seul.)* Malédiction!

CLÉMENCE, *entrant.*

Ah! ah! ah! je crois que j'en mourrai à force de rire!

LOUIS.

Vous étiez là?

CLÉMENCE.

Le moyen de sortir? La petite porte était fermée. Et puis, j'étais bien aise de savoir ce que lui voulait cette grande dame... Ah! mon pauvre Louis! ah! quelle aventure... et de la part d'un oncle!... Ah! c'est cruel!... un oncle qui vous souffle votre belle, sous votre nez! ah! ah! ah! c'est par trop drôle!

LOUIS.

Tout cela est très-plaisant, sans doute... Quand on a

trente-cinq mille livres sterling, on voit les choses du côté comique.

CLÉMENCE.

Ah çà ! est-ce que vraiment il a... Quel vieux monstre, hein ! Sais-tu que, dans ta position, c'est un grand luxe d'avoir un oncle comme le tien ?

LOUIS.

Il est né pour mon malheur.

CLÉMENCE, ramassant les morceaux de papier, et lisant.

Qu'est-ce que cela ? « Neveu, pour son mariage... la terre de... rentes inscrites au grand-livre... » Ça a l'air d'une donation ou d'un testament.

LOUIS.

Si j'avais attendu !

CLÉMENCE.

Ainsi te voilà tondu, rasé, déshérité, et par-dessus le marché... hein ? par un oncle !... Mais ta conscience et tes pots de beurre te restent... Allons, du courage! Bah ! la première balle sera peut-être pour lui, et alors tu hériteras.

LOUIS.

Ce qu'il a dit du 2e spahis m'inquiète.

CLÉMENCE.

Veux-tu dîner chez moi ? J'ai Virginie. Tu nous mèneras au spectacle, cela te distraira. Quand je suis triste, cela me réussit.

LOUIS.

Quand vas-tu à Bade ?

CLÉMENCE.

Mais le temps de toucher et de prendre des arrangements avec mon notaire. — J'ai un notaire.

LOUIS.

Ton prince polonais te grugera jusqu'au dernier sou.

CLÉMENCE.

Je prendrai un garçon rangé... comme toi.

LOUIS.

J'ai envie d'aller à Bade... pour t'empêcher de faire des bêtises.

CLÉMENCE.

Ça y est!

LOUIS.

Quelle diable d'envie as-tu de te marier?

CLÉMENCE.

Et Sharper qui veut que je devienne une honnête femme? il me faut deux ans à voyager pour cela.

LOUIS.

Allons plutôt en Italie.

CLÉMENCE.

Ça m'est égal; mais une personne comme moi ne voyage qu'avec son époux.

LOUIS.

Peste!... Tu as aujourd'hui une petite mine chiffonnée qui me plaît!

CLÉMENCE.

Et trente-cinq mille livres sterling.

LOUIS.

Allons dîner. (Ils sortent.)

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL

(REVIZOR)

« N'accuse pas le miroir ; c'est toi qui fais la grimace. »
PROVERBE POPULAIRE.

TRADUIT DU RUSSE DE NICOLAS GOGOL

PERSONNAGES.

ANTON ANTONOVITCH SKVOZNIK-DMOUKHANOFSKI, gouverneur d'une ville[1].
ANNA ANDREIEVNA, sa femme.
MARIA ANTONOVNA, sa fille.
LOUKA LOUKITCH KHLOPOF, recteur du collége.
SA FEMME.
AMMOS FEDOROVITCH LIAPKINE-TIAPKINE, juge.
ARTEMII PHILIPPOVITCH ZEMLIANIKA, administrateur des établissements de bienfaisance, de l'hospice, etc.
IVAN KOUZMITCH CHPEKINE, directeur des postes (aux lettres et aux chevaux).
PETR IVANOVITCH BOBTCHINSKI, } gentilshommes propriétaires.
PETR IVANOVITCH DOBTCHINSKI, } gentilshommes propriétaires.
IVAN ALEXANDROVITCH KHLESTAKOF, employé dans un ministére à Pétersbourg.
OSIP, son domestique.
CHRISTIAN IVANOVITCH HUEBNER, Allemand, médecin du district.
FEDOR ANDREIEVITCH LIULIUKOF, } fonctionnaires retraités, composant la haute société de la ville.
IVAN LAZAREVITCH RASTAKOFSKI, } fonctionnaires retraités, composant la haute société de la ville.
STEPANE IVANOVITCH KOROBKINE, } fonctionnaires retraités, composant la haute société de la ville.
STEPANE ILITCH OUKHOVERTOF, inspecteur de police.
SVISTINOF, } sergents de ville.
POUGOVITSYNE, } sergents de ville.
DERJIMORDA, } sergents de ville.
ABDOULINE, marchand.
FEVRONIA PETROVA POCHLEPINE, femme d'un serrurier.
MICHKA, domestique du gouverneur.
LA FEMME D'UN SOUS-OFFICIER.
UN GARÇON D'HÔTEL GARNI.
VISITEURS, MARCHANDS, ETC.

1. Je traduis par gouverneur le mot *gorodnitchii*. C'est l'administrateur d'une ville et d'un district. Il réunit des fonctions municipales et politiques, qui répondent à peu près à celle de sous-préfet chez nous.

CARACTÈRES ET COSTUMES.

NOTE POUR LES ACTEURS.

LE GOUVERNEUR. C'est un homme qui a vieilli dans l'administration et qui n'est pas une bête. Quoiqu'il aime les pots-de-vin et les cadeaux, il sait se conduire avec aplomb ; c'est un fonctionnaire sérieux, il raisonne même parfois assez juste ; il ne parle ni trop haut, ni trop bas, ni trop, ni trop peu. Chacune de ses paroles a un sens. Ses traits sont durs et sévères, comme ceux des gens qui ont débuté dans un service pénible par les grades inférieurs. Chez lui, le passage de la terreur à la joie, de la bassesse à la hauteur sera rapide comme chez un homme qui a des penchants bas et ignobles. Il est en uniforme, boutonné, bottes à l'écuyère et éperons. Cheveux courts grisonnants.

ANNA ANDREIEVNA sa femme, coquette de province, entre deux âges, élevée en partie avec des romans et des albums, en partie avec les commérages des cuisinières et des femmes de chambre. Très-curieuse; dans l'occasion, elle se laisse aller à des vanteries. Elle exerce une certaine autorité sur son mari, par la seule raison qu'il ne trouve rien à lui répondre : mais cette autorité s'use en mercuriales et en sarcasmes. Elle change quatre fois de toilette dans le courant de la pièce.

KHLESTAKOF, jeune homme de vingt-trois ans, mince, fluet, un peu sot, et n'ayant pas grand'chose dans la tête. Il est petit employé dans une chancellerie et non de ceux qu'on appelle *des piocheurs*. Il parle et agit à tort et à travers, montrant cependant parfois une certaine fermeté et quelque intelligence. Il parle par phrases entrecoupées, et les mots sortent toujours inopinément de sa bouche. Plus l'acteur qui remplira ce rôle montrera de naïveté et de simplicité, mieux il s'en acquittera. Costume à la mode.

OSIP, domestique tel que sont ordinairement les valets d'un certain âge. Il parle lentement, regarde un peu en dessous, est

raisonneur et aime à faire de la morale à son maître. En parlant il prend presque toujours sa grosse voix. Quand il cause avec son maître, il a une expression bourrue de franchise qui va jusqu'à la grossièreté. Il a plus d'esprit que son maître, et devine assez vite le fond des choses, mais il n'aime guère à parler; c'est un coquin silencieux. Il porte une redingote grise ou bleue un peu usée.

BOBTCHINSKI ET DOBTCHINSKI, l'un et l'autre humbles, bas et très-curieux. Ils se ressemblent beaucoup. Tous les deux un peu ventrus, tous les deux bredouillant et gesticulant beaucoup des mains. Dobtchinski est un peu plus grand et plus sérieux que Bobtchinski, mais Bobtchinski est un peu plus vif et délié que Dobtchinski.

LIAPKINE-TIAPKINE, juge. C'est un homme qui a lu cinq ou six livres, et qui, en conséquence, est quelque peu esprit fort; grand chasseur, comme il est facile de s'en apercevoir au ton d'importance qu'il donne à chacune de ses paroles. L'acteur qui se chargera de ce rôle devra toujours conserver sur son visage l'expression de ce caractère. Il parle d'une voix de basse, en traînant les mots, reniflant et crachant, comme une vieille pendule qui siffle avant de sonner les heures.

ZEMLIANIKA, très-gros, maladroit et gauche, mais à cela près intrigant fieffé et voleur. Longs services et beaucoup de zèle.

LE DIRECTEUR DES POSTES. Bonhomme jusqu'à la naïveté.

Les autres rôles n'ont pas besoin d'indication particulière; les originaux se rencontrent à chaque instant sous les yeux.

Messieurs les acteurs doivent apporter une grande attention à la dernière scène. Le dernier mot doit produire sur tous à la fois l'effet d'une commotion électrique. Tout le groupe doit changer de disposition à l'instant. Chacun doit laisser échapper en même temps un cri de stupéfaction, comme si ce cri sortait d'une seule poitrine. Faute d'observer cette recommandation on détruirait tout l'effet.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL

(REVIZOR)

ACTE PREMIER.

Un salon dans la maison du gouverneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, L'ADMINISTRATEUR DES HOSPICES, LE RECTEUR DU COLLÉGE, LE JUGE, L'INSPECTEUR DE POLICE, LE MÉDECIN, DEUX SERGENTS DE VILLE.

LE GOUVERNEUR.

Je vous ai convoqués, Messieurs, pour vous faire part d'une nouvelle peu agréable. Il nous arrive un inspecteur général.

LE JUGE.

Comment? un inspecteur!

L'ADMINISTRATEUR.

Un inspecteur général!

LE GOUVERNEUR.

Un inspecteur général, de Pétersbourg, incognito. Et notez bien, avec des instructions secrètes.

LE JUGE.

Voyez un peu!

L'ADMINISTRATEUR.

Comme si nous n'avions pas déjà assez de tracas. — Celui-là par-dessus le marché !

LE RECTEUR.

Seigneur, Dieu ! Et avec des instructions secrètes !

LE GOUVERNEUR.

J'en avais comme un pressentiment. Cette nuit je n'ai fait que rêver de deux rats extraordinaires. Je n'en ai jamais vu de pareils... noirs... et d'une taille !... Ils sont venus... ils flairaient... puis ils sont partis. — Tenez, je vais vous lire une lettre que je viens de recevoir d'André Ivanovitch Tchmykof. Vous le connaissez, Artemii Philippovitch. Voici ce qu'il me dit : « Mon « cher ami, mon compère et mon bienfaiteur... » Hum ! (Il marmotte en parcourant la lettre des yeux.)... « De t'avertir... » Ah ! c'est cela. « Je me hâte entre autres choses de « t'avertir qu'il vient de partir un fonctionnaire avec « mission d'inspecter toute la province et surtout *notre* « *district*. (Il lève un doigt d'un air significatif.) Je tiens la « chose de gens sûrs. Il s'annoncera comme un simple « particulier, mais sois certain qu'il doit t'éplucher, « ainsi que tous les autres, parce que tu es un homme « d'esprit qui ne laisse pas perdre ce que charrie « la rivière..... » Hum ! (Il s'arrête.) Ceci c'est..... — « Aussi je te conseille de prendre tes précautions, car « il peut arriver d'un moment à l'autre, si déjà même « il n'est pas installé quelque part, incognito, dans ton « endroit... Hier... » Ah ! ce sont des affaires de famille.... « Ma sœur Anna Kirilovna est venue nous voir « avec son mari. Ivan Kirilovitch est très-engraissé. Il « joue toujours du violon, etc.. etc. » Vous savez toute l'affaire maintenant.

LE JUGE.

C'est étrange, tout à fait étrange... Ce n'est pas pour des prunes qu'il vient.

LE RECTEUR.

Pourquoi donc, Anton Antonovitch, pourquoi donc un inspecteur général ?

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous, c'est un jugement de Dieu. (Il soupire.) Jusqu'à présent cela était tombé sur d'autres villes. C'est notre tour à présent.

LE JUGE.

Je me figure, Anton Antonovitch, qu'il y a là-dessous quelque petit mystère... et de la politique encore. Savez-vous ce que cela veut dire? La Russie... oui... elle veut faire la guerre, et le ministère, voyez-vous... Eh bien! il envoie un fonctionnaire pour voir s'il n'y a pas quelque part des émissaires de l'ennemi.

LE GOUVERNEUR.

Ah! bien, oui! Vous êtes malin! des émissaires dans une ville de l'intérieur! Est-ce que nous sommes sur la frontière, nous? On voyagerait trois ans en partant d'ici qu'on n'arriverait pas à l'étranger.

LE JUGE.

Et moi je vous dis... Vous ne... Non, vous... Le gouvernement a son plan,.. Il a beau être loin... il sait ce qu'il fait... il a la puce à l'oreille.

LE GOUVERNEUR.

Puce ou non, Messieurs, je vous ai prévenus. Vous voilà avertis. En ce qui me regarde, j'ai pris quelques mesures; faites-en autant, je vous le conseille. Vous surtout, Artemii Philippovitch. Sans doute notre inspecteur voudra voir tous vos établissements de bienfaisance. Aussi, vous ferez bien de vous arranger pour que tout soit sur un bon pied... qu'on ait des bonnets de coton blancs, et que les malades n'aient pas l'air de ramoneurs, comme d'habitude.

L'ADMINISTRATEUR.

Va pour des bonnets blancs. Cela n'est pas bien difficile.

LE GOUVERNEUR.

Oui; et il faudrait avoir à chaque lit un écriteau en latin ou dans n'importe quelle langue. — (Au médecin.) C'est votre affaire, Christian Ivanovitch. — Oui, à chaque malade : quand il est tombé malade... quel jour, et un numéro... Et puis, vos malades fument du tabac si fort qu'on éternue rien qu'en entrant... Oui ; et le mieux serait qu'il y eût moins de malades ; car on ne manquera pas de dire que c'est manque de soins de la part de l'administration, ou faute de science du médecin.

L'ADMINISTRATEUR.

Oh ! pour ce qui est du traitement, je m'en suis entendu déjà avec Christian Ivanovitch. Plus on se rapproche de la nature, et mieux cela vaut ! Nous n'employons pas de médicaments coûteux. L'homme est un être simple. S'il meurt, il meurt ; s'il guérit, il guérit. Avec cela que Christian Ivanovitch aurait de la peine à s'entendre avec les malades, attendu qu'il ne sait pas un mot de russe.

LE MÉDECIN fait entendre un son entre I, I, et E, E.

LE GOUVERNEUR, au juge.

Je vous conseillerais encore à vous, Ammos Fëdorovitch, de faire attention au tribunal. Dans votre salle des pas perdus, par exemple, où se tiennent les plaideurs, votre garçon de basse-cour met vos oies et leurs oisons, qui viennent vous caqueter entre les jambes. Sans doute c'est bien fait de s'occuper de ses intérêts domestiques. Vos gens font bien de garder vos oies... seulement, voyez-vous, dans cet endroit-là, il vaudrait mieux... Il y a quelque temps que je voulais vous en parler, et je ne sais comment je l'ai oublié....

LE JUGE.

Eh bien! je vais les faire tous envoyer à la cuisine. Voulez-vous dîner chez moi?

LE GOUVERNEUR.

Ah! Et puis votre salle d'audience, je suis fâché de vous le dire, elle n'est pas tenue. Elle a l'air de je ne sais quoi. Sur le bureau, avec les papiers, une cravache! Je sais que vous aimez la chasse; c'est très-bien, mais vous ferez mieux, pour le moment, d'ôter cette cravache, vous la remettrez si vous voulez quand l'inpecteur sera parti. Il y a encore votre assesseur... c'est peut-être un homme entendu dans sa partie, mais il sent une odeur... on dirait toujours qu'il sort d'une distillerie. Cela ne vaut rien. Il y a longtemps que je voulais vous en parler, et puis je ne sais comment cela m'est sorti de la tête. Il y a des moyens d'arranger la chose, quand même, comme il le prétend, son haleine sentirait l'eau-de-vie de nature. On pourrait lui conseiller de manger de l'ognon ou de l'ail, ou n'importe quoi. On a des médicaments pour cela, n'est-ce pas, Christian Ivanovitch?

LE MÉDECIN.

I, I, E, E.

LE JUGE.

Ma foi, je ne sais trop s'il y aura moyen. Il dit que c'est un coup qu'il a reçu en nourrice, et depuis ce temps-là, il sent l'eau-de-vie.

LE GOUVERNEUR.

Ce que je vous en dis, c'est seulement pour vous avertir. Quant à l'ordre qu'il y a ici, et à vos affaires intérieures qu'on vient *éplucher*, comme dit André Ivanovitch, je n'y comprends rien. Parbleu! on le sait bien, il n'y a personne chez qui l'on ne trouve quelque chose à éplucher. Mais, c'est la providence qui le veut

ainsi, et les voltairiens ont beau dire, ils n'y peuvent rien. Chacun a ses péchés.

LE JUGE.

Qu'appelez-vous péchés, Anton Antonovitch? Il y a péchés et péchés. Moi, je ne m'en cache pas, je me laisse faire des cadeaux ; mais quels cadeaux ? des cadeaux de chiens courants. La belle affaire !

LE GOUVERNEUR.

De chiens ou d'autre chose, ce sont toujours des cadeaux.

LE JUGE.

Allons donc, Anton Antonovitch... Ah ! je ne dis pas, par exemple, que si quelqu'un se laissait donner une pelisse de cinq cents roubles, et un châle à sa femme, alors...

LE GOUVERNEUR, en colère.

C'est bon! Savez-vous pourquoi vous prenez des cadeaux de chiens? c'est parce que vous ne croyez pas en Dieu. Vous n'allez jamais à l'église; tandis que moi, au moins, j'ai de la religion. Tous les dimanches je vais à la messe. Mais vous... Allez, je vous connais. Quand vous vous mettez à parler de la façon dont le monde s'est fait, les cheveux m'en dressent sur la tête.

LE JUGE.

Que voulez-vous? chacun a ses opinions.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure ; moi je dis que quand on a trop d'esprit, c'est pis que si l'on n'en avait pas. Au reste, moi, je ne vous parle que du tribunal du district ; et pour dire la vérité, personne ne s'avise d'y mettre le nez. C'est un lieu privilégié, et Dieu lui-même l'a sous sa protection. (Au recteur.) Mais vous, Louka Loukitch, en votre qualité de recteur de l'Académie, vous avez vos professeurs à surveiller. Je sais que ce sont des

gens instruits, qui ont été éduqués au collége, cela n'empêche pas qu'ils n'aient d'étranges façons, qui naturellement ne vont guère avec leur état. Tenez, par exemple, vous en avez un, ce gros joufflu... Je ne me rappelle pas son nom... Sitôt qu'il monte en chaire, il ne peut pas s'empêcher de faire la grimace. Il fait comme cela. (Il fait la grimace.) Et puis, il vous met la main dans sa cravate, et le voilà qui se gratte le menton. Qu'il fasse la grimace aux écoliers, passe encore, c'est peut-être nécessaire pour professer, vous le savez mieux que moi; mais je vous en fais juge, s'il s'en va faire ainsi des mines à l'inspecteur, cela peut tourner mal. M. l'inspecteur général, ou n'importe qui, n'a qu'à croire qu'on veut se moquer de lui, et le diable sait comment il le prendra.

LE RECTEUR.

Mais qu'y faire? Mon Dieu, je lui en ai déjà parlé. Il n'y a pas longtemps, quand l'examinateur est venu, il lui a fait une grimace comme jamais je n'en avais encore vue. Je sais bien qu'il n'y met pas de malice, mais on me réprimande : on me dit qu'il ne faut pas inculquer des habitudes d'indépendance à la jeunesse.

LE GOUVERNEUR.

Il faut encore que je vous parle de votre professeur d'histoire. C'est une tête solide, bien farcie, cela se voit. Il a pénétré dans les brouillards de la science, mais dans ses explications il apporte tant de feu, qu'il ne fait plus attention à rien. Une fois je fus l'entendre. Il nous parla des Assyriens et des Babyloniens..... Passe. Mais voilà-t-il pas qu'il en vient à Alexandre de Macédoine, et alors je ne puis vous dire tout ce qu'il a fait. J'ai cru que le feu était à son estrade. Il se démenait, il sortait de sa chaire, il vous travaillait son fauteuil. Je sais bien qu'Alexandre de Macédoine est un héros, mais ce n'est pas une raison pour casser les

chaises. C'est ainsi qu'on entraîne le gouvernement dans des dépenses.

LE RECTEUR.

Ah ! oui, il s'échauffe un peu trop. Je lui ai déjà dit... Il me répond : Comme vous voudrez, mais je me sacrifie pour la science.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure, mais comment savoir si c'est un homme d'esprit ou bien un ivrogne qui vous fait des grimaces à faire peur aux saints (1) !

LE RECTEUR.

Le Seigneur nous soit en aide ! Si vous saviez ce que c'est que l'enseignement ! Moi, je meurs de peur. En matière d'enseignement chacun s'y prend à sa manière, pour faire voir qu'il est homme d'esprit.

LE GOUVERNEUR.

Tout cela ne serait rien. C'est ce maudit incognito. Figurez-vous qu'il nous tombe ici : — « Ah ! c'est vous, mes farceurs ? Qui est-ce qui est juge ici ?—M. Liapkine-Tiapkine. —Avance ici, Liapkine-Tiapkine. —Qui est-ce qui est administrateur des établissements de bienfaisance ? — M. Zemlianika. —Avance ici, Zemlianika. » — C'est le diable que cela !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DIRECTEUR DES POSTES.

LE DIRECTEUR.

Dites-moi donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que cet inspecteur qui va venir ?

1. Dans le russe : *à emporter les saintes images*. Il y a dans les appartements des images de saints dans un cadre, et les gens pieux ne souffriraient pas qu'on se permît une action indécente devant ces images.

LE GOUVERNEUR.

En savez-vous quelque chose?

LE DIRECTEUR.

C'est Pëtr Ivanovitch Bobtchinski qui me l'a appris. Il était tout à l'heure dans mon bureau.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

LE DIRECTEUR.

Ce que j'en dis? Nous allons avoir la guerre avec les Turcs.

LE JUGE.

Ah! c'est précisément ce que je pensais.

LE GOUVERNEUR.

Ah! bien oui. Vous y êtes joliment!

LE DIRECTEUR.

Oui, la guerre avec les Turcs. Les Français en crèveront de dépit.

LE GOUVERNEUR.

La guerre avec les Turcs! Eh non, c'est à nous, pas aux Turcs qu'on va faire la guerre. La chose est certaine. J'ai là une lettre.

LE DIRECTEUR.

Ah! bien, alors, c'est qu'on ne fera pas la guerre aux Turcs.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! vous, où en êtes-vous, Ivan Kouzmitch?

LE DIRECTEUR.

Mais comment voulez-vous?... Et vous, Anton Antonovitch?

LE GOUVERNEUR.

Moi? Je n'ai pas peur, mais cela me fait quelque chose. Les marchands et les bourgeois m'inquiètent. Ils disent que je les ai écorchés. Mon Dieu! si je leur ai pris quelque chose, c'est sans malice. Je me figure (Il le prend par le bras et le mène d'un autre côté du théâtre.) Je me

figure qu'il y a eu quelque dénonciation contre moi. Car, enfin, pourquoi nous enverrait-on un inspecteur général? Écoutez donc, Ivan Kouzmitch, est-ce que vous ne pourriez pas, pour notre avantage à tous,... Toutes les lettres qui passeraient par votre bureau, au départ et à l'arrivée... est-ce que vous ne pourriez pas les décacheter un peu, voyez-vous, et les lire, pour savoir s'il n'y a pas de dénonciations, ou seulement de la correspondance. S'il n'y a rien, on peut les recacheter; d'ailleurs cela ne fait rien, on peut donner les lettres décachetées.

LE DIRECTEUR.

Connu, connu..... Vous ne m'apprendrez pas mon métier. Je n'en fais jamais d'autres, non par mesure de précaution, mais par pure curiosité. Mais, je vous avouerai que je meurs d'envie de savoir tout ce qu'il y a de nouveau. Je vous donne ma parole qu'il n'y a pas de lecture plus intéressante... Il y a des lettres qui sont amusantes... On écrit des choses... Quelquefois c'est si bien tourné... c'est mieux que dans les gazettes de Moscou.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! dites-moi, n'avez-vous rien lu au sujet d'un certain fonctionnaire de Pétersbourg?

LE DIRECTEUR.

Non. De Pétersbourg, rien du tout; mais d'un fonctionnaire de Kostroma et de Saratof, il en est fort question. Je suis fâché que vous ne lisiez pas les lettres. Il y a des morceaux magnifiques. Tenez, il n'y a pas longtemps, un lieutenant écrivait à un de ses amis. Il faisait la description d'un bal... Sans badinage... c'était charmant, charmant: « Je vis, mon cher, disait-il, je vis dans les cieux. Quantité de demoiselles; la musique retentit, on s'élance...» Comme cela... une des-

cription achevée! Tenez, je l'ai précisément sur moi. Voulez-vous que je vous la lise?

LE GOUVERNEUR.

Non; pas en ce moment. Ainsi, vous me ferez ce plaisir, Ivan Kouzmitch? Si, à l'avenir, vous tombez sur une requête ou une dénonciation, retenez-la sans balancer.

LE DIRECTEUR.

De tout mon cœur.

LE JUGE, qui l'a entendu.

Prenez garde. Vous vous ferez quelque affaire.

LE DIRECTEUR.

Hélas! mon Dieu!...

LE GOUVERNEUR.

Rien, rien! A la bonne heure si cela se faisait publiquement, mais c'est comme en famille que cela se fait.

LE JUGE.

Mauvaise affaire, mauvaise affaire! Dites donc, Anton Antonovitch, j'ai bien envie de vous céder un petit chien. C'est le propre frère de mon chien que vous savez. On vous a dit que Tcheptovitch est en procès contre Varkhovniski; alors je m'en donne. Je cours des lièvres tantôt chez l'un tantôt chez l'autre.

LE GOUVERNEUR.

Mon petit père (1), j'ai bien autre chose maintenant que vos lièvres en tête. Ce diable d'incognito ne me sort pas de l'esprít. Je m'attends à chaque minute que la porte va s'ouvrir et que...

1 *Batouchka*, expression familière très-usitée dans la conversation, et que l'on emploie sans faire attention au rapport d'âge entre les personnes qui causent ensemble.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOBTCHINSKI ET DOBTCHINSKI, accourant tout essoufflés.

BOBTCHINSKI.

Grande nouvelle !

DOBTCHINSKI.

Quel événement imprévu !

TOUS.

Quoi donc ?

DOBTCHINSKI.

Une affaire incroyable ! Nous entrons chez le traiteur...

BOBTCHINSKI, l'interrompant.

Nous entrons, Pëtr Ivanovitch et moi, chez le traiteur...

DOBTCHINSKI.

Non, permettez, Pëtr Ivanovitch. Je vais leur conter l'affaire...

BOBTCHINSKI.

Non, permettez-moi... permettez-moi... Je... Vous ne savez pas tout...

DOBTCHINSKI.

Mais vous vous embrouillerez, et vous ne vous souvenez pas...

BOBTCHINSKI.

Mon Dieu si, je me souviens parfaitement de tout. Seulement, ne me troublez pas. Je vais raconter la chose, mais ne me troublez pas. Je vous en prie, Messieurs, faites-moi la grâce d'empêcher Pëtr Ivanovitch d'interrompre.

LE GOUVERNEUR.

Parlez donc ! Au nom de Dieu ! qu'y a-t-il ? J'ai le

cœur sens dessus dessous. Asseyez-vous, messieurs. Prenez des siéges. Pëtr Ivanovitch, voilà une chaise. (Tous s'asseoient en cercle autour des deux Pëtr Ivanovitch.) Eh bien donc ! de quoi s'agit-il ?

BOBTCHINSKI.

Permettez, permettez, commençons par le commencement. Aussitôt que j'eus pris congé de vous, vous laissant dans l'inquiétude à cause de cette lettre que vous aviez reçue,... oui,... c'est alors que je courus... Allons, je vous en prie, ne m'interrompez pas, Pëtr Ivanovitch. Je vous dis que je sais tout, tout, tout. — Donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je courus chez Korobkine. Korobkine n'était pas chez lui, de sorte que je retournai chez Rastakofski, et Rastakofski étant sorti, j'entrai chez Ivan Kouzmitch, pour lui raconter la nouvelle que vous m'aviez communiquée; sortant de là, je rencontre Pëtr Ivanovitch...

DOBTCHINSKI, l'interrompant.

Près de la boutique du pâtissier...

BOBTCHINSKI.

Près de la boutique du pâtissier. Oui, je rencontre Pëtr Ivanovitch, et je lui dis : Dites donc, savez-vous la nouvelle que vient de recevoir Anton Antonovitch, dans une lettre d'une personne sûre ? Mais Pëtr Ivanovitch la savait déjà de votre femme de charge Avdotia, qui s'en allait, je ne sais pour quelle commission, chez Philippe Antonovitch Potchetchouïef.

DOBTCHINSKI, interrompant.

Chercher un petit baril à mettre du cognac.

BOBTCHINSKI, lui imposant silence de la main.

Oui, pour chercher un petit baril à mettre du cognac. Eh bien, nous nous en allons, Pëtr Ivanovitch et moi, chez Potchetchouïef... Allons, Pëtr Ivanovitch... n'interrompez pas... de grâce, n'interrompez pas ! — Nous nous en allons chez Potchetchouïef, et dans le

chemin, voilà Pëtr Ivanovitch qui me dit : Entrons, dit-il, dans le restaurant. Je me sens je ne sais quoi dans l'estomac... Je n'ai rien mangé depuis ce matin. J'ai des tiraillements d'estomac... Oui, Pëtr Ivanovitch avait quelque chose à l'estomac... Oui, me dit-il, le traiteur vient de recevoir du saumon frais. Nous allons en manger.—A peine étions-nous dans le restaurant, que tout à coup un jeune homme...

DOBTCHINSKI.

D'un extérieur assez agréable, bien mis...

BOBTCHINSKI.

D'un extérieur assez agréable, bien mis; il entre dans le salon. Sur son visage, on voyait un air décidé... une physionomie... des traits... (Tournant sa main autour de son front) beaucoup, beaucoup de tout cela. J'eus comme un pressentiment, et je dis à Pëtr Ivanovitch : Voilà quelqu'un qui n'est pas ici pour des prunes. Oui. Et Pëtr Ivanovitch, il fait signe comme cela, du doigt, au maître du restaurant. Vlas, le maître du restaurant... Sa femme est accouchée il y a trois semaines, d'un vigoureux petit gaillard, qui, un jour, comme son père, tiendra le restaurant. Pëtr Ivanovitch appelle donc Vlas, et lui demande tout bas : Qui est donc, dit-il, ce jeune homme. Vlas lui répond comme cela : —Celui-ci? dit-il... Ah! n'interrompez pas, Pëtr Ivanovitch. Mon Dieu! ne m'interrompez pas. Ce n'est pas vous qui parlez, mon Dieu, non! Vous bredouillez. Vous savez bien que vous avez une dent dans la bouche qui siffle... Celui-ci, dit-il, ce jeune homme? C'est un employé du gouvernement qui vient de Pétersbourg. Il s'appelle, dit-il, Ivan Alexandrovitch Khlestakof, et il va, dit-il, dans le gouvernement de Saratof, et, dit-il, il a de drôles de façons. Voilà près de deux semaines qu'il est ici. Il ne sort pas de l'hôtel. Il prend tout à crédit,

et de son argent... on n'en voit pas un kopek. Voilà ce qu'il me dit, et moi, cela me donna à penser. — Dites donc, que je dis à Pëtr Ivanovitch...

DOBTCHINSKI.

Non, Pëtr Ivanovitch, c'est moi qui vous ai dit : dites donc...

BOBTCHINSKI.

Oui, d'abord vous m'avez dit : dites donc; mais après moi, j'ai dit à Pëtr Ivanovitch : A propos de quoi donc, que je dis, reste-t-il ici, puisqu'il s'en va dans le gouvernement de Saratof ? — Oui... et c'est un employé du gouvernement.

LE GOUVERNEUR.

Comment ? un employé !

BOBTCHINSKI.

L'employé, dont on vous a annoncé l'arrivée... l'inspecteur général.

LE GOUVERNEUR, effrayé.

Comment ! Le bon Dieu vous bénisse ! C'est impossible !

DOBTCHINSKI.

C'est lui. Il ne paie rien; il ne s'en va pas. Qu'estce donc que ce serait ? Son passe-port est visé pour Saratof.

BOBTCHINSKI.

C'est lui, sur mon honneur, c'est lui... C'est qu'il remarque tout... Il regardait; rien ne lui échappait... Il a vu que nous mangions du saumon, Pëtr Ivanovitch et moi, d'autant plus que Pëtr Ivanovitch, à cause de son estomac... oui... Il a jeté un regard dans nos assiettes... Il m'a fait peur.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Seigneur Dieu, ayez pitié de nous pauvres pécheurs ! Où est-il ?

DOBTCHINSKI.

N° 5, sous l'escalier.

BOBTCHINSKI.

Le même numéro, où l'année passée se sont battus ces officiers qui passaient.

LE GOUVERNEUR.

Et y a-t-il longtemps qu'il est là ?

DOBTCHINSKI.

Environ deux semaines. Il est descendu chez Vassili-Eghiptianine.

LE GOUVERNEUR.

Deux semaines ! (A part.) Oh ! mes patrons ! ô mes petits saints ! Épargnez-moi, mes protecteurs ! Et la femme du sous-officier qu'on a fouettée pendant ce temps-là (1) ! Et les prisonniers qui n'ont pas eu leurs rations ! Et les cabarets dans les rues, et pas de balayage !... Miséricorde ! je suis perdu.

(Il se prend la tête à deux mains.)

L'ADMINISTRATEUR.

Eh bien, Anton Antonovitch, il faut aller en uniforme à l'hôtel.

LE JUGE.

Non, non. D'abord, il faut lui détacher le prévôt, le clergé, les marchands. Savez-vous ce qu'il y a dans le livre de la vie de Jean Masson...

LE GOUVERNEUR.

Non, non, laissez-moi faire. Allons, il y a des moments pénibles dans la vie ; cela passe, grâce au ciel. Pourvu que le bon Dieu ne nous abandonne pas ! (A Bobtchinski.) Vous dites que c'est un jeune homme ?

BOBTCHINSKI.

Un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, pas davantage.

1 La femme d'un sous-officier est nécessairement une personne libre, qui ne peut être soumise sans jugement à un châtiment corporel.

LE GOUVERNEUR.

Tant mieux. Un jeune homme, ça se devine. Le pire, c'est un vieux diable. Un jeune est toujours en dehors. Vous, messieurs, préparez-vous. Moi, j'y vais seul, avec Pëtr Ivanovitch, sans faire semblant de rien, comme si je me promenais, pour voir si les voyageurs sont bien traités. Holà ! Svistinof !

SVISTINOF.

Plaît-il ?

LE GOUVERNEUR.

Cours après l'inspecteur de quartier... Non. J'ai besoin de toi. Dis à quelqu'un qu'on me fasse venir tout de suite l'inspecteur de quartier, et reviens vite.

L'ADMINISTRATEUR.

Allons, allons-nous-en, Ammos Fëdorovitch. Il peut arriver quelque malheur.

LE JUGE.

Pourquoi avoir peur ? Les malades ont des bonnets blancs, tout est dit.

L'ADMINISTRATEUR.

Des bonnets ! on ordonne de donner du bouillon aux malades, et dans tous les corridors c'est une odeur de choux qui vous prend au nez...

LE JUGE.

Quant à cela, moi, je suis tranquille. Qui s'aviserait d'aller au tribunal? Et si l'on s'avise de regarder dans quelque papier, on sera bien avancé. Il y a quinze ans que je siége sur le fauteuil de juge, et si j'ai regardé un mémoire... Bah ! bah ! Salomon lui-même ne découvrirait pas s'ils disent vrai ou non.

(Le juge, l'administrateur des hospices, le recteur et le directeur des postes sortent et se rencontrent à la porte avec Svistinof qui revient.)

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, BOBTCHINSKI, DOBTCHINSKI, SVISTINOF.

LE GOUVERNEUR.

Le drochki est-il là ?

SVISTINOF.

Oui, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Va-t'en dans la rue... non, attends... Va prendre... Où sont donc les autres ? Est-ce que tu es tout seul ? J'avais commandé que Prokhorof fût ici. Où est Prokhorof ?

SVISTINOF.

Prokhorof est au corps de garde. Seulement, il ne peut rien faire.

LE GOUVERNEUR.

Comment cela ?

SVISTINOF.

C'est qu'on l'a rapporté ce matin ivre mort. Voilà deux seaux d'eau qu'on lui jette sur la tête, il ne revient pas.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Cours vite dans la rue... Non, reste... va-t'en d'abord dans ma chambre, entends-tu ? Tu m'apporteras mon épée et mon chapeau neuf. Allons, Pëtr Ivanovitch, partons.

BOBTCHINSKI.

Et moi, et moi... Permettez-moi d'y venir aussi, Anton Antonovitch.

LE GOUVERNEUR.

Non, Pëtr Ivanovitch. Cela ne se peut pas. Je n'ai qu'un drochki, et il n'y a pas de place.

BOBTCHINSKI.

Ne faites pas attention ; j'irai à pied, je courrai derrière le drochki... pourvu que je puisse regarder par une fente au travers de la porte, et savoir ce qu'il fait.

LE GOUVERNEUR, *prenant son épée que Svistinof lui apporte.*

Va-t'en bien vite, prendre les dizainiers, et que chacun d'eux m'empoigne... — Ah ! comme cette épée est abîmée ! Ce maudit marchand Avdouline ! il voit que le gouverneur a une vieille épée, et il ne lui en envoie pas une neuve ! Quel tas de coquins ! Ah ! mes drôles ! et je suis bien sûr qu'ils ont déjà leurs pétitions toutes prêtes, et qu'il en va sortir de dessous les pavés... — Il faut que chacun m'empoigne la rue... Le diable emporte la rue... ! qu'il m'empoigne un balai, veux-je dire, et qu'on me nettoie la rue devant l'hôtel, et qu'elle soit propre... Écoute. Fais attention ! Je te connais, toi ! Tu fais le bon apôtre, oui, et tu fourres des cuillers d'argent dans tes bottes. Prends-y garde. Ne m'échauffe pas les oreilles. Quel tripotage as-tu fait chez le marchand Tchernaïef ? Hein ? Il t'a donné deux archines de drap pour te faire un uniforme, et tu as chipé toute la pièce. Prens-y garde. Tu n'es pas d'un rang à voler comme cela (1) ! File !

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'INSPECTEUR DE QUARTIER.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Stepane Ilitch, dites-moi donc, pour l'amour de

1. *Ty ne po tchinou berëch*, mot à mot : tu ne prends pas selon ton grade. Le grade, *tchin*, règle les préséances en Russie. On entre dans une salle à manger, on s'assied, *po tchinou*, selon le grade. J'ai été obligé de changer l'expression et d'en affaiblir l'énergie pour la rendre intelligible au lecteur français.

Dieu, où vous vous étiez fourré? Quelles diables de manières est-ce là?

L'INSPECTEUR.

J'étais, il n'y a qu'un instant, à la porte de la ville.

LE GOUVERNEUR.

Voyons. Écoutez, Stepane Ilitch. Il est arrivé un fonctionnaire de Pétersbourg. Comment sommes-nous parés?

L'INSPECTEUR.

Comme vous l'avez commandé. J'ai envoyé le sergent Pougovitsyne avec les dizainiers pour nettoyer le trottoir.

LE GOUVERNEUR.

Et Derjimorda où est-il?

L'INSPECTEUR.

Derjimorda est allé à un feu de cheminée.

LE GOUVERNEUR.

Et Prokhorof est ivre?

L'INSPECTEUR.

Ivre.

LE GOUVERNEUR.

Comment souffrez-vous cela?

L'INSPECTEUR,

Mon Dieu! comment faire? Hier, il y a eu une batterie dans le faubourg. Il est allé mettre le holà, et il est revenu ivre.

LE GOUVERNEUR.

Écoutez-moi. Voici ce que vous allez faire... Notre sergent de quartier... c'est un grand gaillard... qu'il se tienne sur le pont, pour le bon ordre. Ha! ce vieil enclos, près du bottier, qu'on le nettoie au plus vite, et qu'on y plante des jalons, comme si on allait y faire des constructions. Des chantiers et des constructions, voyez-vous, il n'y a rien qui témoigne plus de l'activité de l'administration. — Ah! mon Dieu! Et moi qui ou-

bliais qu'on a jeté dans cet enclos quarante charretées d'ordures! Quelle sale ville! S'il y a ici un monument ou un enclos réservé, bon! le diable sait où ils vont chercher les saloperies qu'ils y apportent. Ah!... Et si l'inspecteur général demande à quelqu'un de vous : Est-on content ici?... qu'on réponde : — Tout le monde est content, Monsieur. Et celui qui ne serait pas content, je me charge plus tard de lui donner du mécontentement... Oh! oh! malheureux pécheur que je suis! (Il prend un carton au lieu de son chapeau.) O mon Dieu! fais seulement que je me tire de ses griffes, et je te donnerai un cierge comme personne ne t'en a offert. Chacun de ces coquins de marchands en sera pour trois pouds de cire. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Partons, Pëtr Ivanovitch. (Par distraction, il met le carton aux papiers sur sa tête au lieu du chapeau.)

L'INSPECTEUR.

C'est le carton que vous prenez, Anton Antonovitch; voilà votre chapeau.

LE GOUVERNEUR, jetant le carton.

Quel carton? Au diable le carton!... Et si on demande pourquoi on n'a pas bâti l'église de l'hospice pour laquelle, il y a cinq ans, on avait envoyé des fonds, il ne faut pas oublier de dire qu'on avait commencé à la bâtir, mais qu'elle a brûlé. J'ai fait un rapport là-dessus... Ah! Et puis, que personne ne s'avise d'aller dire, comme une bête, qu'on n'a pas encore commencé. Dites encore à Derjimorda de ne pas trop jouer des poings. Qu'il ait soin de mettre à tout le monde, honnêtes gens ou autres, sa lanterne sous le nez. Qu'il ait l'air d'être à son service. Partons, partons, Pëtr Ivanovitch. (Il va pour sortir et revient.) Ah! Et qu'on ne laisse pas sortir dans la rue des soldats faits comme je ne sais quoi... Cette maudite garnison met sa capote par

dessus la chemise, et l'uniforme d'en bas elle s'en passe. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

ANNA ANDREIEVNA ET MARIA ANTONOVNA, entrent en courant.

ANNA.

Où sont-ils, où sont-ils ? Ah ! mon Dieu ! (Elle ouvre la porte.) Mon mari ! Antoncha ! Anton ! — C'est toi, c'est toujours ta faute ! Toujours à lambiner ! une épingle par-ci, une collerette par-là !... (Elle court à la fenêtre et crie :) Anton ! où vas-tu, où vas-tu donc ? Est-ce qu'il est arrivé, l'inspecteur ? Est-ce qu'il a des moustaches ? quelles moustaches ?

VOIX DU GOUVERNEUR.

Tout à l'heure, tout à l'heure, mérotte.

ANNA.

Tout à l'heure... attendre des nouvelles ! Je ne veux pas attendre... Un mot seulement. Est-ce un colonel ? Hein ? (Avec dépit.) Allons ! il est parti ! Ah ! bien, c'est bon ! Je m'en souviendrai. — Et c'est toujours cette lambine-là ! Maman, maman, attendez-moi, je passe ma collerette ; je suis prête. Diantre soit de ton : Je suis prête ! Tu es cause que nous n'avons rien appris, et tout cela pour ta maudite coquetterie. Mademoiselle a su que le directeur des postes était ici, et la voilà à minauder devant le miroir, à se tourner par-ci, à se tourner par-là, et pendant ce temps-là, on est parti. Elle se figure peut-être qu'on en tient pour elle : il se moque de toi quand tu as le dos tourné.

MARIA.

Que voulez-vous, maman ? il faut prendre son parti. Nous saurons tout dans deux heures.

ANNA.

Dans deux heures! bien des remerciements! Ah! j'aime fort cette réponse. Pourquoi donc ne pas dire dans un mois, nous en saurons bien davantage. (*A la fenêtre.*) Eh! Avdotia! Ah!... On t'a dit, Avdotia, que quelqu'un est arrivé... n'est-ce pas?... Tu ne sais pas? Qu'elle est bête! Eh bien, ces signes que tu fais, je les vois bien, mais pourquoi ne pas avoir demandé?... Elle n'a pas pu le savoir!... Des bêtises, elle ne voit que des amoureux...? Ah! partir si vite... Tu aurais dû courir après le drochki! Vas-y, vas-y tout de suite. Tu entends bien; cours, informe-toi. Sache où ils sont allés... Et puis ce voyageur, quel homme c'est, tu entends bien? Regarde par le trou de la serrure, et dis-moi tout... Comment sont ses yeux, noirs, ou non, et reviens sur-le-champ. Tu entends: vite, vite, vite, vite!

(*Elle continue à parler à la fenêtre jusqu'à ce que la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une petite chambre dans une auberge ; un lit, une table, une malle, une bouteille vide, des bottes, une brosse à habits, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSIP, couché sur le lit de son maître.

Je crève de faim, le diable m'emporte ! Mes boyaux font autant de bruit que si j'avais dans le ventre toutes les trompettes d'un régiment. Est-ce que nous ne mangerons donc notre soûl que lorsque nous serons chez nous ? Qu'allons-nous devenir ? Voilà deux mois qu'il a quitté Piter[1]. Mon farceur a fricassé l'argent sur la route ; maintenant il a l'oreille basse, et il est doux comme miel. Nous avions bien de quoi payer la poste, et de reste. — Non, dans chaque ville, il faut que monsieur se montre. (Contrefaisant son maître.) Osip, monte voir ma chambre. La meilleure. Qu'on me fasse un bon dîner. Je ne puis manger de la drogue. Il me faut de la bonne chère. — Hélas ! aujourd'hui, comme nous nous arrangerions de la fricasse du premier gargotier venu ! Monsieur fait connaissance avec les voyageurs. On joue aux cartes... attrappe ! nous voilà tondus. Ah ! cette vie-là m'ennuie. Je soupire après notre village. Dame ! ce n'est pas une vie publique ; mais au moins, on n'a pas à trimer. On a sa petite femme, on ne bouge pas

1. Abréviation populaire de Saint-Pétersbourg.

de sa soupente, on mange des pâtés. D'un autre côté, il faut en convenir, il n'y a rien de comparable à la vie qu'on mène à Piter. Qu'on ait le gousset garni, quelle jolie vie d'homme politique on y fait... Les théâtres... les chiens savants, tout ce qu'on peut souhaiter. On y a des façons de parler si délicates qu'on dirait que c'est tout noblesse. Tu sors, les marchands te crient : Monsieur daigne-t-il commander quelque chose ? Tu passes la rivière, c'est un employé qui s'assied auprès de toi. Tu veux de la compagnie, entre dans un magasin. Un chevalier-garde te racontera ce qui se passe au camp, et t'explique ce que veut dire chaque étoile au ciel comme si tu l'avais dans la paume de ta main... Une vieille femme d'officier est prête à faire des bêtises... Une autre fois, c'est une jolie femme de chambre qui se retourne d'un air... f f f ! (Il sourit en secouant la tête.) Au diable la galanterie ! Elles n'ont pas un mot tendre à vous dire ; toujours *vous*. — Quand on est las de marcher, on prend un fiacre, on s'assied comme un monsieur, et si on ne veut pas payer — chose facile ; chaque maison a sa porte de derrière, par où l'on file que le diable ne vous rattraperait pas. Il y a un revers à la médaille : aujourd'hui on se donne une bosse, demain on crève de faim. Exemple : aujourd'hui. C'est sa faute. Mais qu'y faire ? Le papa nous donne de l'argent ; ce n'est pas pour en faire des reliques. Allons faire la noce ! Il nous faut des fiacres; chaque jour il m'envoie lui chercher un billet pour la comédie—ça dure une semaine, et puis il me dit de porter son habit neuf chez ma tante. Je lui ai vu vendre au fripier jusqu'à sa dernière chemise, tant qu'il ne lui restait plus qu'une malheureuse petite redingote et sa robe de chambre, vrai comme il n'y a qu'un Dieu. Et de si beau drap ! du drap anglais. Un habit lui coûte cent cinquante roubles. Il met vingt roubles à son gilet, et pour les pantalons, je

n'en dis rien ; on ne sait pas où cela va. Et pourquoi tout cela ? Pourquoi ? parce que monsieur n'est pas à son affaire. Au lieu d'aller à son bureau, monsieur se promène sur la *Prechpective;* il fait sa partie. Ah ! si le vieux seigneur savait ce commerce-là ! Peut-être bien qu'il ne ferait pas attention que monsieur est employé du gouvernement, qu'il vous lui relèverait la chemise, et qu'il lui donnerait une dégelée à s'en frotter pendant une semaine. Comme tu sers, on te sert. Voilà le traiteur qui dit qu'il ne lui donnera plus à manger qu'il n'ait payé son mémoire... Et si nous ne payons pas... (Il soupire.) Hélas ! mon Dieu ! Tout ce que tu voudras, rien qu'une écuellée de soupe aux choux ! Je parie que tout le monde a déjà dîné à cette heure. On frappe. Ce doit être lui. (Il se lève précipitamment.)

SCÈNE II.

OSIP, KHLESTAKOF.

KHLESTAKOF.

Tiens... (Il lui donne sa casquette et sa badine.) Eh bien ! tu t'es encore vautré sur le lit ?

OSIP.

Moi ! Pourquoi donc me vautrer ? Je ne l'ai pas même regardé votre lit, moi.

KHLESTAKOF.

Tu mens. Tu t'es couché. Il est tout défait.

OSIP.

Comment ça se peut-il ? Je ne sais pas seulement ce que c'est qu'un lit. J'ai mes pieds. Je me tiens dessus. Je n'ai que faire de votre lit.

KHLESTAKOF, se promenant.

Regarde dans la blague s'il y a du tabac ?

OSIP.

Du tabac ? Il y a quatre jours que vous avez fumé le reste.

KHLESTAKOF se promène en se mordant les lèvres. D'un ton décidé et terrible :

Écoute, Osip !

OSIP.

Plaît-il ?

KHLESTAKOF, d'un ton terrible mais moins décidé.

Descends.

OSIP.

Où ?

KHLESTAKOF, d'un ton qui n'est plus ni terrible ni décidé mais presque suppliant.

En bas, au buffet... dis qu'on me monte à dîner.

OSIP.

Ah ! ma foi, non. Je n'y vais pas.

KHLESTAKOF.

Comment, drôle !

OSIP.

Et d'ailleurs, quand même j'irais, qu'est-ce que cela ferait. Le bourgeois dit qu'il ne veut plus vous donner à dîner.

KHLESTAKOF.

Comment, il oserait ! Voilà un impudent maroufle.

OSIP.

Il dit qu'il ira au gouverneur, parce qu'il y a quinze jours qu'on ne l'a payé. — Toi, dit-il, et ton maître vous êtes des polissons, et ton maître un escroc. J'en ai déjà vu, qu'il dit, des pique-assiettes comme vous.

KHLESTAKOF.

As-tu fini, brute que tu es, de dire tes sottises ?

OSIP.

Il dit : Cela vient, cela s'installe, cela prend à crédit, et on ne peut faire déguerpir cela. Mais moi, dit-il, je

ne plaisante pas. Je fais ma plainte, et je vous fais fourrer en prison.

KHLESTAKOF.

Assez, imbécile ! Descends, descends lui parler. Quelle brute !

OSIP.

Il vaut mieux que je dise au maître de venir vous parler.

KHLESTAKOF.

Eh ! je n'ai que faire de le voir. Parle-lui toi-même.

OSIP.

Mais, Monsieur...

KHLESTAKOF.

Va donc, le diable t'emporte ! Fais monter le maître d'hôtel. (Osip sort.)

SCÈNE III.

KHLESTAKOF, seul.

J'ai une faim terrible. J'ai fait un tour, pensant que cela me ferait passer l'appétit, non, le diable emporte, il ne s'en va pas. Ah ! si je n'avais pas fait des bêtises à Penza, j'aurais encore assez d'argent pour aller à la maison. Ce capitaine d'infanterie m'a joliment refait. Ce n'est pas pour dire, mais l'animal sait bien filer la carte. En un quart d'heure, il m'a tondu rasibus. Avec tout cela, je donnerais bien quelque chose pour me reprendre encore une fois avec lui. Si j'avais seulement trouvé ma belle ! Quelle vilaine petite ville ! Les pâtissiers ne donnent rien à crédit. Polissons ! (Ils siffle l'ouverture de Robert et quelques airs russes.) Personne ne veut donc venir ?

SCÈNE IV.

KHLESTAKOF, OSIP ET UN GARÇON DE L'HOTEL.

LE GARÇON.

Monsieur m'a chargé de demander à monsieur ce qu'il y a pour son service.

KHLESTAKOF.

Ah ! bonjour, mon camarade. Tu vas bien ?

LE GARÇON.

Oui, grâce à Dieu.

KHLESTAKOF.

Et dans l'hôtel, comment va tout le monde ? Tout va bien, j'espère ?

LE GARÇON.

Tout le monde va bien, Dieu merci.

KHLESTAKOF.

Vous avez beaucoup de voyageurs ?

LE GARÇON.

Oui, pas mal.

KHLESTAKOF.

Dis donc, mon cher, on ne m'a pas encore apporté mon dîner ; ainsi, fais-moi le plaisir de descendre, et de dire qu'on me le monte tout de suite, parce que, vois-tu, après dîner j'ai quelque chose à faire...

LE GARÇON.

Oui, Monsieur. C'est que monsieur a dit qu'il ne veut plus vous faire crédit. Il ne s'en est fallu de rien qu'il n'allât aujourd'hui se plaindre au gouverneur.

KHLESTAKOF.

Se plaindre ? Et de quoi ? Je t'en fais juge, mon cher, voyons... Il faut que je mange, d'abord... Je ne

peux pas jeûner comme cela. J'ai une faim terrible ; je ne plaisante pas.

LE GARÇON.

Très-bien, Monsieur. C'est qu'il a dit comme cela : Je ne lui donnerai pas à manger qu'il n'ait payé ce qu'il doit. Voilà ce qu'il a dit.

KHLESTAKOF.

Allons, allons, petit farceur, parle-lui.

LE GARÇON.

Mais que voulez-vous que je lui dise ?

KHLESTAKOF.

Parle-lui sérieusement, dis-lui que j'ai besoin de manger... De l'argent, quant à cela... Il s'imagine qu'on est comme un paysan et qu'on peut rester tout un jour sans manger... Il est bon là !

LE GARÇON.

Je m'en vas lui dire cela. (Il sort avec Osip.)

SCÈNE V.

KHLESTAKOF seul.

Ce serait un peu fort s'il s'obstinait à ne pas me donner à manger. J'ai un appétit comme jamais je n'en ai eu. Peut-être qu'en vendant mes habits je pourrais me procurer assez d'argent pour gagner la maison... Vendre ses culottes ? Hein ? — Non, mieux vaut mourir de faim et revenir à la maison avec un costume de Pétersbourg... Je suis fâché que Joachim n'ait pas voulu me prêter une calèche. Le diable m'emporte ! je ne serais pas embarrassé avec une calèche ; je serais allé grand train, les lanternes allumées et Osip en livrée derrière, sous le balcon de quelque château. Alors tout le monde est en l'air. — Qu'est-ce qui vient ? Qu'est-ce

que cela peut être? — Mon valet se présente : (Il contrefait un valet qui annonce.) Ivan Alexandrovitch Khlestakof de Pétersbourg. Ordonnez-vous qu'il entre? Mais ces lourdauds savent-ils seulement ce que cela veut dire : « Ordonnez-vous qu'il entre? » Pour ces gens-là, qu'il arrive n'importe quelle oie, un campagnard... l'ours qu'il est, vous entre droit dans le salon. On trouve là une jolie demoiselle, on s'approche : Mademoiselle, je... (Il se frotte les mains et fait craquer ses bottes.) Heuh ! (Il crache.) J'ai mal à l'estomac. C'est drôle, comme j'ai faim.

SCÈNE VI.

KHLESTAKOF, OSIP, puis LE GARÇON DE L'HOTEL.

KHLESTAKOF.

Eh bien?

OSIP.

On apporte le dîner.

KHLESTAKOF frappe des mains et tambourine doucement sur la table.

Le dîner! le dîner! le dîner!

LE GARÇON, portant quelques assiettes.

Monsieur dit que c'est pour la dernière fois qu'il vous fait servir à dîner.

KHLESTAKOF.

Monsieur, monsieur... Je me moque pas mal de ton monsieur. Qu'est-ce que tu as là?

LE GARÇON.

De la soupe et du rôti.

KHLESTAKOF.

Comment, deux plats seulement!

LE GARÇON.

Oui.

KHLESTAKOF.

Mais quelle infamie ! Je n'en reviens pas. Dis-lui... que jamais on n'a vu... Comme il y en a peu !

LE GARÇON.

Non, le maître dit qu'il y en a beaucoup.

KHLESTAKOF.

Et des légumes, pourquoi n'y en a-t-il pas ?

LE GARÇON.

Il n'y en a pas.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc ? En passant près de la cuisine, j'ai vu qu'on en faisait à force. Et aujourd'hui, dans le salon du restaurant, il y avait deux petits messieurs qui mangeaient du saumon et beaucoup de toutes sortes de choses.

LE GARÇON.

De cela, il y en a, et il n'y en a pas, s'il vous plaît.

KHLESTAKOF.

Comment, il n'y en a pas !

LE GARÇON.

Mon Dieu, non, il n'y en a pas.

KHLESTAKOF.

Il n'y a pas du saumon, du poisson, des côtelettes ?

LE GARÇON.

Ah ! oui, mais pour ceux qui paient.

KHLESTAKOF.

Quel imbécile tu fais !

LE GARÇON.

Je ne dis pas.

KHLESTAKOF.

Tu es un vilain maroufle... Qu'est-ce à dire ? je ne mangerai pas de ce que les autres mangent ? Pour-

quoi pas moi, de par tous les diables! Ne suis-je pas un voyageur comme eux?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, ce n'est pas la même chose.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc?

LE GARÇON.

Mais la différence... Eux, Monsieur... les autres voyageurs paient.

KHLESTAKOF.

Imbécile, je ne veux pas disputer avec toi. (Il se met à manger la soupe.) Qu'est-ce que cela? De la soupe! C'est de l'eau que tu as versée dans la soupière... ça ne sent rien... c'est de la lavasse infecte... Je ne mange pas de cela, donne-moi d'autre soupe.

LE GARÇON.

Je vais l'emporter. Dame, monsieur dit que si vous n'en voulez pas, vous la laissiez.

KHLESTAKOF, retenant la soupière que le garçon veut emporter.

Laisse... laisse cela, imbécile... Tu es habitué à faire aller le monde ici... mais moi je n'aime pas les plaisanteries... ne t'y frotte pas... (Il mange.) Ah! grand Dieu! quelle soupe! (Il mange toujours.) Je suis sûr qu'il n'y a pas un homme au monde qui en ait mangé de pareille... De la graisse... et des plumes à la nage. (Il découpe une poule.) Ah! quelle poule!... donne-moi le rôti. Osip, il reste un peu de soupe, c'est pour toi. (Il coupe le rôti.) Ça du rôti! Ça n'est pas du rôti.

LE GARÇON.

Qu'est-ce donc que c'est?

KHLESTAKOF.

Le diable le sait, mais je vois bien que ce n'est pas du rôti. C'est une savate brûlée au lieu de rôti. (Il mange.) Canaille! drôles! voilà comme ils vous nourrissent. On s'abîme la mâchoire à en manger une bou-

chée. (Il se cure les dents avec le doigt.) Faquins ! c'est comme une écorce, impossible d'avaler cela, et cela vous noircit les dents. (Il s'essuie la bouche avec la serviette.) Est-ce qu'il n'y a plus rien ?

LE GARÇON.

Rien.

KHLESTAKOF.

Canaille ! drôles ! comment, pas un légume, pas de pâtisserie ! Gredins ! Voilà comme on traite les voyageurs ! (Le garçon et Osip emportent les assiettes.)

SCÈNE VII.

KHLESTAKOF, puis OSIP.

KHLESTAKOF.

Parbleu ! c'est comme si je n'avais rien mangé. Cela n'a fait que me mettre en appétit. Si j'avais quelque chose dans ma poche, j'enverrais chercher un pain d'un sou.

OSIP, entrant.

Le gouverneur est ici, qui veut se faire annoncer, et demande après vous.

KHLESTAKOF, effrayé.

Que dis-tu ? Comment ! cette bête de maître d'hôtel a déja porté sa plainte ! Est-ce qu'il voudrait par hasard me fourrer en prison ? Diable ! Si j'essayais d'une manière noble... non, non, je ne veux pas. Dans cette ville, les officiers et les bourgeois sont toujours à flâner. J'ai voulu leur montrer les belles manières, et j'ai commencé par faire l'œil à la fille d'un marchand.... Non, non, cela ne vaut rien... Mais comment oserait-il.... Suis-je donc un marchand ou un artisan ? (S'enhardissant et se redressant.) Ah ! je m'en vais lui dire : Avez-vous bien l'audace.... (Le bouton de la porte tourne ; Khlestakof pâlit et frémit.)

SCÈNE VII.

KHLESTAKOF, LE GOUVERNEUR ET DOBTCHINSKI.

(Le gouverneur fait un pas en avant et s'arrête; tous les deux, effrayés se regardent l'un l'autre un moment, puis baissent les yeux.)

LE GOUVERNEUR, prenant un peu de courage.

Bonjour, Monsieur...

KHLESTAKOF.

Serviteur.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi si...

KHLESTAKOF.

Comment donc.... de rien....

LE GOUVERNEUR.

Mon devoir, comme le principal magistrat de cette ville, c'est de prendre des mesures pour que les voyageurs et tous les gens comme il faut n'éprouvent aucun...

KHLESTAKOF, balbutiant d'abord, mais se rassurant et grossissant sa voix peu à peu.

Que voulez-vous... que j'y fasse... ce n'est pas ma faute... Je paierai... On m'enverra de chez moi... (Bobtchinski entr'ouvre la porte et regarde.) C'est plutôt sa faute : il me donne du veau dur comme une planche; de la soupe.... le diable sait ce qu'on a mis dedans, et j'ai été obligé de la jeter par la fenêtre. Il me fait mourir de faim toute la journée... Du thé incroyable : il sent le poisson, pas le thé.... Pourquoi donc...? voilà une drôle...

LE GOUVERNEUR, intimidé.

Pardonnez, Monsieur, ce n'est pas ma faute. Le veau que j'achète au marché est toujours bon. Ce sont des

marchands de Kholmogor qui l'apportent, gens honnêtes et de bonnes mœurs. Je ne sais pas où il prend celui dont vous parlez. Mais s'il n'est pas.... alors.... permettez-moi de vous proposer de vous faire changer de logement.

KHLESTAKOF.

Non pas! je ne veux pas. Je sais bien ce que vous voulez dire avec votre logement : c'est la prison. Mais quel droit avez-vous, et comment osez-vous... C'est que je... je suis employé... à Pétersbourg.... (Fièrement.) Je... je... je...

LE GOUVERNEUR, à part.

Oh! mon Dieu! comme il est colère... Il sait tout! Ces maudits marchands lui ont tout dit.

KHLESTAKOF, s'enhardissant de plus en plus.

Vous avez beau être gouverneur..... Je n'irai pas. J'aurai recours au ministre. (Il frappe du poing sur la table.) Qui êtes-vous? qui êtes-vous?

LE GOUVERNEUR, prêt à défaillir et tout tremblant.

Ah! de grâce, Monsieur, ne me perdez pas. J'ai une femme et de petits enfants.... ne ruinez pas un infortuné!

KHLESTAKOF.

Non, je ne veux pas. Eh! que m'importe à moi que vous ayez une femme et des enfants? faut-il pour cela que j'aille en prison? Voyez un peu la belle raison! (Bobtchinski entr'ouvre la porte, regarde et se retire effrayé.) Non, non, je vous remercie très-humblement. Je ne veux pas.

LE GOUVERNEUR, tremblant.

Inexpérience, Monsieur, inexpérience de ma part, et insuffisance de la place. Mon Dieu, daignez en juger vous-même. Les appointements ne me rendent pas le thé et le sucre seulement. S'il y a eu des cadeaux, je vous proteste que c'étaient des misères... Quelque chose pour la table, ou peut-être une couple d'habits. Quant

à la veuve du sous-officier qui faisait le commerce, que j'aurais fait fouetter, c'est une calomnie, Monsieur, sur mon honneur, c'est une calomnie. Ce sont mes ennemis qui ont inventé cela. Les gens d'ici sont si méchants, qu'ils sont prêts à m'assassiner...

KHLESTAKOF.

Eh bien ! je n'ai pas affaire à eux, moi... (Réfléchissant.) Je ne sais pas, moi, pourquoi vous me parlez de vos ennemis ou de la veuve de ce sous-officier.... Une femme de sous-officier, c'est autre chose.... mais moi, vous n'oseriez pas me faire fouetter... vous n'y pensez pas, apparemment? Je vous le répète, je paierai, je paierai... mais en ce moment, je me trouve sans argent. Si je suis ici, c'est que je n'ai pas un kopek.

LE GOUVERNEUR, à part.

Oh! le farceur! Quelle diable d'histoire nous fait-il et où veut-il en venir? On ne sait par où le prendre. Ma foi, essayons; il en sera ce qu'il en sera, essayons toujours. (Haut.) Si vous aviez besoin d'argent, Monsieur, ou de toute autre chose, veuillez disposer de moi. Mon devoir est d'obliger les voyageurs.

KHLESTAKOF.

Si vous vouliez me prêter quelques roubles, je satisferais le maître de l'hôtel. Deux cents roubles me suffiraient, et même moins.

LE GOUVERNEUR, lui donnant des billets.

Voici précisément deux cents roubles; ne vous donnez pas la peine de compter.

KHLESTAKOF.

Mille remerciements. Je vous renverrai cela de la campagne..... C'est un accident que..... Je vois, Monsieur, que vous êtes un galant homme.... C'est une autre affaire.

LE GOUVERNEUR, à part.

Dieu soit loué! il a pris l'argent. Nous allons être

d'accord, à ce que je vois. Au lieu de deux cents, je lui en glisse quatre cents.

KHLESTAKOF.

Osip! (Osip entre.) Appelle le garçon. (Au gouverneur et à Dobtchinski.) Comment! vous êtes debout! Faites-moi donc le plaisir de vous asseoir. (A Dobtchinski.) Asseyez-vous donc, je vous en supplie.

LE GOUVERNEUR.

Ne faites pas attention; nous sommes bien.

KHLESTAKOF.

Faites-moi donc la grâce de vous asseoir! Ah! je vois toute la cordialité et toute la franchise de votre caractère... Et moi qui m'étais imaginé que vous veniez pour me... (A Dobtchinski.) Asseyez-vous donc. (Le gouverneur et Dobtchinski s'asseoient, Dobtchinski entr'ouvre la porte et écoute.)

LE GOUVERNEUR, à part.

Allons, un peu plus d'audace. Il veut qu'on respecte son incognito. C'est bon, nous sommes à deux de jeu pour la comédie. Faisons semblant de ne pas savoir quel homme c'est. (Haut.) J'étais sorti pour des affaires de service, avec Pëtr Ivanovitch Dobtchinski, gentilhomme de ce pays, et nous avons voulu entrer dans l'hôtel pour voir si les voyageurs étaient convenablement reçus, parce que, voyez-vous, je ne suis pas comme bien des gouverneurs, qui ne se mêlent pas de ces affaires-là. Mais, moi, outre les affaires de mon administration, par pure charité chrétienne, je veux que tout mortel reçoive ici un bon accueil. Et c'est une récompense de mon zèle quand je trouve l'occasion de faire une connaissance si agréable.

KHLESTAKOF.

Pour mon compte, j'en suis ravi. Sans vous, j'aurais été contraint de rester longtemps ici. Je ne savais comment faire pour payer.

LE GOUVERNEUR, à part.

Oui, oui, conte-nous cela. Tu ne savais comment payer! (Haut.) Oserais-je vous demander de quel côté votre voyage se dirige?

KHLESTAKOF.

Je vais dans le gouvernement de Saratof, dans ma terre.

LE GOUVERNEUR, à part, ironiquement.

Il a un fameux front! Il faut jouer serré avec lui. (Haut.) C'est une chose bien intéressante que les voyages, les particularités de la route.... d'un côté, les contrariétés qui résultent des chevaux en retard, d'un autre côté... c'est une grande dissipation pour l'esprit. Monsieur voyage sans doute pour son agrément?

KHLESTAKOF.

Non, c'est papa qui me demande. Il se vexe, papa, parce que, jusqu'à présent, je n'ai pas eu d'avancement à Pétersbourg. Il s'imagine comme cela que, dès qu'on est arrivé, on va vous mettre la croix de Saint-Vladimir à la boutonnière. Ma foi, qu'il aille lui-même faire sa cour à la Chancellerie.

LE GOUVERNEUR, à part.

En voilà de sévères; et ce papa qu'il nous coule en douceur... (Haut.) Est-ce pour longtemps que vous vous proposez de vous absenter?

KHLESTAKOF.

Mon Dieu! je ne sais pas. Mon père... mon père est bête, entêté comme une mule, un vieux roquentin dur comme du bois. Je lui dirai tout bonnement : faites ce que vous voudrez, je ne puis pas vivre hors de Pétersbourg. Pourquoi donc serais-je condamné à passer ma vie avec des paysans...? Cessez d'exiger cela de moi; mon âme a soif de civilisation.

LE GOUVERNEUR, à part.

Comme il défile son chapelet, et sans se couper. Il se

figure qu'il me fait avaler toutes ses histoires. Va, va, tu n'as pas trouvé ta dupe. Je te laisse faire et t'en donner. (Haut.) La remarque que vous avez bien voulu faire est parfaitement juste. Que peut-on faire dans l'ignorance et l'obscurité? Ici, par exemple dans notre petit endroit, on ne dort pas la nuit, on s'extermine pour son pays, on n'épargne rien, sans seulement songer à quand la récompense.... (Il promène ses regards par la chambre.) Il me semble que cette chambre est un peu humide.

KHLESTAKOF.

Abominable! et des punaises comme je n'en ai jamais vu. Elles vous ont des dents comme des chiens.

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible! Un étranger si distingué exposé à des tortures semblables; d'indécentes punaises comme il n'en devrait pas exister dans le monde! — Est-ce qu'il ne fait pas bien sombre dans cette chambre?

KHLESTAKOF.

Horriblement sombre! Le maître d'hôtel n'a pas l'habitude de donner des bougies. On ne peut rien faire. On veut lire, ou bien l'envie vous prend d'écrire quelque chose, impossible; on n'y voit goutte.

LE GOUVERNEUR.

Oserais-je vous demander... mais non, je ne suis pas digne....

KHLESTAKOF.

Quoi donc?

LE GOUVERNEUR.

Non, non, je suis indigne de cet honneur...

KHLESTAKOF.

Mais de quoi s'agit-il?

LE GOUVERNEUR.

C'est que, si j'osais... J'ai chez moi un appartement parfaitement convenable, bien éclairé, tranquille, que

je serais heureux de vous offrir.... Mais non, je sens moi-même que ce serait trop d'honneur pour moi.... Veuillez, je vous en supplie, ne pas vous en offenser; c'est dans la simplicité de mon cœur que je faisais cette offre indiscrète.

KHLESTAKOF.

Comment donc? mais au contraire, j'en suis enchanté. Il me sera infiniment plus agréable d'être dans une maison particulière que dans une auberge.

LE GOUVERNEUR.

Ah! vous me comblez! Et quel bonheur pour ma femme! Pour moi, c'est mon caractère; je n'ai pas de plus grand bonheur que d'exercer l'hospitalité, surtout à l'égard de personnes distinguées. Ce n'est pas la flatterie qui dicte mon langage, je vous prie de le croire; je n'ai pas ce défaut, Dieu merci, et je parle à cœur ouvert.

KHLESTAKOF.

Je vous en remercie très-humblement. Pour moi, je n'aime pas les gens à double visage. Votre cordialité et votre franchise me plaisent; et quant à moi, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me montre du dévouement et de la considération... de la considération et du dévouement.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GARÇON DE L'HOTEL accompagné de OSIP.

Bobtchinski regarde par la porte entr'ouverte.

LE GARÇON.

Monsieur demande quelque chose?

KHLESTAKOF.

Donne-moi mon compte.

LE GARÇON.

Il y a longtemps que je vous l'ai remis votre compte.

KHLESTAKOF.

Est-ce que je me souviens de tes bêtes de comptes? Combien dois-je ici?

LE GARÇON.

Le premier jour, Monsieur a commandé à dîner; le lendemain, Monsieur n'a mangé que du saumon, et puis, Monsieur, depuis lors, a tout pris à crédit...

KHLESTAKOF.

Imbécile, vas-tu recommencer tes additions? En tout combien cela fait-il?...

LE GOUVERNEUR.

Ne vous donnez pas cette peine, il attendra bien. (Au garçon.) Va-t'en, on règlera cela.

KHLESTAKOF.

Au fait, vous avez raison. (Il met l'argent dans sa poche; le garçon sort. Bobtchinski regarde par la porte entr'ouverte.)

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, KHLESTAKOF, DOBTCHINSKI.

LE GOUVERNEUR.

Ne vous plairait-il pas de voir maintenant quelques établissements publics de notre ville... l'hospice, par exemple, et quelques autres...

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce qu'il y a donc à voir?...

LE GOUVERNEUR.

C'est que chez nous, voyez-vous, l'administration est si régulière... il y a tant d'ordre, que...

KHLESTAKOF.

Je serai enchanté! Je suis tout à vos ordres.

(Bobtchinski passe la tête par la porte entr'ouverte.)

LE GOUVERNEUR.

De là, si vous aviez envie de visiter le collége du district, vous verriez l'ordre remarquable avec lequel on cultive ici les sciences.

KHLESTAKOF.

Volontiers, volontiers.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite, si vous vouliez entrer dans le fort et dans la prison de ville, vous verriez de quelle manière on garde ici les coupables.

KHLESTAKOF.

Pourquoi voir la prison? il vaut mieux visiter les établissements de bienfaisance.

LE GOUVERNEUR.

Comme il vous plaira. Que préférez-vous? irons-nous dans votre voiture ou bien accepterez-vous une place dans mon drochki?

KHLESTAKOF.

J'aime mieux aller avec vous dans votre drohcki.

LE GOUVERNEUR, à Dobtchinski.

Ma foi, Pëtr Ivanovitch, je n'ai plus de place pour vous.

DOBTCHINSKI.

Ne faites pas attention à moi.

LE GOUVERNEUR, bas à Dobtchinski.

Écoutez. Vous allez courir, mais comme un dératé, pour porter deux billets, l'un à Zemlianika, à l'hospice, l'autre à ma femme. (A Khlestakof.) Oserais-je vous demander la permission d'écrire en votre présence une

ligne à ma femme, pour qu'elle se prépare à recevoir un hôte si distingué.

KHLESTAKOF.

Oh ! Monsieur, ce n'est pas la peine... Au reste, voici l'écritoire... seulement du papier... je ne sais pas... Ah ! tenez ce compte, cela peut-il servir ?

LE GOUVERNEUR.

Parfaitement. (A part, tout en écrivant.) Ah ! nous verrons comment iront nos affaires quand il aura tâté d'un déjeuner et des bouteilles à grosse panse... Nous avons le madère du gouvernement ; il n'est pas très-bien pour l'œil, mais il vous enfoncerait un éléphant. Je voudrais bien savoir quel homme c'est, et de quel côté il faut s'en garer. (Il écrit le billet, le donne à Dobtchinski qui se dirige vers la porte, mais en ce moment elle se détache et Bobtchinski qui s'y tenait collé, tombe avec elle sur la scène. Exclamation générale. Bobtchinski se relève.)

KHLESTAKOF.

Vous êtes-vous fait mal ?

BOBTCHINSKI.

Rien, rien du tout, pas la moindre des choses ; seulement sur le nez, un petit horion. Je cours chez Christian Ivanovitch. Il y a chez lui de l'emplâtre si bon qu'il n'y paraîtra plus.

LE GOUVERNEUR, après avoir fait un geste de reproche à Bobtchinski.

(A Khlestakof.) Ce n'est rien. Je vous en supplie, Monsieur, veuillez passer... Je vais dire à votre domestique d'apporter vos effets. (A Osip.) Mon cher ami, tu porteras tout le bagage chez moi, chez le gouverneur ; tout le monde te dira le chemin. Je vous en supplie, Monsieur... (Il fait passer devant Khlestakof et le suit ; au moment de

sortir, il se retourne d'un air irrité vers Bobtchinski.) A-t-on vu pareille maladresse ! Comme si vous ne pouviez pas prendre un autre endroit pour vous jeter par terre. Et s'étaler comme un je ne sais quoi !... (Il sort suivi de Bobtchinski.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre chez le gouverneur ; décoration du premier acte

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA, à la fenêtre et dans les mêmes attitudes où on les a vues à la fin du premier acte.

ANNA.

Voilà une heure que nous attendons, et tout cela pour ta sotte coquetterie... Elle est tirée à quatre épingles ; non, il faut encore chiffonner... Ah ! et ne pas la voir revenir ! Quel ennui ! Et pas une âme ! On dirait que tout est mort ici.

MARIA.

Allons, maman, dans deux minutes nous saurons tout. Avdotia va revenir tout de suite. (Elle regarde à la fenêtre et fait un petit cri.) Ah ! petite, maman, petite maman, voilà quelqu'un qui vient au bout de la rue.

ANNA.

Où donc ? Tu te figures toujours comme cela... C'est vrai, on vient... Qui donc cela peut-il être ?... Il n'est pas grand. . en frac... qui donc ? Dieu que c'est ennuyeux de ne pas savoir qui c'est.

MARIA.

C'est Dobtchinski, petite maman.

ANNA.

Dobtchinski ! Allons donc. Tu as toujours des imagi-

nations comme cela. Ce n'est pas Dobtchinski. (Elle agite son mouchoir.) Eh ! vous ! par ici, venez donc, venez donc, plus vite !

MARIA.

Je vous assure, maman, que c'est Dobtchinski.

ANNA.

Ce que c'est que la manie de disputer ! On te dit que ce n'est pas Dobtchinski.

MARIA.

Mais si, petite maman, mais si. Vous voyez bien que c'est Dobtchinski.

ANNA.

Tiens, c'est Dobtchinski. Je le vois à présent. Mon Dieu ! c'est inutile de disputer pour cela. (Elle crie à la fenêtre) Plus vite, dépêchez-vous donc ! vous allez comme une tortue ! Eh bien ! où sont-ils ? Parlez donc ! parlez d'ici... Vous êtes... qu'est-ce que cela fait ? Quoi... bien sévère ? Ah ! Et mon mari, mon mari ? (s'éloignant de la fenêtre avec dépit.) Quel imbécile ! jusqu'à ce qu'il soit monté au salon, il ne nous dira rien !

SCÈNE I.

LES MÊMES, DOBTCHINSKI.

ANNA.

Allons, parlez, je vous en prie. Je vous demande un peu si c'est honnête de votre part ? Moi qui ne comptais que sur vous seul, comme sur un homme raisonnable, et vous vous enfuyez et nous laissez là. Et depuis ce moment-là, personne pour me dire la moindre chose ! N'avez-vous pas de honte ! moi qui été la marraine de votre Vanitchka et de Lizanka ! Voilà comment vous êtes avec moi ?

DOBTCHINSKI.

Eh! mon Dieu, ma commère, j'ai tant couru pour vous présenter mes respects que je n'en suis pas encore remis... Mes respects, Maria Antonovna.

MARIA.

Bonjour, Pëtr Ivanovitch.

ANNA.

Voyons donc, parlez! Que se passe-t-il?

DOBTCHINSKI.

Anton Antonovitch vous envoie ce billet.

ANNA.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? un général?

DOBTCHINSKI.

Général, non; mais il vaut bien un général. Un air, des manières, une dignité...

ANNA.

Ainsi, c'est bien le fonctionnaire dont on annonçait l'arrivée à mon mari.

DOBTCHINSKI.

En personne. Et c'est moi qui l'ai découvert le premier avec Pëtr Ivanovitch.

ANNA.

Eh bien, parlez donc! vous disiez...

DOBTCHINSKI.

Ah! grâce à Dieu tout s'est arrangé. D'abord il a reçu Anton Antonovitch un peu sévèrement. Oui, il s'est échauffé, et il a dit que dans l'auberge cela n'allait pas bien, qu'il n'irait pas chez lui, et qu'il ne se souciait pas d'aller en prison pour lui; mais ensuite, lorsqu'il a reconnu l'innocence d'Anton Antonovitch, et quand il a eu une petite explication avec lui, alors il a changé d'avis, grâce à Dieu, et tout s'est bien passé. Ils sont allés voir les établissements de bienfaisance... C'est ien comme nous le pensions, Anton Antonovitch et

moi, une dénonciation secrète... Savez-vous que j'ai eu aussi fameusement peur pour moi?

ANNA.

Qu'avez-vous à craindre, vous? Vous n'êtes pas employé.

DOBTCHINSKI.

C'est égal. Savez-vous, quand on entend parler un grand personnage comme cela, on se sent saisi.

ANNA.

Mais enfin, comment est-il?... Tout cela ce sont des chansons. Quel homme est-ce? Dites-moi, comment est-il de sa personne, vieux ou jeune?

DOBTCHINSKI.

Jeune, il est jeune. Vingt-trois ans. Mais il parle tout à fait comme un homme d'âge. Si vous le permettez, dit-il, j'irai là, et là... (Gesticulant.) comme cela; J'aime à lire, dit-il, et à écrire; mais ce qui me gêne, a-t-il dit, c'est que la chambre est sombre.

ANNA.

Mais de quelle couleur a-t-il les cheveux? Bruns ou blonds?

DOBTCHINSKI.

Non, plutôt chatains, et des yeux d'une vivacité... comme des étincelles... qui vont toujours comme cela... le regard comme s'il avait le diable au corps.

ANNA.

Voyons ce qu'il me mande dans son billet: « Je m'empresse de t'informer, m'amour, que ma position a été fort critique; mais je dois à la miséricorde divine deux concombres salés et une demi-portion de caviar, roubles, zéro, vingt-cinq kopeks... » Qu'est-ce que cela veut dire? des concombres et du caviar?...

DOBTCHINSKI.

Ah! c'est que dans sa précipitation, Anton Antonovitch s'est servi de papier écrit: il aura pris le mémoire du restaurant.

ANNA.

Ah ! oui, c'est cela. (Continuant de lire.) « Mais je dois à la miséricorde divine de voir tout finir heureusement. Fais préparer au plus vite une chambre pour un hôte d'importance, celle où il y a du papier doré. Il est inutile de te donner de la peine pour le dîner, nous allons manger à l'hospice chez Artemii Philippovitch ; mais il faut du vin, dis au marchand Avdouline qu'il en envoie du meilleur, ou sinon je mets sa cave en cannelle. Je te baise les mains, et suis ton Anton Skvoznik-Dmoukhanofski. » Ah ! mon Dieu ! il n'y a pas un moment à perdre ! Holà ! quelqu'un ! Michka !

DOBTCHINSKI, courant à la porte et criant.

Michka ! Michka ! Michka ! Michka entre.

ANNA.

Écoute. Cours chez le marchand Avdouline... attends, je vais te donner un billet. (Elle s'assied au bureau et écrit tout en parlant.) Tu vas donner cette lettre à Sidor, au cocher, pour qu'il aille tout de suite chez Avdouline, et qu'il rapporte du vin. Et toi, tu vas préparer joliment cette chambre pour un monsieur qui vient ici. Tu mettras un lit, une cuvette, et cœtera.

DOBTCHINSKI.

Moi, Anna Andreïevna, je m'en vais voir comment il inspecte là-bas.

ANNA.

Allez, allez, je ne vous retiens pas.

SCÈNE III.

ANNA ANDREIEVNA ET MARIA ANTONOVNA.

ANNA.

Allons, ma petite, il faut un peu penser à notre toi-

lette. C'est un élégant de la capitale. Dieu garde qu'il ne trouve ici quelque chose à critiquer. Toi, je te conseille de mettre ta robe bleue à petits retroussis.

MARIA.

Fi donc, petite maman, du bleu ! Cela ne me va pas : madame Liapkine Tiapkine met du bleu, et la fille de M. Zemlianika se met en bleu aussi. Non, je serai mieux en rose.

ANNA.

En rose ! Ah ! par exemple, c'est bien pour l'amour de la contradiction ! Cela t'ira infiniment mieux, d'autant plus que je vais mettre ma robe paille. J'aime beaucoup cette nuance-là.

MARIA.

Ah ! petite maman, vous ne mettrez pas votre robe paille ! Elle ne vous va pas.

ANNA.

Ma robe paille ne me va pas ?

MARIA.

Mais, non, maman. Je vous dirai ce qu'il vous faut. Pour la nuance paille, il faudrait que vous eussiez les yeux foncés.

ANNA.

Ah ! vraiment, voilà qui est fort ! Je n'ai pas les yeux foncés, moi ! Mais je les ai trop foncés, au contraire. A-t-on jamais vu une idée pareille ! Je n'ai pas les yeux foncés ! Et quand je me tire les cartes, c'est toujours moi qui suis la dame de trèfle.

MARIA.

Ah ! petite maman, vous seriez bien plutôt la dame de cœur.

ANNA.

Ah ! c'est trop trop fort ! par trop fort ! La dame de cœur ! Où a-t-elle l'esprit ! (Elle sort précipitamment, en répétant derrière la scène :) La dame de cœur ! Quelle idée ! On n'est

pas plus folle ! (Lorsqu'elles sont sorties, la porte s'ouvre et Michka paraît poussant devant lui des balayures. Par une autre porte entre Osip portant une malle sur sa tête.)

SCÈNE IV.

MICHKA, OSIP.

OSIP.

Par où est-ce ?

MICHKA.

Par ici, mon oncle, par ici.

OSIP.

Un instant, que je souffle. Ah ! gredin de sort ! On dit bien que pour ventre vide il n'y a pas de léger fardeau !

MICHKA.

Dites donc, mon oncle, le général va venir bientôt?

OSIP.

Quel général ?

MICHKA.

Votre maître.

OSIP.

Mon maître ? Quel général est-ce qu'il est ?

MICHKA.

Comment, est-ce qu'il n'est pas général ?

OSIP.

Général, ah ! oui ; mais d'une autre façon.

MICHKA.

Est-ce plus ou moins fort qu'un général en service ?

OSIP.

Plus.

MICHKA.

Voyez-vous cela ! Voilà la chose pourquoi il y a ce remue-ménage chez nous.

OSIP.

Écoute petit. A ce que je vois, tu es un gaillard fûté? Est-ce qu'il n'y aurait pas un morceau à manger?

MICHKA.

Hélas ! mon oncle, c'est que pour vous il n'y a rien de prêt. Vous ne mangeriez pas quelque chose de tout simple. Je crois bien que quand votre maître se met à table, il vous envoie de ce qu'il mange lui-même.

OSIP.

Mais qu'est-ce qu'il y a ici en fait de choses simples?

MICHKA.

Il n'y a que de la soupe aux choux, du gruau, et puis des pâtés.

OSIP.

Rien que de la soupe aux choux, du gruau et des pâtés? C'est bon, nous mangerons tout cela. Allons, portons cette malle. Il y a une autre porte par ici ?

MICHKA.

Oui. (Tous deux portent la malle dans la chambre de côté.)

SCÈNE V.

Des sergents de ville ouvrent la porte du fond à deux battants. Entre KHLESTAKOF, il est suivi du GOUVERNEUR; viennent ensuite à distance L'ADMINISTRATEUR DES ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE, LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE, DOBTCHINSKI ET BOBTCHINSKI, ce dernier avec un emplâtre sur le nez. Le gouverneur montre aux sergents de ville un morceau de papier sur le plancher. Ils s'empressent de le ramasser en se heurtant l'un l'autre dans leur précipitation.

KHLESTAKOF.

Excellent établissement! Ce qui me plaît ici, c'est qu'on montre aux voyageurs tout ce qu'il y a à voir

dans la ville. Dans les autres villes on ne m'a rien montré.

LE GOUVERNEUR.

Dans d'autres villes, oserais-je vous le faire remarquer, les fonctionnaires publics sont surtout préoccupés de leurs intérêts. Tandis qu'ici, je puis le dire, on n'a qu'une pensée, c'est, à force de zèle et de vigilance de remplir les généreuses intentions du gouvernement.

KHLESTAKOF.

Le déjeuner était excellent. Ah ! j'ai mangé comme il faut. Est-ce qu'on s'en donne ici comme cela tous les jours ?

LE GOUVERNEUR.

On célébrait la présence d'un hôte illustre.

KHLESTAKOF.

Moi, j'aime à manger. A quoi bon vivre si ce n'est pas pour cueillir la fleur du plaisir? Comment s'appelle ce poisson ?

L'ADMINISTRATEUR, *s'avançant.*

Du labardane.

KHLESTAKOF.

Fameux poisson ! Où est-ce donc que nous avons déjeuné, dans l'infirmerie ?

L'ADMINISTRATEUR.

Si vous le voulez bien. Dans l'hospice.

KHLESTAKOF.

Ah ! oui, je me rappelle, il y avait des lits. Et les malades, ils sont donc guéris ? Il n'y en avait guère.

L'ADMINISTRATEUR.

Il n'en restait que dix. Les autres étaient sortis guéris. Cela tient à l'excellent ordre qui règne dans l'établissement. Depuis le moment où j'ai pris l'administration de l'hospice, peut-être le fait vous paraîtra-t-il incroyable, tous les malades guérissent comme des

mouches. A peine un malade entre-t-il dans l'infirmerie qu'il est guéri. Ce n'est pas dû seulement à la médicamentation, mais à la propreté et à l'ordre.

LE GOUVERNEUR.

Oserais-je vous exposer les devoirs accablants qui incombent à l'administrateur de ce district... Combien d'affaires!... Tenez, pour ne parler que de la voirie, des travaux publics, de la police... En un mot, l'esprit le plus vaste s'y casserait la tête; mais, par la miséricorde de Dieu, tout marche ici à merveille. Un autre gouverneur peut-être penserait à ses intérêts. Mais, moi, le croiriez-vous, moi, quand je vais me coucher, je me dis : Mon Dieu, daigne faire en sorte que le gouvernement connaisse mon zèle et mon désintéressement et qu'il soit satisfait... qu'il m'en récompense ou non, je m'abandonne à sa volonté, au moins mon cœur sera tranquille. Lorsque dans notre ville je vois l'ordre régner partout, les rues balayées, les prisonniers bien sûrement sous les verrous, qu'il n'y a pas trop d'ivrognes... que me faut-il de plus? Hélas! je ne demande pas des distinctions! C'est un appât trompeur, et auprès du bonheur de faire le bien, tout n'est que poussière et vanité!

L'ADMINISTRATEUR, à part.

Le gredin, comme il dégoise! Si Dieu m'avait donné une langue si bien pendue!

KHLESTAKOF.

Vous avez bien raison. Moi aussi, j'aime à faire de temps en temps... j'aime à faire de la morale. Quelquefois j'en fais en prose, d'autres fois je me lâche en vers.

BOBTCHINSKI à Dobtchinski.

Comme c'est bien dit, comme c'est fort, Pëtr Ivanovitch! Quelles observations il a... Il faut qu'il ait fait de fameuses études.

KHLESTAKOF.

Dites donc, est-ce qu'il n'y a pas ici quelque petite société joyeuse où l'on pourrait, par exemple, faire une partie de cartes ?

LE GOUVERNEUR, à part.

Hein ? Est-ce qu'il voudrait jeter des pierres dans mon jardin ? (Haut.) Ah ! Dieu nous en préserve ! Ici on ne sait pas ce que c'est que de semblables réunions. Pour moi, je n'ai jamais touché une carte... Et même je ne sais pas y jouer... aux cartes. Je ne puis pas en voir de sang-froid, et quand j'ai le malheur d'apercevoir un roi de carreau ou de n'importe quoi, cela me donne un tel mal de cœur qu'il faut que je crache. Une fois, je ne sais comment cela se fit, les enfants s'étaient amusés à construire un château de cartes... Eh bien ! toute la nuit j'ai rêvé de ces maudites cartes. Mon Dieu ! comment y a-t-il des gens qui perdent un temps précieux dans des occupations semblables !

LE RECTEUR, à part.

Ah ! farceur, qui m'a décavé hier de cent roubles!

LE GOUVERNEUR.

Pour moi, je trouve mieux à employer mon temps pour l'avantage de l'administration.

KHLESTAKOF.

Ah ! bien, cependant, voyez-vous..... cela dépend beaucoup de la manière de voir. Par exemple, si l'on s'en va faire son vatout quand on n'a rien dans la main, alors... mais allez, quelquefois c'est bien attachant de jouer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA.

LE GOUVERNEUR.

Oserais-je vous présenter ma famille? ma femme et ma fille.

KHLESTAKOF.

C'est un grand bonheur pour moi, Madame, d'avoir celui de vous voir.

ANNA.

C'en est un bien grand pour moi, Monsieur, de voir une personne si distinguée.

KHLESTAKOF, avec galanterie.

Pardonnez-moi, Madame, au contraire. Cela m'est bien plus agréable.

ANNA.

Vous vous moquez, Monsieur ; c'est la politesse qui vous fait parler. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

KHLESTAKOF.

C'est assez de bonheur, Madame, d'être debout auprès de vous ; mais puisque vous l'exigez absolument, je m'assieds. C'est un grand bonheur, Madame, d'être enfin assis auprès de vous.

ANNA.

Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ose prendre pour moi... Je pense que venant de quitter la capitale, votre petite excursion vous a paru bien monotone.

KHLESTAKOF.

Monotone, c'est le mot. Habitué à vivre dans le monde, comprenez-vous, et tout à coup se trouver sur une grande route... Des auberges sales, le manque

de *comfort*, la grossièreté de la province... S'il n'y avait des hasards, comme celui que... qui... Lorgnant Anna Andreievna avec galanterie.)... Cela fait oublier tout ce...

ANNA.

En effet, cela doit être bien désagréable pour vous...

KHLESTAKOF.

Comment, Madame? dans ce moment, je trouve très-agréable...

ANNA.

Ah! Monsieur, vous êtes trop bon. Je ne mérite pas l'honneur que vous me faites.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc cela, Madame? Au contraire, vous le méritez bien.

ANNA.

Nous autres qui vivons dans la solitude...

KHLESTAKOF.

Oui, mais la solitude a ses collines, ses ruisseaux... c'est vrai que rien ne vaut Pétersbourg. Ah! Pétersbourg! quelle vie que celle-là! Vous croyez peut-être que je suis expéditionnaire. Non. Le directeur est avec moi sur un pied d'intimité. Il me frappe sur l'épaule et me dit : Eh bien, camarade, dînons-nous ensemble? Je vais à la direction pour deux minutes, seulement pour dire : Faites-moi ceci, faites-moi cela. Il y a un employé pour les écritures. Un gratte-papier... tr... tr... tr... Il se met à écrire. On voulait me faire assesseur de collége. Je sais bien pourquoi... Le garçon de bureau court après moi dans l'escalier avec une brosse : Permettez, Ivan Alexandrovitch, qu'il me dit, que je donne un coup à vos bottes... Mais, Messieurs, vous êtes debout? Asseyez-vous donc, je vous en prie.

LE GOUVERNEUR.

Devant une personne de votre rang...

L'ADMINISTRATEUR.

Nous devons rester debout.

LE RECTEUR.

Ne faites pas attention.

KHLESTAKOF.

Point d'étiquette, Messieurs. Asseyez-vous, je vous prie, sans faire attention au rang. (Tous s'asseoient.) Moi, au contraire, je fais tout ce que je peux pour me faufiler sans qu'on fasse attention à moi. Mais, comment voulez-vous, cela m'est impossible. On me reconnaît toujours. Que j'aille n'importe où, on dit... tiens, dit-on, voilà Ivan Alexandrovitch qui passe. Une fois on m'a pris pour le commandant en chef; les soldats sont sortis du corps de garde et ont porté les armes. Alors l'officier, qui était une de mes connaissances, me dit : Tiens, mon camarade! nous qui t'avons pris pour le commandant en chef!

ANNA.

Vraiment.

KHLESTAKOF.

Je connais toutes les petites actrices... Je me mêle aussi de vaudevilles... Je vois tous les auteurs. Je suis intime avec Pouchkine. Il y a quelque temps, je lui dis : « Eh bien! Pouchkine? — Eh bien, dit-il comme cela... heuh? » C'est un grand original.

ANNA.

Ah! vous êtes auteur? Comme ce doit être agréable d'être auteur? Est-ce que vous travaillez dans les journaux?

KHLESTAKOF.

Oui, j'écris aussi dans les journaux. C'est moi qui ai fait *le Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma*. Mon Dieu! je ne me rappelle déjà plus les titres. Tout cela par occasion. Je ne voulais rien écrire, et puis les directeurs de théâtre me disent : « Je t'en prie, mon

cher, écris-nous quelque chose. » Je me mets à réfléchir. — C'est bon. Nous verrons, mon cher. — Et dans une soirée, je broche tout cela. J'ai une facilité extraordinaire. Tout ce qui a paru sous le nom du baron de Brambeus, *la Frégate l'Espérance*, et *le Télégraphe de Moscou*... Tout cela est de moi.

ANNA.

Est-il possible! Comment, c'est vous qui êtes Brambeus?

KHLESTAKOF.

Mon Dieu, oui. C'est moi qui leur arrange leurs vers. Smirdine me donne pour cela quarante mille roubles.

ANNA.

Et *Iourii Miloslavski*, est-ce que c'est de vous?

KHLESTAKOF.

Oui, c'est de moi.

ANNA.

Je l'avais deviné tout de suite.

MARIA.

Mais, maman, il y a écrit sur le titre que c'est de M. Zagoskine.

ANNA.

Allons! je le savais bien que tu ne perdrais pas cette occasion de contredire!

KHLESTAKOF.

Oui, oui, c'est vrai, c'est de Zagoskine, mais il y a un autre *Iourii Miloslavski*, et celui-là, c'est le mien.

ANNA.

C'est cela, c'est le vôtre que j'ai lu. Comme c'est bien écrit.

KHLESTAKOF.

Je vous avouerai que c'est la littérature qui me fait vivre. J'ai la première maison de Pétersbourg. Elle est si connue la maison d'Ivan Alexandrovitch.... (Saluant tous

les assistants.) Faites-moi la grâce, Messieurs, quand vous serez à Pétersbourg de venir me voir. J'y donne aussi des bals.

ANNA.

Je pense que les bals que l'on donne là doivent être d'un goût et d'une recherche merveilleuse.

KHLESTAKOF.

Très-simples, cela ne vaut pas la peine d'en parler. On met sur la table, par exemple, un melon d'eau, — oui, un melon d'eau de six cents roubles. La soupe dans la soupière m'arrive par la vapeur, droit de Paris. On ôte le couvercle... un parfum comme il n'y a rien de pareil au monde. Je vais tous les jours au bal. Nous avons aussi notre whist, le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur de France, l'ambassadeur d'Allemagne et moi. Ah ! c'est là qu'on s'extermine, on n'a jamais rien vu de semblable. Quand on rentre chez soi, et qu'il faut monter à son quatrième étage, on n'a que la force de dire à sa bonne : Ha ! Mavrouchka, ma robe de chambre... Qu'est-ce que je dis donc ? J'oubliais que je demeure au premier... J'ai chez moi un escalier... Je vous assure que c'est amusant de regarder dans mon antichambre quand je ne suis pas encore éveillé. Des comtes, des princes sont là qui jasent, qui bourdonnent comme des mouches à miel ; on n'entend que j. j. j... Une fois le ministre... (Le gouverneur et les employés se lèvent tout émus à ce mot.) Sur les adresses on me met : A Son Excellence..... Une fois, c'est moi qui ai fait aller la direction. C'est une drôle d'histoire. Le directeur était parti ; où était-il allé ? on ne savait pas. Naturellement on se met à causer. Qu'est-ce qui va le remplacer ? Il y avait là bien des généraux qui ne demandaient pas mieux. Les voilà qui essaient, mais, diable, non ! ce n'est pas aisé. On se figure que ce n'est rien, mais quand on y regarde de près... Le diable

emporte, ils donnent leur langue aux chiens. On vient à moi. Sur-le-champ voilà des courriers qui partent, des courriers, des courriers... Figurez-vous trente-cinq mille courriers. Quelle situation ! hein ? —Venez prendre la direction, Ivan Alexandrovitch. Moi, je vous avoue, je fus un peu contrarié ; je passe ma robe de chambre. Ma foi, j'avais bien envie de refuser, mais qu'est-ce que dira l'empereur ? Puis, pour mes états de service, vous concevez... Messieurs, je leur dis, j'accepte, je prends le service, je leur dis, je le prends, mais, je leur dis : avec moi... ah ! ah ! avec moi, il ne faut pas... Qu'on ne m'échauffe pas les oreilles... ou bien..! C'est bon. Je vais droit à la direction... Tous ventre à terre, tremblants comme la feuille. (Le gouverneur et les employés tremblent de peur. Khlestakof s'animant :) Oh ! je ne plaisante pas, moi. Je ne me gêne pas pour leur donner à chacun leur paquet. Le conseil d'État a peur de moi. Et pourquoi pas ? Moi, je suis... Je ne me soucie de personne, moi... Je leur parle à tous... Je me connais, moi, je me connais bien. Je suis partout, moi, partout. Tous les jours je vais à la cour... Aujourd'hui pour demain on me fera feld-mar... (Il chancelle, et tomberait par terre si les employés ne le soutenaient respectueusement.)

LE GOUVERNEUR, bégayant d'effroi.

Vo... vo... vo...

KHLESTAKOF, se réveillant brusquement.

Plaît-il ?

LE GOUVERNEUR.

Vo... vo... vo...

KHLESTAKOF.

Je n'entends pas... Des bêtises !

LE GOUVERNEUR.

Vo... vo... cellence... excellence... voudrait peut-être se reposer... Elle a sa chambre, et tout ce qui est nécessaire.

KHLESTAKOF.

Reposer... des bêtises !... Ah ! reposer, oui, je ne demande pas mieux... Votre déjeuner, Messieurs... Me voilà... volontiers... Fameux labardane ! oh ! quel bon labardane ! (Il entre dans la chambre de côté suivi du gouverneur.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté LE GOUVERNEUR ET KHLESTAKOF.

BOBTCHINSKI.

Voilà un homme, Pëtr Ivanovitch !... Voilà où l'on reconnaît un homme. Jamais de ma vie je ne m'étais trouvé en présence d'un personnage si imposant, et j'ai failli mourir de peur. Quel grade, croyez-vous comme cela, Pëtr Ivanovitch, quel grade croyez-vous qu'il puisse bien avoir ?

DOBTCHINSKI.

Ma foi, je crois qu'il pourrait bien être général.

BOBTCHINSKI.

Et moi, je pense qu'un général ne lui va pas seulement à la cheville ; s'il est général, alors il sera général en chef. Avez-vous entendu comme il fait marcher le conseil d'État ? Allons, allons raconter tout cela à Ammos Fëdorovitch et à Korobkine. Adieu, Anna Andreïevna.

DOBTCHINSKI.

Adieu, ma commère. (Ils sortent.)

L'ADMINISTRATEUR au recteur.

C'est effrayant, savez-vous ? Et ne pas savoir d'où viendra le coup ! Mais nous, qui ne sommes pas encore en uniforme ! Et lui qui dès qu'il sera réveillé va écrire à Pétersbourg une dénonciation !..... Adieu,

Madame. (Il sort avec le recteur tout pensif et dans le plus grand abattement.)

SCÈNE VIII.

ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA.

ANNA.

Ah ! quel charmant jeune homme !

MARIA.

Qu'il est aimable !

ANNA.

Mais quelles manières charmantes ! On reconnaît bien un élégant de la capitale. Son affabilité, et puis tout cela.... Il est délicieux ! Moi, je suis folle de ces jeunes gens-là ! D'honneur ! ils me ravissent. Et je me suis bien aperçue que je lui plaisais... Il n'a fait que me regarder.

MARIA.

Ah ! petite maman, il m'a bien regardée aussi.

ANNA.

Mon Dieu ! comme la voilà bien là avec ses folies ! Mais cela n'a pas le sens commun.

MARIA.

Mais oui, petite maman, il m'a regardée.

ANNA.

Mon Dieu ! mon Dieu ! vas-tu encore disputer ! C'est bien assez pour aujourd'hui. Lui, te regarder ! Et à propos de quoi te regarder ?

MARIA.

Si, maman, il m'a regardée. Et quand il a commencé à parler de littérature, alors il m'a regardée, et ensuite quand il a raconté comment il jouait au whist avec des ambassadeurs, alors encore il m'a regardée.

ANNA.

A la bonne heure, peut-être bien une fois, et encore... Allons, se sera-t-il dit, regardons-la une fois.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *marchant sur la pointe du pied.*

Chut! chut!

ANNA.

Qu'y a-t-il?

LE GOUVERNEUR.

Je ne suis pas content qu'il ait tant bu. Cependant, si la moitié seulement de ce qu'il a dit est vrai? (*D'un air pensif.*) Eh! comment ne serait-ce pas vrai? L'homme qui se grise livre tous ses secrets. Ce qu'il a dans le cœur lui vient sur la langue. Oui, il nous a fait quelques petites menteries... Mais si l'on ne ment pas, le moyen de parler de quelque chose? Il joue avec les ministres et il va à la cour... Euh! Plus j'y pense... Le diable sait quel homme c'est. Pour moi, la tête m'en tourne, il me semble que je suis sur le haut d'un clocher, ou bien qu'on va me pendre.

ANNA.

Pour moi, je n'ai pas été intimidée un instant. Je n'ai vu en lui qu'un jeune homme du monde, ayant des manières de la plus haute distinction. Cela me suffit, et je ne me mets pas en peine du grade qu'il peut avoir.

LE GOUVERNEUR.

Voilà les femmes! — Cela vous suffit, à vous, vous n'en demandez pas davantage. — Fadaises! il n'y a pas moyen de tirer de vous autre chose. On écorche

votre mari : vous ne savez plus comment il s'appelait... Toi, mon cœur, tu étais à ton aise avec lui comme tu le serais avec un Dobtchinski.

ANNA.

Moi, je vous conseille de ne pas vous mettre en peine de cela. Nous savons déjà quelque chose... (Elle regarde sa fille avec affectation.)

LE GOUVERNEUR.

Il n'y a pas moyen de parler avec elles... Ah ! quelle aventure ! Je n'ai pas encore pu reprendre haleine de l'émotion que j'ai eue. (Il ouvre la porte.) Michka, fais-moi venir les sergents de ville Svistinof et Derjimorda. Ils doivent être par ici dans les environs de la porte. — (Après un silence.) C'est drôle comme tout va dans le monde à présent. Encore si on pouvait connaître les gens... Mais ce petit fluet, qui diable devinera ce qu'il est ? Les militaires au moins ont toujours une certaine tournure, et lorsqu'ils mettent un habit bourgeois ils ont l'air de mouches à qui on a coupé les ailes... Mais pourquoi se tenir chez le restaurant ? Et ces équivoques, ces allégories qu'il me faisait tantôt... Le diable n'y comprendrait rien. Enfin pourtant il s'est livré... même plus qu'il n'était nécessaire avec moi. On voit bien que c'est un jeune homme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, OSIP. Tous courent à lui et lui font signe du doigt.

ANNA.

Viens un peu par ici, mon cher.

LE GOUVERNEUR.

Chut.... Eh bien ! dort-il ?

OSIP.

Pas encore. Il s'allonge un peu.

ANNA.

Comment t'appelles-tu, mon ami?

OSIP.

Osip, Madame.

LE GOUVERNEUR, à sa femme.

Un moment donc! (A Osip.) Hé bien! mon brave, t'a-t-on bien donné à dîner?

OSIP.

Parfaitement, Monsieur. On m'a bien donné à dîner, je vous remercie.

ANNA.

Dis-moi donc, ton maître, n'est-ce pas, voit souvent des comtes et des princes, à ce que je pense?

OSIP, à part.

Que lui dire? On m'a bien donné à manger; si je dis oui, je mangerai encore mieux. (Haut.) Oui, il nous vient des comtes aussi.

MARIA.

Osip, mon garçon, comme ton maître est gentil!

ANNA.

Dis donc, Osip, je t'en prie, comment il...

LE GOUVERNEUR.

Taisez-vous donc, pour l'amour de Dieu! Avec vos sottes questions vous m'embrouillez dans ce que j'avais à lui dire. — Eh bien! mon brave...

ANNA.

Et quel grade a ton maître?

OSIP.

Un grade, comme cela...

LE GOUVERNEUR.

Diantre soit de vos bavardages! Vous ne sauriez dire un mot qui aille au fait. Dis-moi, mon brave, ton maître est-il... sévère? Hein... aime-t-il à gronder, ou bien est-ce un bon enfant?

OSIP.

Dame ! il aime que tout aille bien. Il faut marcher droit avec lui.

LE GOUVERNEUR.

Tu as une mine qui me revient. Tu dois être un brave garçon. Si tu....

ANNA.

Dis donc, Osip, quand ton maître met son uniforme...

LE GOUVERNEUR.

Ah ! trêve de balivernes ! Quelles niaiseries, lorsqu'il s'agit de vie ou de mort. (A OSIP.) Oui, mon cher, tu me plais fort. En route, je parie que tu n'as pas le temps de boire une petite tasse de thé. Encore est-il toujours froid. Tiens, voilà deux roubles pour t'avoir du thé.

OSIP.

Bien des remerciements, Monsieur. Le bon Dieu vous conserve la santé. Les pauvres gens, on les assiste.

LE GOUVERNEUR.

Merci. J'en suis bien aise. Mais, dis-moi...

ANNA.

Écoute donc, Osip, quelle est la couleur d'yeux que préfère ton maître ?...

MARIA.

Osip, mon cher ami, comme ton maître a un joli petit nez !

LE GOUVERNEUR.

Morbleu ! permettez-moi... (A OSIP.) Je voudrais bien savoir, en route, à quoi ton maître fait le plus d'attention, ce qui lui plaît davantage ?

OSIP.

Il aime à savoir comment vont les choses... Il aime surtout à être bien reçu, à faire bonne chère.

LE GOUVERNEUR.

Bonne chère !

OSIP.

Oui. Il n'y a pas jusqu'à moi, qui ne suis qu'un serf ; il veut que je sois bien aussi. Mon Dieu, un jour, nous allions quelque part. — Osip, dit-il, eh bien, es-tu content ? T'a-t-on bien traité ? — Mal, Votre Excellence, que je dis. — Ah ! dit-il, Osip, ce sont donc des coquins chez qui nous avons logé. Rappelle-moi cela quand je repasserai. — C'est bon que je dis, en voilà un qui a son affaire. Moi, je ne me mêle de rien.

LE GOUVERNEUR.

Fort bien. Tu réponds à merveille. Je t'ai donné pour du thé ; tiens, voilà pour avoir des biscuits.

OSIP.

Oh ! Monseigneur, vous êtes trop bon. Je les boirai à votre santé.

ANNA.

Tiens, Osip, tiens, cela pour toi.

MARIA.

Osip, mon brave garçon, tiens, pour boire à la santé de ton maître. (On entend Khlestakof tousser dans la chambre voisine.)

LE GOUVERNEUR.

Chut ! (Tous marchent sur la pointe du pied et parlent à demi-voix.) Que le bon Dieu vous bénisse de faire tant de bruit ! Allez-vous-en. Que diable lanternez-vous ici ?

ANNA.

Allons, fillette, j'ai à te dire quelque chose que j'ai remarqué dans notre hôte, et qui ne peut se dire qu'entre nous deux.

LE GOUVERNEUR.

Encore, toujours parler ! Écoute donc ! Viens donc ! Dis donc ! Ah ! j'ai les oreilles écorchées. (A Osip.) Mon cher...

SCÈNE II.

LES MÊMES, DERJIMORDA ET SVISTINOF.

LE GOUVERNEUR.

Chut ! Diantre soit de ces ours cagneux avec leurs bottes. On dirait, à chaque pas qu'ils font, qu'on décharge une charrette de quarante pouds de je ne sais quoi. Que diable venez-vous faire ici ?

DERJIMORDA.

On nous a donné l'ordre...

LE GOUVERNEUR.

Chut ! (Il lui met la main sur la bouche.) Au diable le corbeau et ses croassements. On nous a donné l'ordre ! On dirait un bœuf qui beugle dans une futaille. (A Osip.) Toi, mon cher, apprête tout ce qu'il faudra pour ton maître. Tout ce qu'il y a dans la maison, disposes-en. (Osip sort.) Vous autres, en faction sur le perron, et n'en bougez pas d'une semelle. Et qu'on ne laisse entrer ici pas un étranger.... pas un marchand surtout... Si vous avez le malheur d'en laisser entrer un seul, je... Surtout, ayez l'œil à ce qu'il ne vienne personne avec des pétitions... quand même il n'y aurait pas de pétitions... personne qui ressemble à quelqu'un qui veut remettre des pétitions contre moi. Recevez-le-moi comme cela... vivement... vigoureusement. (Il fait signe de donner un coup de pied.) Vous m'entendez ? Chut ! Chut !

(Il sort sur la pointe du pied en congédiant les deux sergents de ville.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre chez le gouverneur. — (Décoration du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ADMINISTRATEUR DE L'HOSPICE, LE JUGE, LE DIRECTEUR DES POSTES, LE RECTEUR, BOBTCHINSKI, DOBTCHINSKI. — Tous, en grand uniforme, entrent avec précaution et sur la pointe du pied. Toute cette scène est jouée à voix basse.

LE JUGE, après les avoir formés en demi-cercle.

Au nom de Dieu! Messieurs, vite en cercle, et de l'ordre surtout. Dieu le bénisse! il va à la cour, et fait enrager le Conseil d'État! Mettons-nous sur le pied de guerre, Messieurs, en ordre de bataille. Vous, Pëtr Ivanovitch, mettez-vous de ce côté; vous, Pëtr Ivanovitch, en sentinelle ici.

L'ADMINISTRATEUR.

Avec votre permission, Ammos Fëdorovitch, il faut absolument que nous fassions une tentative.

LE JUGE.

Quelle tentative?

L'ADMINISTRATEUR.

Vous savez bien ce que je veux dire.

LE JUGE.

Graisser la patte?

L'ADMINISTRATEUR.

Oui, il faut bien lui graisser la patte.

LE JUGE.

Affaire grave. Il n'a qu'à jeter les hauts cris. C'est un fonctionnaire public.... Peut-être que si on lui offrait quelque chose sous forme de cadeau, d'un souvenir, de la part de la noblesse?...

LE MAÎTRE DE POSTE.

Ou bien, on lui dirait : Voilà de l'argent qui vient d'arriver à la poste ; on ne sait pas à qui il appartient.

L'ADMINISTRATEUR.

Prenez garde qu'il ne vous fasse aller de la poste quelque part plus loin. Écoutez-moi. Ce n'est pas comme cela que se font les choses dans un gouvernement bien organisé. Pourquoi venons-nous ici tout un escadron ? Il vaut bien mieux se présenter individuellement, et entre quatre yeux, alors.... on fait l'affaire. Qui est-ce qui en sait quelque chose? Voilà comme cela se passe dans la bonne compagnie. Tenez, vous, Ammos Fëdorovitch, c'est à vous de commencer.

LE JUGE.

Il vaut bien mieux que ce soit vous. L'inspecteur général est allé chez vous et a mangé votre pain.

L'ADMINISTRATEUR.

Non, alors; que ce soit Louka Loukitch en sa qualité d'instructeur de la jeunesse.

LE RECTEUR.

Oh ! je ne puis pas, Messieurs, je ne puis pas. Je vous avoue que dès que je suis obligé de parler à un fonctionnaire d'un grade un peu élevé, je perds la tête, ma langue s'épaissit comme si on l'avait chargée de boue. Non, Messieurs, dispensez-moi, je vous en supplie, dispensez-moi.

L'ADMINISTRATEUR.

Allons, Ammos Fëdorovitch, si ce n'est vous, ce ne sera personne. Nous savons que vous avez tout votre Cicéron sur le bout de votre langue.

LE JUGE.

Bah! bah! Cicéron, y pensez-vous! Si j'allais me laisser un peu entraîner à lui parler d'un chien courant, ou d'un limier....

TOUS, l'entourant.

Non, non, vous ne vous entendez pas seulement en chiens, vous savez organiser un dîner... Non, Ammos Fëdorovitch, ne nous abandonnez pas. Soyez notre père... Non, Ammos Fëdorovitch.

LE JUGE.

Permettez-moi, Messieurs....

En ce moment, on entend marcher, tousser et cracher dans la chambre de Khlestakof. Tous se précipitent en désordre vers la porte, se pressent et s'empêchent mutuellement de sortir. Ils y parviennent cependant, mais non sans quelques petits accidents. On entend des exclamations étouffées.)

LA VOIX DE BOBTCHINSKI.

Aïe! Pëtr Ivanovitch! Pëtr Ivanovitch, vous me marchez sur le pied!

LA VOIX DE L'ADMINISTRATEUR.

Ah! de grâce! Messieurs... ah! laissez-moi sauver mon âme au moins... Vous m'étouffez! Je n'en puis plus.

(On entend encore quelques interjections : oh! aïe! etc.; enfin tous sortent et la chambre demeure vide.)

SCÈNE II.

KHLESTAKOF, seul, avec les yeux de quelqu'un qui a dormi trop longtemps.

Il paraît que nous avons pioncé comme il faut. Où diable ont-ils pris tant de matelas et d'édredons. Je suis tout en sueur. On m'a flanqué je ne sais quoi hier

à ce déjeuner..... la tête m'en tinte encore. Ma foi, il y a moyen de passer le temps agréablement dans ce pays-ci. Moi, j'aime les bonnes gens, et j'aime à être traité de tout cœur plutôt que par intérêt. Et puis la fille du gouverneur n'est pas mal, et la maman est si bien conservée, qu'on pourrait... Non, je ne sais pas, moi, j'aime cette vie-là.

SCÈNE III.

KHLESTAKOF, LE JUGE.

LE JUGE, *à part, en entrant.*

Mon Dieu! mon Dieu! fais que je réussisse! mes genoux fléchissent sous moi (*Haut, après avoir salué, et se redressant dans une attitude officielle :*) Permettez-moi de prendre la liberté de vous présenter l'hommage de mon respect. Je suis le juge du district, l'assesseur de collége Liapkine-Tiapkine.

KHLESTAKOF.

Veuillez vous asseoir. Ah! vous êtes le juge d'ici?

LE JUGE.

Depuis 1816. J'ai été délégué pour trois ans par la noblesse, et depuis lors j'ai été maintenu dans cet emploi.

KHLESTAKOF.

Est-ce une bonne place que d'être juge?

LE JUGE.

Après avoir été délégué trois fois pour trois ans, j'ai été décoré de l'ordre de Saint-Vladimir de quatrième classe, et j'ai reçu les félicitations du gouvernement. (*A part.*) J'ai l'argent dans ma main; il me semble tenir des charbons.

KHLESTAKOF.

J'aime l'ordre de Saint-Vladimir. Je trouve que c'est mieux que Sainte-Anne de troisième classe.

LE JUGE, avançant sa main fermée, et la retirant ; à part.

Mon Dieu ! je ne sais où je suis. Il me semble que je suis assis sur de la braise.

KHLESTAKOF.

Qu'avez-vous là, dans la main?

LE JUGE, ouvre la main comme par distraction et laisse tomber un billet sur le plancher.

Rien, Monsieur.

KHLESTAKOF.

Comment, rien? vous venez de laisser tomber un billet de banque.

LE JUGE, tremblant de tous ses membres.

Oh ! non... rien. (A part.) Ah ! mon Dieu ! me voilà sur la sellette. Voilà la charrette qui part pour la Sibérie.

KHLESTAKOF, ramassant le billet.

Je disais bien, c'est un billet de banque.

LE JUGE, à part.

Ah ! tout est fini ! je suis mort !

KHLESTAKOF.

Dites donc, vous me feriez plaisir de me prêter cela.

LE JUGE, avec empressement.

Comment donc ! comment donc... avec le plus grand plaisir. (A part.) Ah ! du courage ! du courage ! Très-sainte mère de Dieu, tire-moi d'affaire.

KHLESTAKOF.

C'est que, voyez-vous, j'ai été retenu en route, et puis comme cela... dès que je serai chez moi, je vous renverrai cela.

LE JUGE.

Pardonnez-moi... excusez..... trop d'honneur pour moi... Mes faibles efforts, mon dévouement et mon zèle pour les intérêts de l'administration.... Je m'effor-

cerai toujours... que le service... (Il se lève, prend la position officielle, le petit doigt sur la couture de la culotte.) Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux. Avez-vous quelques ordres à me donner?

KHLESTAKOF.

Quels ordres?

LE JUGE.

Je veux dire quelques ordres pour le tribunal d'ici.

KHLESTAKOF.

Pourquoi donc? Je n'y ai pas d'affaires. Non, je vous remercie de tout mon cœur.

LE JUGE salue et se retire ; à part en s'en allant.

Ville gagnée !

KHLESTAKOF, après l'avoir reconduit.

C'est un galant homme que ce juge.

SCÈNE IV.

KHLESTAKOF, LE DIRECTEUR DES POSTES en grande tenue.

LE DIRECTEUR, attitude officielle, la main au fourreau de l'épée.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de prendre la liberté de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis le directeur des postes, le conseiller de cour, Chpekine.

KHLESTAKOF.

Soyez le bienvenu. J'aime beaucoup la compagnie des gens aimables. Asseyez-vous. Vous demeurez toujours ici?

LE DIRECTEUR.

Oui, Monsieur.

KHLESTAKOF.

Votre petite ville me plaît. C'est vrai qu'il n'y a pas

grand monde; mais que voulez-vous, ce n'est pas la capitale. N'ai-je pas raison? ce n'est pas la capitale.

LE DIRECTEUR.

Vous avez parfaitement raison.

KHLESTAKOF.

Ce n'est que dans la capitale qu'on trouve le bon ton. Il n'y a pas là d'oies comme en province. Qu'est-ce que vous en dites? n'est-ce pas vrai?

LE DIRECTEUR.

Parfaitement vrai. (A part.) Au moins il n'est pas fier. Il parle de tout.

KHLESTAKOF.

Eh bien, voyez-vous, dans une petite ville on peut encore s'arranger pour vivre heureusement.

LE DIRECTEUR.

En effet.

KHLESTAKOF.

Moi, je me dis, que faut-il pour y être bien? Il faut être considéré, avoir de bons amis... n'est-ce pas?

LE DIRECTEUR.

C'est bien ma manière de voir.

KHLESTAKOF.

Je suis bien aise que vous soyez de mon avis. On dit que je suis un original, mais, moi, j'ai mes idées.... (Il le regarde entre deux yeux; à part.) Si j'empruntais de l'argent à ce directeur? (Haut.) Il m'arrive une drôle d'aventure. J'ai été retenu très-longtemps en voyage. Ne pourriez-vous pas me prêter trois cents roubles?

LE DIRECTEUR.

Comment donc! comment donc! avec le plus grand bonheur! Voici, Monsieur, disposez de moi.

KHLESTAKOF.

Mille remerciements. C'est que, voyez-vous, moi, en voyage je n'aime pas à me rien refuser, d'abord, et puis, d'ailleurs... n'êtes-vous pas de cet avis?

LE DIRECTEUR.

Tout à fait. (Se levant, et dans l'attitude officielle.) Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux. Auriez-vous quelques observations à m'adresser sur le service des postes?

KHLESTAKOF.

Rien du tout. (Le Directeur des postes salue et sort. — Khlestakof seul, allumant un cigare.) Ce directeur des postes est aussi, à ce qu'il me semble, un brave homme. Au moins il est serviable. C'est comme cela que j'aime les gens.

SCÈNE V.

KHLESTAKOF, LE RECTEUR qu'on pousse dans la chambre.

UNE VOIX, s'adressant au recteur.

Pourquoi avoir peur?

LE RECTEUR, tremblant et dans l'attitude officielle.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis le recteur du collége, le conseiller titulaire Khlopof.

KHLESTAKOF.

Soyez le bienvenu. Asseyez-vous, asseyez-vous. Voulez-vous un cigare?

LE RECTEUR, à part, toujours tremblant.

Ah! mon Dieu! et c'est la seule chose à quoi je n'avais pas pensé. Faut-il accepter ou refuser?

KHLESTAKOF.

Prenez, prenez. C'est un bon cigare. Dame! ce n'est pas comme ce qu'on a à Pétersbourg. Savez-vous, là, mon petit papa, je fumais des cigares à vingt-cinq roubles le cent. Tenez, voilà du feu, fumez-moi cela. (Le

recteur essaie de fumer, et tremble toujours.) Mais ce n'est pas le bon bout.

LE RECTEUR jette son cigare effrayé, crache et s'agite avec inquiétude.

(A part.) Le diable emporte ! maudite timidité !

KHLESTAKOF.

A ce que je vois, vous n'êtes pas amateur. Moi, je l'avoue, c'est mon faible. Ma foi, aussi, sous le rapport du beau sexe, je ne suis pas indifférent. Et vous ? Qu'est-ce que vous préférez, les brunes ou les blondes ? (Le recteur stupéfait, ne trouve pas un mot à dire.) Voyons, dites-nous franchement : êtes-vous pour les brunes ou pour les blondes ?

LE RECTEUR.

Je n'ose pas...

KHLESTAKOF.

Non, non ! Expliquez-vous. Je tiens à savoir votre goût.

LE RECTEUR.

Je prendrai la liberté de vous faire observer... (A part.) Je ne sais ce que je dis. La tête me tourne.

KHLESTAKOF.

Ah ! vous ne voulez rien dire. Allons, je parie qu'une petite brunette vous aura joué quelque tour de sa façon. Convenez-en. (Le recteur se tait.) Ah ! vous rougissez ! voyez-vous, voyez-vous ! Pourquoi donc ne parlez-vous pas ?

LE RECTEUR.

Je suis intimidé monsi... monsei... votre ex... (A part.) Maudite langue ! traîtesse de langue !

KHLESTAKOF.

Vous êtes intimidé ? Eh bien ! En effet, il y a dans mes yeux quelque chose qui intimide. Ce que je sais bien, c'est qu'il n'y a pas une jeune personne qui soutienne mon regard ! Hein ?

LE RECTEUR.

Assurément.

KHLESTAKOF.

Je me trouve dans une situation très-drôle. Je me suis amusé en route. Ne pourriez-vous pas me prêter trois cents roubles?

LE RECTEUR, à part tirant son portefeuille en tremblant.

Comment donc! comment donc! Voilà! voilà! (Il lui remet en tremblant des billets.)

KHLESTAKOF.

Je vous remercie infiniment.

LE RECTEUR.

Je n'ose abuser plus longtemps de vos moments précieux.

KHLESTAKOF.

Adieu.

LE RECTEUR, à part, en s'enfuyant à la course.

Ah! Dieu merci, il n'a pas visité les classes!

SCÈNE VI.

KHLESTAKOF, L'ADMINISTRATEUR DE L'HOSPICE en tenue et posture officielles.

L'ADMINISTRATEUR.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous offrir l'hommage de mon respect. Je suis l'administrateur des établissements de bienfaisance, conseiller de cour, Zemlianika.

KHLESTAKOF.

Bonjour. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

L'ADMINISTRATEUR.

J'ai eu l'honneur de vous accompagner et de vous

recevoir dans l'établissement confié à ma surveillance.

KHLESTAKOF.

Ah ! oui, je sais. Vous nous avez donné un fameux déjeuner.

L'ADMINISTRATEUR.

Heureux de me dévouer au service du pays.

KHLESTAKOF.

Il faut que je vous avoue mon faible. J'aime la bonne chère. Dites-moi donc, il me semble que vous avez grandi depuis hier? Hein?

L'ADMINISTRATEUR.

C'est possible. (Après un silence.) Moi, Monsieur, je ne demande rien pour moi, et je me consacre tout entier aux intérêts du service. (Approchant sa chaise et parlant à demi-voix.) Ce n'est pas comme le directeur des postes qui ne fait rien du tout. Toutes les affaires sont à l'abandon ; on retient les paquets..... Veuillez vous en enquérir vous-même. Il y a encore le juge, qui était ici un peu avant mon arrivée, il ne pense qu'à courir le lièvre : il tient les chiens dans le prétoire, et sa conduite, car il faut bien vous l'avouer, et l'intérêt du pays me contraint à faire auprès de vous cette démarche, sa conduite est des plus répréhensibles. Il y a ici un propriétaire, un certain Dobtchinski, qui a eu l'honneur de vous être présenté, et comme ce Dobtchinski est sans cesse hors de la maison, le juge alors tient compagnie à sa femme, et je suis prêt à lever la main... Tenez, il suffit de regarder ses enfants. Pas un seul qui ressemble à Dobtchinski. Tous, jusqu'à sa petite dernière, c'est le juge tout craché.

KHLESTAKOF.

Ah ! bah ! Je ne m'étais pas douté de cela.

L'ADMINISTRATEUR.

Par exemple, le recteur de notre collége... Je ne comprends pas que le gouvernement ait pu le charger

de semblables fonctions. Il n'y a pas de pire jacobin, et il inculque à la jeunesse des principes si détestables que vous ne sauriez vous le figurer. Si vous le commandiez, je mettrais tout cela par écrit.

KHLESTAKOF.

Mettez, mettez. Ce me sera très-agréable. C'est que j'aime, voyez-vous, quand on s'ennuie, à lire quelque chose d'amusant... Comment vous appelez-vous donc ? Je ne me rappelle plus.

L'ADMINISTRATEUR.

Zemlianika.

KHLESTAKOF.

Ah ! oui, Zemlianika. Et, dites-moi, avez-vous des enfants ?

L'ADMINISTRATEUR.

Pour vous servir. Cinq, dont deux déjà grands.

KHLESTAKOF.

Bah ! déjà grands ! Et comment... est-ce que...

L'ADMINISTRATEUR.

Vous désirez savoir leurs noms, peut-être ?

KHLESTAKOF.

Ah ! oui, comment les appelez-vous ?

L'ADMINISTRATEUR.

Nicolas, Ivan, Élisabeth, Maria et Perpétue.

KHLESTAKOF.

Fort bien.

L'ADMINISTRATEUR.

Je n'ose abuser plus longtemps des instants consacrés à de saints devoirs... (Il salue et se dirige vers la porte.)

KHLESTAKOF, le reconduisant.

Non, pas du tout. C'est bien drôle tout ce que vous m'avez dit. Et s'il vous plaît dans un autre temps... Ah ! cela me ravit. (Il revient, ouvre la porte et le rappelle.) Eh ! dites donc... comment... ma foi, je l'ai oublié... Dites-moi donc votre nom et celui de votre père.

L'ADMINISTRATEUR.

Artemii Philippovitch.

KHLESTAKOF.

Faites-moi donc un plaisir, Artemii Philippovitch. C'est une drôle d'aventure qui m'arrive. Je me suis arrêté si longtemps en route... Est-ce que vous n'auriez pas quatre cents roubles à me prêter ?

L'ADMINISTRATEUR.

Oui.

KHLESTAKOF.

Ah ! comme c'est heureux. Je vous remercie très-humblement.

SCÈNE VII.

KHLESTAKOF, BOBTCHINSKI, DOBTCHINSKI.

BOBTCHINSKI.

Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter l'hommage de mon respect. Je suis habitant de cette ville, Pëtr fils d'Ivan, Bobtchinski.

DOBTCHINSKI.

Propriétaire de ce pays, Pëtr fils d'Ivan, Dobtchinski.

KHLESTAKOF.

Ah ! je vous ai vu, je crois. C'est vous qui êtes tombé. Comment va votre nez ?

DOBTCHINSKI.

Bien obligé. Veuillez ne pas vous en inquiéter. C'est déjà sec, déjà sec.

KHLESTAKOF.

Sec ? Ah ! fort bien. J'en suis enchanté... (D'un ton brusque.) Avez-vous de l'argent sur vous ?

DOBTCHINSKI.

De l'argent ? comment, de l'argent ?

KHLESTAKOF.

Prêtez-moi mille roubles.

BOBTCHINSKI.

Hélas ! mon Dieu, une somme comme celle-là ! je ne l'ai pas. Et vous, Pëtr Ivanovitch, ne l'auriez-vous pas ?

DOBTCHINSKI.

Mon Dieu, non, parce que mon argent, si vous voulez le savoir, est placé au bureau de bienfaisance publique.

KHLESTAKOF.

Si vous n'avez pas mille roubles, vous en avez bien cent, au moins.

BOBTCHINSKI, *fouillant à sa poche.*

Est-ce que vous n'auriez pas cent roubles sur vous, Pëtr Ivanovitch ? Moi, je n'en ai que quarante en papier.

DOBTCHINSKI, *fouillant dans sa poche.*

Moi, je n'en ai que vingt-cinq en tout.

BOBTCHINSKI.

Cherchez donc, Pëtr Ivanovitch. Là, je vois, dans votre poche à droite, il me semble que vous avez mis quelque chose, la poche droite.

DOBTCHINSKI.

Non, en vérité. Je n'ai rien dans cette poche-là.

KHLESTAKOF, *prenant l'argent.*

Allons, cela ne fait rien. N'importe. Soixante-cinq roubles... c'est égal.

DOBTCHINSKI.

Oserais-je vous demander la permission de vous entretenir d'une petite affaire.

KHLESTAKOF.

Quelle est-elle ?

DOBTCHINSKI.

Oh ! une affaire de très-petite importance. Voici :

mon fils aîné, si j'ose le dire, est né un peu avant le mariage.

KHLESTAKOF.

Oui dà !

DOBTCHINSKI.

C'est une façon de parler, car il est né pour ainsi dire pendant le mariage, et d'ailleurs tout s'est arrangé après par un mariage légitime. Aussi j'ai voulu, s'il m'est permis de le dire, qu'il fût comme un fils légitime, et c'est pourquoi je l'ai appelé comme moi, Dobtchinski.

KHLESTAKOF.

Bon. La chose était faisable.

DOBTCHINSKI.

Je ne voudrais pas vous déranger; mais seulement pour ce qui est de ses moyens... Ce garçon-là donne les plus grandes espérances. Il récite par cœur des fables, et lorsqu'il peut attraper un couteau, il se met à vous tailler de petits chariots, avec tant d'adresse, qu'on dirait un escamoteur. Voilà Pëtr Ivanovitch pour le dire.

BOBTCHINSKI.

Pour cela, il a prodigieusement de moyens.

KHLESTAKOF.

Bon, bon ! J'en fais mon affaire. J'en parlerai... j'espère... que la chose se fera. Oui, oui. (A Bobtchinski.) Et vous, avez-vous quelque chose à me demander ?

BOBTCHINSKI.

Mon Dieu ! j'ai une très-humble requête à vous présenter.

KHLESTAKOF.

De quoi s'agit-il ?

BOBTCHINSKI.

Ce serait pour vous supplier très-humblement, quand vous reviendrez à Pétersbourg, de dire à tous les grands

là-bas... aux sénateurs, aux amiraux... de leur dire, Votre Excellence... ou bien Monseigneur... il y a dans cette ville..., c'est dans cette ville que reste Pëtr Ivanovitch Bobtchinski. Oui, rien que cela, c'est là que reste Pëtr Ivanovitch Bobtchinski.

KHLESTAKOF.

Très-bien.

BOBTCHINSKI.

Si par hasard cela revenait à l'empereur, eh bien, dites à l'empereur comme cela : Votre Majesté impériale, c'est dans cette ville que reste Pëtr Ivanovitch Bobtchinski.

KHLESTAKOF.

Très-bien.

DOBTCHINSKI.

Mille pardons d'avoir abusé de vos moments précieux.

BOBTCHINSKI.

Mille pardons d'avoir abusé de vos moments précieux.

KHLESTAKOF.

Comment donc ! Enchanté. (Il les reconduit.)

SCÈNE VIII.

KHLESTAKOF, seul.

Il y a bien des employés ici. Il me semble qu'on me prend pour un fonctionnaire du gouvernement. Au fait, je leur ai joliment jeté de la poudre aux yeux hier. Ah ! quels imbéciles ! Il faut que j'écrive tout cela à Triapitchkine à Pétersbourg qui fait des articles. Il en rira un peu. (Il appelle.) Eh ! Osip ! donne-moi du papier et de l'encre. (Osip entr'ouvre la porte et répond : Tout de suite.) Mais

Triapitchkine, c'est que s'il s'empare de l'anecdote... gare! Il ne ménagerait pas son père pour dire un bon mot, et il aime l'argent par-dessus le marché. D'ailleurs ces employés sont de braves gens, et c'est un beau trait de leur part de m'avoir ainsi prêté de l'argent. Ah! à propos, combien est-ce que j'ai là? Du juge, trois cents, du directeur des postes, trois cents, six cents; six cents, sept cents, huit cents... Comme ce billet est gras!... Neuf cents... Oh! oh! cela fait plus de mille... Où est mon capitaine maintenant? Ah! s'il me tombait sous la patte... Nous savons maintenant ses tours...

SCÈNE IX.

KHLESTAKOF, OSIP apportant du papier et de l'encre.

KHLESTAKOF.

Eh bien! grosse bête, que dis-tu de la façon dont on nous reçoit et dont on nous traite ici?

(Il se met à écrire.)

OSIP.

Oui dà, grâce à Dieu : mais savez-vous, Ivan Alexandrovitch?

KHLESTAKOF, écrivant.

Quoi?

OSIP.

Filez-moi d'ici : il est temps, croyez-moi.

KHLESTAKOF, de même.

Quelle bêtise! pourquoi?

OSIP.

C'est comme cela. Le bon Dieu les bénisse et tout le monde aussi. Voilà deux jours que vous faites la noce, bon, c'est assez comme ça. Pourquoi s'acoquiner si longtemps à ce monde-là? Crachez sur eux. L'heure est impaire. Il en viendra une autre... Ah! Ivan Alexan-

19

drovitch ! il y a ici de fameux chevaux. Comme nous roulerions !

KHLESTAKOF, de même.

Non. Je veux rester encore un peu ici. Nous y penserons demain.

OSIP.

Ah ! demain... Partons, partons, Ivan Alexandrovitch. Dans votre intérêt et pour votre honneur, il vaut mieux filer tout de suite... Vous voyez bien qu'on vous a pris pour un autre... Avec cela que le petit papa se fâchera si vous tardez si longtemps... Croyez-moi, vous rouleriez bon train... Et on vous donnerait des chevaux d'importance.

KHLESTAKOF, de même.

Eh bien ! c'est bon. Seulement porte avant cette lettre à la poste, et tu ramèneras une voiture et des chevaux. Et fais attention que j'aie de bons chevaux. Dis aux postillons que je donnerai un rouble d'argent de guides, mais que je veux un train de Feljæger, et qu'on chante tout le temps... (Il continue à écrire.) Je me figure que Triapitchkine en crèvera...

OSIP.

Dites donc, Monsieur, je vais envoyer l'homme d'ici ; moi je ferai la malle, pour ne pas perdre de temps.

KHLESTAKOF.

A la bonne heure. Apporte-moi seulement une bougie.

OSIP, à la cantonade.

Eh ! camarade ! c'est pour porter une lettre à la poste ; et tu diras au directeur qu'il l'affranchise. Dis-lui aussi qu'il envoie tout de suite son meilleur attelage de trois chevaux, pour courrier. Monsieur ne paie pas la poste ; tu diras : Service du gouvernement ; n'oublie pas. Et qu'on aille gaiement, que monsieur ne gronde pas. Attends, la lettre n'est pas encore prête.

KHLESTAKOF.

Je suis curieux de savoir où il demeure à présent : rue de la Poste ou rue aux Pois? Il aime assez à déménager sans payer le terme. Ma foi, je vais lui écrire à son ancien logement, rue de la Poste. (Il plie la lettre et écrit l'adresse. Osip lui apporte une bougie, il la cachette.)

VOIX DE DERJIMORDA, derrière la scène.

Ohé! la barbe! où que tu vas? On te dit qu'on ne peut pas entrer.

KHLESTAKOF remet la lettre à Osip.

Tiens, porte cela.

VOIX DE MARCHANDS derrière la scène.

Laissez-nous entrer, petit père! Vous ne pouvez pas nous renvoyer. Nous venons pour affaire.

VOIX DE DERJIMORDA.

Hors d'ici, hors d'ici! Il ne reçoit pas. Il dort.

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce que cela, Osip? Regarde d'où vient ce tapage.

OSIP regardant à la fenêtre.

Ce sont des marchands qui veulent entrer, et le sergent de ville qui les repousse. Ils tendent des papiers, et il paraît qu'ils veulent vous voir.

KHLESTAKOF à la fenêtre.

Qu'y a-t-il, mes amis?

VOIX DE MARCHANDS.

Nous implorons ta grâce! Maître, ordonne qu'on reçoive notre requête.

KHLESTAKOF.

Laissez-les entrer. Qu'ils entrent : Osip, dis-lui de les laisser entrer. (Osip sort. Khlestakof reçoit des pétitions qu'on lui donne par la fenêtre.) « A son excellentissime seigneurie le mon- « sieur des finances, Abdouline, marchand, expose... » Que diable est-ce là, et quel titre me donne-t-il?

SCÈNE X.

KHLESTAKOF, MARCHANDS portant des corbeilles où il y a des bouteilles d'eau-de-vie et des pains de sucre.

KHLESTAKOF.

Que me voulez-vous, mes braves ?

LES MARCHANDS.

Nous venons frapper du front devant ta miséricorde.

KHLESTAKOF.

Qu'y a-t-il pour votre service?

LES MARCHANDS.

Ne nous perds pas, Monseigneur. Nous venons te demander justice.

KHLESTAKOF.

Contre qui?

UN MARCHAND.

Contre le gouverneur d'ici. Un pareil gouverneur, Monseigneur, jamais encore on n'en a vu. Il nous fait tant de misères qu'il serait impossible de les écrire. Il nous accable tant de billets de logement, qu'il vaut autant se mettre la corde au cou pour en finir. Il n'en fait ni un ni deux. Il vous prend à la barbe et vous dit : Chien de Tartare. Mon Dieu ! si encore nous lui avions fait quelque chose. Mais nous faisons tout régulièrement; comme pour ce qui est des habits pour madame son épouse et sa demoiselle, nous ne disons rien là contre. Mais ce n'est rien pour lui! hélas! hélas! Il entre dans la boutique, et ce qu'il rencontre il l'emporte. Il voit une pièce de drap : « Voilà du bon petit drap, dit-il; mon cher, envoie cela chez moi. » Et il emporte ainsi des pièces d'au moins vingt-cinq archines.

KHLESTAKOF.

Est-il possible? Mais c'est donc un gueux!

LE MARCHAND.

Hélas! personne ne se souvient d'avoir jamais vu son pareil en fait de gouverneur. Tout ce qu'il voit dans la boutique, il l'escamote. Et encore, je ne dis pas des choses délicates, mais jusqu'à des saloperies, il les emporte. Des pruneaux, parlant par respect, qui sont depuis six ans dans le tonneau, et que mon garçon de boutique ne mangerait pas, il en bourre ses poches. Son jour de nom, c'est la Saint-Antoine, et ce jour-là il faut lui apporter tout, même ce dont il n'a que faire; non, cela ne fait rien, il lui en faut encore. Il dit aussi que la Saint-Onufre, c'est sa fête. Il faut lui fêter encore la Saint-Onufre.

KHLESTAKOF.

C'est donc un voleur?

LE MARCHAND.

Hélas! hélas! qu'on essaye de résister, il vous envoie tout un régiment à loger. Quand on réclame, il ferme la porte : « Je ne te fais pas donner la question, dit-il, ni un châtiment corporel, parce que la loi ne le permet pas; mais, mon cher, dit-il, je saurai bien te faire avaler tant de couleuvres... »

KHLESTAKOF.

Diantre! quel coquin! Il y a de quoi l'envoyer en Sibérie.

LE MARCHAND.

Si Ta Grâce voulait l'envoyer seulement quelque part, seulement un peu loin d'ici, tout serait pour le mieux. Ne refuse pas notre pain et notre sel, notre père; nous venons t'offrir nos hommages avec ces pains de sucre et ces paniers d'eau-de-vie.

KHLESTAKOF.

Vous n'y pensez pas; je n'accepte jamais de cadeaux.

Par exemple, si vous me prêtiez trois cents roubles, ce serait une autre affaire : je puis bien emprunter.

LES MARCHANDS, *tirant de l'argent.*

Prends, notre père. Qu'est-ce que trois cents roubles? Prends-en tout de suite cinq cents, et sois-nous en aide.

KHLESTAKOF.

A la bonne heure. C'est un prêt... qu'on ne réplique pas. J'accepte.

LES MARCHANDS, *lui offrant les roubles sur un plat d'argent.*

Prends la soucoupe encore.

KHLESTAKOF.

Va pour la soucoupe.

LES MARCHANDS.

Pour une seule fois, prends le sucre...

KHLESTAKOF.

Oh! jamais! des cadeaux je n'en veux pas entendre parler...

OSIP.

Monseigneur, hé! prenez tout de même. En route tout est utile. Allons, passez-moi ces pains de sucre et ces bouteilles. Bah! tout servira. Qu'est-ce que cela? de la ficelle; passe-moi cette ficelle : la ficelle est toujours bonne en route. Il arrive un accident à la voiture, avec de la ficelle on raccommode tout.

LES MARCHANDS.

Que Votre Excellence nous fasse cette grâce. Monseigneur, si vous n'accueillez pas notre requête, nous ne savons plus que devenir. Autant vaut se pendre tout de suite.

KHLESTAKOF.

Comptez sur moi; je ferai mes efforts...

(*Les marchands sortent. — On entend des voix de femmes.*)

DEUX FEMMES *derrière la scène.*

Non, tu n'auras pas le front de me chasser. Je me

plaindrai de toi à lui-même. Veux-tu bien ne pas me pousser!

KHLESTAKOF, à la fenêtre.

Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est, la mère?

VOIX DES DEUX FEMMES.

Grâce! notre père! Justice! Monseigneur! Ordonne que nous te parlions.

KHLESTAKOF.

Qu'on les laisse entrer.

SCÈNE XI.

KLESTAKOF, LA FEMME D'UN SERRURIER, LA FEMME D'UN SOUS-OFFICIER.

PREMIÈRE FEMME, se prosternant.

Je demande miséricorde.

DEUXIÈME FEMME.

Je demande miséricorde!

KHLESTAKOF.

Qui êtes-vous?

DEUXIÈME FEMME.

Femme Ivanova, femme d'un sous-officier.

PREMIÈRE FEMME.

Moi, femme d'un serrurier d'ici, Fevronia Pëtrova Pachlepkine, à ton service, mon père.

KHLESTAKOF.

Levez-vous. Qu'une seule parle à la fois. Que demandes-tu, toi?

PREMIÈRE FEMME.

Je demande miséricorde. Je viens battre du front contre le gouverneur. Que le bon Dieu lui envoie tous les maux possibles, et à ses enfants, de ce gredin-là, à ses oncles et à ses tantes, et à toute sa race, s'il en a.

KHLESTAKOF.

Qu'a-t-il fait?

PREMIÈRE FEMME.

Il a fait tondre mon mari au front pour en faire un soldat, et ce n'était pas notre tour; quel gredin ça fait! et la loi le défend, puisqu'il est marié.

KHLESTAKOF.

Comment cela s'est-il pu faire?

PREMIÈRE FEMME.

Il l'a fait, le gredin! il l'a fait. Que le bon Dieu le frappe dans ce monde et dans l'autre! S'il a une tante, que sa tante attrape toutes les misères de la création! et que son père, s'il vit, la canaille! qu'il crève, ou qu'il meure asthmatique, le gredin qu'il est! C'était le tour au fils du tailleur, avec cela que c'était un pochard; mais les parents, qui sont riches, ont donné un cadeau, de sorte qu'on est venu pour prendre le fils de la Panteleïef, la marchande; alors la Panteleïef a porté à madame son épouse trois pièces de toile; là-dessus on tombe sur moi. — « Qu'est-ce que cela te fait, qu'il me dit, qu'on te prenne ton mari? il ne te sert à rien. — Eh bien, je le sais, mais qu'il me serve ou ne me serve pas, c'est mon affaire, à moi. Le gredin qu'il est! — C'est un voleur, qu'il dit; s'il n'a pas encore volé, il volera, c'est égal. » — Donc l'année suivante on l'empoigne pour conscrit; et moi, je resterai donc sans mari? Le gredin qu'il est! Ah! je voudrais que toute ta lignée fut privée de voir le jour du bon Dieu, et si tu as une grand'mère, que ta grand'mère...

KHLESTAKOF.

C'est bon, c'est bon. — (A l'autre femme.) Et toi?

PREMIÈRE FEMME.

Ne m'oublie pas, mon père! sois miséricordieux.

(Elle sort.)

DEUXIÈME FEMME.

C'est contre le gouverneur, mon petit père, que je viens...

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce qu'il a fait? Parle en peu de mots.

DEUXIÈME FEMME.

C'est le fouet, mon petit père.

KHLESTAKOF.

Comment cela?

DEUXIÈME FEMME.

Par erreur, mon père. Nos femmes se sont querellées sur le marché. La police est venue un peu tard; elle m'a empoignée, et on m'a fait un rapport, que j'ai été deux jours sans pouvoir m'asseoir.

KHLESTAKOF.

Et que peut-on faire à cela ?

DEUXIÈME FEMME.

On n'y peut rien faire. Mais pour l'erreur, on pourrait lui faire payer une indemnité. Je ne la refuserai pas, et un peu d'argent me ferait grand bien pour le moment.

KHLESTAKOF.

C'est bien, c'est bien. J'arrangerai cela. (Des mains paraissent à la fenêtre avec des pétitions.) Encore ! (A la fenêtre.) Je ne puis pas ! je ne puis pas ! impossible ! Ils m'ennuient à la fin. Que le diable les emporte ! Ne laisse entrer personne, Osip.

OSIP à la fenêtre criant.

Allez-vous-en, allez-vous-en. On n'a pas le temps. Revenez demain.

(La porte s'ouvre, et l'on aperçoit une figure en houpelande d'hôpital, barbe longue, les lèvres enflées et les joues enveloppées. Derrière, quelques autres paraissent dans le second plan.)

OSIP.

Dehors ! dehors ! On n'entre pas. (Il appuie les mains sur

le ventre du premier et le repousse dans l'antichambre. La porte se referme sur eux.)

SCÈNE XII.

KHLESTAKOF, MARIA ANTONOVNA.

MARIA.

Ah !

KHLESTAKOF.

Qu'est-ce qui vous a fait peur, mademoiselle ?

MARIA.

Je n'ai pas eu peur.

KHLESTAKOF, d'un ton séducteur.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais je suis bien heureux que vous m'ayiez pris pour un homme qui... Oserai-je vous demander où vous aviez dessein d'aller...

MARIA.

Vraiment, je n'allais nulle part.

KHLESTAKOF.

Comment se peut-il que vous n'alliez nulle part ?

MARIA.

Je pensais que peut-être maman était ici...

KHLESTAKOF.

Non. Je voudrais bien savoir comment il se fait que vous n'alliez nulle part ?

MARIA.

Je vous dérange. Vous êtes occupé d'affaires très-sérieuses.

KHLESTAKOF.

Il n'y a pas d'affaire sérieuse qui vaille vos yeux. Vous ne pouvez jamais me déranger. En aucune façon. Au contraire, vous pouvez m'apporter le bonheur.

MARIA.

Vous avez bien le style de la capitale.

KHLESTAKOF.

Oui, avec des personnes douées de tant d'attraits. Oserai-je être assez heureux pour vous offrir un siége? Mais, que dis-je? ce n'est pas un fauteuil qu'il vous faudrait, c'est un trône.

MARIA.

Vraiment, je ne sais... Je crois qu'il faut que je m'en aille. (Elle s'assied.)

KHLESTAKOF.

Quel joli fichu vous avez là.

MARIA.

Comme c'est mal à vous de vous moquer des pauvres provinciales.

KHLESTAKOF.

Ah! Mademoiselle, je voudrais être ce fichu pour entourer ce col de lis.

MARIA.

Mon Dieu! je ne comprends rien du tout à ce que vous dites... ce fichu-là... Quel beau temps de printemps il fait aujourd'hui!

KHLESTAKOF.

Il n'y a pas de printemps qui ressemble à ces lèvres de rose, mademoiselle.

MARIA.

Mon Dieu! comme vous me parlez... Moi qui avais envie de vous demander si vous voudriez m'écrire quelque chose sur mon album. Des vers. Je suis sûre que vous en savez tant.

KHLESTAKOF.

Pous vous, Mademoiselle, je ferais tout. A vos ordres. Quels vers voulez-vous?

MARIA.

Des vers, n'importe lesquels... de bons vers, nouveaux.

KHLESTAKOF.

Ah ! des vers, j'en sais beaucoup.

MARIA.

Eh bien, dites-moi ceux que vous m'écrirez.

KHLESTAKOF.

A quoi bon les dire, puisque je les sais bien sans cela?

MARIA.

J'aime tant les vers...

KHLESTAKOF.

C'est que j'en sais tant de toutes sortes... Voulez-vous, tenez, que je vous écrive, par exemple :

> Toi dont le désespoir ose accuser ton Dieu,
> Homme...

Ou bien ceux-ci... C'est drôle, je ne me rappelle plus... Au reste, cela ne fait rien. Au lieu de cela, si je vous offrais mon cœur, qui, depuis que je vous ai vue... (Il approche sa chaise.) L'amour...

MARIA.

L'amour !... Je ne sais pas ce que c'est que l'amour... Je ne comprends pas ce que c'est. (Elle éloigne sa chaise.)

KHLESTAKOF.

Pourquoi éloignez-vous votre chaise ? Il est si agréable d'être assis l'un auprès de l'autre.

MARIA, éloignant sa chaise.

Pourquoi, près ? On est aussi bien, loin.

KHLESTAKOF, se rapprochant.

Pourquoi loin ? On est aussi bien, près.

MARIA s'éloignant.

Pourquoi cela ?

KHLESTAKOF, se rapprochant.

Vous croyez que nous sommes près ! Figurez-vous que nous sommes loin..... Ah ! mademoiselle, que je serais

heureux si je pouvais être près, près... à vous serrer dans mes bras.

MARIA, regardant à la fenêtre.

Tiens! qu'est-ce qui vient de voler là? Une pie, ou bien un autre oiseau?

KHLESTAKOF, lui donnant un baiser sur l'épaule.

C'est une pie.

MARIA, se levant.

Ah! c'en est trop... Quelle audace!

KHLESTAKOF, la retenant.

Pardon, Mademoiselle. C'est l'amour qui m'a entraîné. L'amour...

MARIA, essayant de se dégager.

Vous me prenez pour une provinciale...

KHLESTAKOF, la retenant.

C'est l'amour, le pur amour. C'était pour rire, Maria Antonovna; ne vous fâchez pas. Je vous demande mon pardon à genoux. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Vous voyez, je suis à vos genoux...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANNA ANDREIEVNA.

ANNA.

Ah! Quelle situation est-ce là?

KHLESTAKOF, se relevant, à part.

Le diable emporte!

ANNA, à sa fille.

Qu'est-ce que cela veut dire, Mademoiselle? Quelles manières avez-vous là?

MARIA.

Mais, petite maman...

ANNA.

Sortez, tout de suite ! M'entendez-vous ? Ne vous avisez de plus de reparaître à mes yeux. (Maria sort toute en larmes.) Excusez-moi, Monsieur, mais mon étonnement...

KHLESTAKOF, à part.

Ma foi, elle est appétissante aussi. Elle n'est pas mal. (Il se jette à ses genoux.) Madame, vous le voyez, je me meurs d'amour...

ANNA.

Vous ! à genoux ! Levez-vous, levez-vous, Monsieur. Le parquet n'est pas propre.

KHLESTAKOF.

Non, à genoux, toujours à genoux ; je veux attendre le sort qui m'est réservé. La vie ou la mort ?

ANNA.

Permettez, Monsieur ; je ne comprends pas encore parfaitement le sens de vos paroles. Si je ne me trompe. vous étiez à faire une déclaration à ma fille ?

KHLESTAKOF.

Non, je suis amoureux de vous. Ma vie ne tient plus qu'à un cheveu. Si vous ne couronnez un amour constant, je suis indigne de conserver l'existence. C'est un cœur embrasé qui vous demande votre main.

ANNA.

Mais, permettez-moi de vous faire observer... C'est impossible ; je suis mariée.

KHLESTAKOF.

Q'importe ! L'amour ne connaît pas de différences. D'ailleurs Karamzine l'a dit : les lois condamnent. Éloignons-nous à l'ombre d'un ruisseau. Votre main, je vous demande votre main.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARIA ANTONOVNA, qui entre en courant.

MARIA.

Maman, petit papa m'a dit de te... (Apercevant Khlestakof à genoux.) Ah ! quelle situation est-ce là ?

ANNA.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que cette étourderie ! Se précipiter dans une chambre comme un chat échaudé ? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire ? Pourquoi cet étonnement ? En vérité, on dirait un enfant de trois ans. Certes, on ne se douterait pas, non assurément on ne s'en douterait pas, on ne se douterait pas qu'elle en a dix-huit. Je ne sais pas quand tu auras jamais un peu de raison et que tu sauras te conduire comme une jeune personne bien élevée : quand apprendras-tu jamais les avantages des bons principes et de la sévérité des manières ?

MARIA, pleurant.

Mais, maman, je ne savais pas...

ANNA.

Il y a toujours dans ta tête je ne sais quelle fumée, quelles incroyables vapeurs ! Tu te modèles sur les filles de Liapkine-Tiapkine. Pourquoi les regardez-vous, Mademoiselle ? Vous ne devez pas les regarder. Vous avez d'autres exemples à suivre. Votre mère est sous vos yeux. Voilà les modèles sur lesquels vous devez vous former.

KHLESTAKOF, prenant la main de Maria.

Anna Andreïevna, ne vous refusez pas à notre bonheur ! Bénissez un constant amour !

ANNA.

Comment, c'est d'elle que...

KHLESTAKOF.

Prononcez ! ma vie ou ma mort !

ANNA.

Eh bien ! petite sotte, tu vois ce que c'est que tes manières ridicules. Monsieur a la bonté de se mettre à genoux, et là-dessus tu prends ta course comme une folle. Va, tu mériterais bien que je refusasse : tu n'es pas digne de tant d'honneur.

MARIA.

Je ne le ferai plus, petite maman, je ne le ferai plus.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, tout essoufflé.

LE GOUVERNEUR.

Je ne le ferai plus, Votre Excellence ! Ne me perdez pas ! ne me perdez pas !

KHLESTAKOF.

Qu'avez-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Les marchands sont venus me dénoncer à Votre Excellence. Sur mon honneur, je vous jure qu'il n'y a pas la moitié de vrai dans ce qu'ils disent. Eux-mêmes ils trompent le public et vendent à faux poids. La femme du sous-officier est une menteuse. Elle dit qu'on l'a fouettée, elle ment, comme il y n'a qu'un Dieu, elle ment, c'est elle-même qui s'est fouettée.

KHLESTAKOF.

Au diable la femme du sous-officier. Je m'en soucie bien !

LE GOUVERNEUR.

Ne les croyez pas, ne les croyez pas ! Ce sont de tels menteurs !... Un enfant ne les croirait pas. Dans toute la ville ils sont connus pour des menteurs. Quant à cette canaille-là, je puis prendre la liberté de vous assurer que c'est une canaille comme le monde n'en a jamais vu.

ANNA.

Sais-tu l'honneur que nous fait Ivan Alexandrovitch ? Il nous demande la main de notre fille.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! quoi !... As-tu perdu la boule, petite mère ? Votre Excellence, veuillez ne pas vous offenser. Elle a la tête un peu fêlée. Elle tient cela de sa mère.

KHLESTAKOF.

Oui, oui. Je demande sa main. Je suis amoureux.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis vous croire, Excellence.

ANNA.

Mais, quand on te dit...

KHLESTAKOF.

C'est très-sérieusement que je parle... Je suis homme à en perdre la cervelle... tant je suis amoureux.

LE GOUVERNEUR.

Je n'ose croire... Je suis si indigne de tant d'honneur.

KHLESTAKOF.

Oui, si vous ne consentez pas à me donner la main de Maria Antonovna, le diable sait ce que je ne fais pas!

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis croire... Votre Excellence veut s'amuser.

ANNA.

Ah ! quel balourd incorrigible ! Combien de fois faudra-t-il te répéter...

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis croire...

KHLESTAKOF.

Donnez-la-moi, donnez-la-moi !... Je suis un homme désespéré, et résolu à tout... Quand je me serai brûlé la cervelle, vous en répondrez devant la justice.

LE GOUVERNEUR.

Hélas ! seigneur Dieu ! je ne suis coupable ni de fait ni d'intention. Ne vous fâchez pas, Excellence ! Veuillez faire tout ce qu'il plaira à Votre Excellence... Je n'ai pas la tête à moi dans ce moment... et je ne sais ce qui se passe. Je suis devenu si bête, que je ne me suis jamais vu comme cela.

ANNA.

Allons, donne-leur ta bénédiction.

(Khlestakof prend Marie Antonovna par la main et s'incline.)

LE GOUVERNEUR.

Dieu vous bénisse, mais je ne suis pas coupable. (Khlestakof embrasse Maria Antonovna.) Diable ! Au fait ! (Il se frotte les yeux.) Ils s'embrassent ! Ma foi ! ils s'embrassent. C'est un fiancé pour tout de bon ! Ah ! quelle chance ! En voilà d'une sévère !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, OSIP.

OSIP.

Les chevaux sont arrivés.

KHLESTAKOF.

Bon. Je viens.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce que vous partez ?

KHLESTAKOF.

Oui.

LE GOUVERNEUR.

Alors, quand donc?... Vous aviez même, je pense, daigné faire allusion à un... mariage.

KHLESTAKOF.

Je reviens tout de suite. Je vais chez mon oncle pour un jour. C'est un vieillard fort riche... Demain, je serai ici.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'osons pas vous retenir, dans l'espoir de votre prompt retour.

KHLESTAKOF.

Je ne fais qu'aller et venir. Adieu, mon amour!... Non, je ne puis vous exprimer... Adieu, mon âme.

(Il lui baise la main.)

LE GOUVERNEUR.

N'avez-vous besoin de rien pour la route? Si vous aviez besoin d'argent?

KHLESTAKOF.

Oh! non. Pourquoi donc? (Se ravisant.) En effet... Oui, volontiers.

LE GOUVERNEUR.

Combien vous faut-il?

KHLESTAKOF.

Vous m'avez déjà donné deux cents roubles, c'est-à-dire quatre cents, — je ne veux pas profiter de votre méprise. — Eh bien, donnez-moi encore autant, et cela fera huit cents roubles juste.

LE GOUVERNEUR, (Prenant l'argent dans son portefeuille.)

Vous allez les avoir. Tenez, voici précisément des billets neufs.

KHLESTAKOF.

C'est vrai. Tant mieux. On dit que des billets neufs annoncent un bonheur nouveau.

LE GOUVERNEUR.

C'est bien le cas de le dire.

KHLESTAKOF.

Adieu, Anton Antonovitch. Je vous suis bien reconnaissant de votre hospitalité. Jamais je n'ai trouvé des hôtes si aimables. Adieu, Anna Andreïevna. Adieu, ma chère âme, Maria Antonovna.

(Tous sortent ; on les entend derrrière la scène.)

VOIX DE KHLESTAKOF.

Adieu, ange de mon âme, Maria Antonovna !

VOIX DU GOUVERNEUR.

Comment donc ! Vous partez dans une voiture de la poste ?

VOIX DE KHLESTAKOF.

Oui, c'est mon habitude. Les ressorts me font mal à la tête.

VOIX DU POSTILLON.

Heuh !

VOIX DU GOUVERNEUR.

Au moins, mettez donc quelque chose sous vous... un tapis... Permettez-moi de vous faire donner un tapis.

VOIX DE KHLESTAKOF.

Non, non ! Ce n'est pas la peine... Au reste, si vous l'exigez, je veux bien un tapis.

VOIX DU GOUVERNEUR.

Hé ! Avdotia ! cours au garde-meuble. Prends le meilleur tapis... le tapis de Perse à fond bleu... Vite, dépêche !

VOIX DU POSTILLON.

Heuh !

VOIX DU GOUVERNEUR.

Quand voulez-vous que nous vous attendions ?

VOIX DE KHLESTAKOF.

Demain, après-demain au plus tard.

VOIX D'OSIP.

C'est là le tapis ? Donnez-le-moi... Un tour par ici.— Bon, une poignée de foin.

VOIX DU POSTILLON.

Heuh !

VOIX D'OSIP.

Bien. Par ici. C'est cela. Ça va bien. Bravo ! (Frappant sur le tapis.) Allons, asseyez-vous, Monsieur.

VOIX DE KHLESTAKOF.

Adieu, Anton Antonovith !

VOIX DU GOUVERNEUR.

Adieu, Excellence !

VOIX DE FEMMES.

Adieu, Ivan Alexandrovitch.

VOIX DE KHLESTAKOF.

Adieu, petite maman !

VOIX DU POSTILLON.

Enlevez, les ailés !

(On entend un bruit de sonnettes ; la toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, Anna Andreïevna? hein? t'en serais-tu jamais doutée? En voilà-t-il un quine à la loterie? Voyons, dis-moi franchement : est-ce que tu y avais jamais pensé, même en rêve? Tu étais madame la gouvernante pour tout potage... crac!... Quel changement. Il faut que tu sois la fille de quelque diable.

ANNA.

Mon Dieu! rien de tout cela ne me surprend. Il y a longtemps que je l'avais prévu. Cela t'étonne, toi, parce que tu es un pauvre bonhomme qui n'a jamais vu des gens comme il faut.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce que je ne suis pas un homme comme il faut, moi, petite maman? Non, vraiment, Anna Andreïevna, c'est drôle de penser que nous voilà devenus tous deux des oiseaux de cette sorte. Hein, Anna Andreïevna, des oiseaux de haut-vol, le diable m'emporte. Ah! maintenant je m'en vais laver la tête, de la bonne sorte, à tous ces farceurs qui remettent des pétitions et des dénonciations. Holà! quelqu'un? (Un sergent de ville entre.)

Ah! c'est toi, Ivan Karpovitch. Va me chercher messieurs les marchands, mon camarade. Ah! je leur apprendrai, à cette canaille-là, à se plaindre de moi. A-t-on jamais vu de mauvais Juifs comme cela! C'est bon, c'est bon, mes agneaux, je vous ai fait manger des crapauds jusqu'à présent, mais aujourd'hui, parbleu! vous avalerez des couleuvres. Ah! je tiens bonne note de tous ces plaignants, surtout des écrivains, des écrivains rédacteurs de placets dont ils ont été l'entourer. Apprends-leur à tous, qu'ils n'en ignorent pas, l'honneur que le bon Dieu envoie à leur gouverneur. Il va donner sa fille, non pas au premier venu, mais à quelqu'un qui n'a pas son pareil au monde et qui peut faire tout, tout, tout, tout! Dis-leur bien à tous pour qu'ils le sachent. Crie-le à tout le peuple; sonne la cloche: le diable m'emporte, c'est mon jour de triomphe, et je triomphe. (Le sergent de ville sort.) Eh bien! Eh bien! Anna Andreïevna! comment sommes-nous à présent? Où allons-nous vivre, ici ou bien à Piter?

ANNA.

A Pétersbourg, cela va sans dire? Le moyen de rester ici?

LE GOUVERNEUR.

Va pour Piter, puisque Piter il y a. On est bien ici, cependant. Quoi donc? quand j'y pense, faut-il envoyer mon *gouvernement* au diable, hein, Anna Andreïevna?

ANNA.

Cela va sans dire. La belle chose qu'un gouvernement!

LE GOUVERNEUR.

Dis donc, Anna Andreïevna, maintenant je puis bien attraper un meilleur grade. Il est à tu et à toi avec tous les ministres, et il va à la cour. Il me fera avoir de l'avancement, et avec le temps, je puis bien accrocher les épaulettes de général. Qu'en penses-tu, Anna

Andreïevna, est-ce que je ne puis pas bien passer général ?

ANNA.

Comment donc ! mais certainement.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! le diable m'emporte ! c'est fameux d'être général et de se pendre un cordon sur l'épaule. Quel cordon vaut mieux, Anna Andreïevna, rouge ou bleu ?

ANNA.

C'est le bleu, sûrement.

LE GOUVERNEUR.

Peste ! c'est comme cela qu'elle les aime ! Le rouge est beau aussi. Sais-tu pourquoi c'est agréable d'être général ? C'est que, par exemple, on veut aller quelque part : — bon ! feldjægers et adjudants galopent devant vous. Des chevaux ! — Dans le relais il n'y en a pour personne ; il faut que tout le monde attende : tous les petits fonctionnaires, capitaines, gouverneurs... tandis que M. le général fait le gros dos sans daigner se mêler de rien. On dîne chez l'intendant, et là le gouverneur vous fait la cour. Ah ! ah ! ah ! (Il pleure à force de rire.) Voilà une vie enchanteresse, morbleu !

ANNA.

Tu n'aimes que les choses grossières. Tu auras la complaisance de changer complétement de façons de vivre ; car tes relations ne seront plus avec je ne sais quel juge, amateur de chiens, avec lequel tu vas courir des lièvres, ou bien un Zemlianika. Tu auras, au contraire, des relations avec les personnes les plus distinguées, des comtes, des gens du monde... Je t'avoue que je suis en peine de toi. Il t'arrive parfois de lâcher des mots qu'on n'entend jamais dans la bonne compagnie.

LE GOUVERNEUR.

Bah ! un mot, ça ne fait de mal à personne.

ANNA.

A la bonne heure quand tu étais gouverneur. Mais, maintenant, c'est une vie toute différente.

LE GOUVERNEUR.

Oui. On dit qu'il y a là-bas deux petits poissons, le *riapouchka* et le *koriouchka*, que l'eau vous en vient à la bouche quand on commence à en manger.

ANNA.

Il ne pense qu'aux poissons! Moi, je veux que notre maison soit la première de la capitale. Je veux avoir ma chambre toute parfumée d'ambre, qu'en y entrant seulement on en ferme les yeux et... (Elle ferme les yeux en respirant avec force.) Ah! que c'est délicieux!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LES MARCHANDS.

LE GOUVERNEUR.

Bonjour, mes petits amis.

LES MARCHANDS, se prosternant.

Nous venons te présenter nos hommages, petit père.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, mes petits agneaux, comment va la santé? Et notre commerce? Comment, des raccommodeurs de bouilloires, des chevaliers de l'aune s'avisent de faire des pétitions? Archivoleurs, triples bêtes, vieux veaux marins, vous faites des pétitions, hein? On vous a pris beaucoup? Vous vous imaginez que vous allez me faire mettre en prison?... Savez-vous bien, Messieurs, et que six diables et une sorcière vous sautent à la gorge, savez-vous bien...

ANNA.

Ah! mon Dieu! Antoncha, quels mots est-ce que tu dis là?

LE GOUVERNEUR.

Les mots n'y font rien. — Mais savez-vous bien que ce haut fonctionnaire, à qui vous avez porté vos plaintes se marie avec ma fille? Hein? qu'avez-vous à dire à cela?... Maintenant, si je vous.... Vous volez le monde. Toi, tu fais une soumission au gouvernement, tu nous passes un compte d'apothicaire de cent mille roubles, et tu livres du drap pourri, et parce que tu fais le sacrifice d'une douzaine d'archines, tu crois qu'il faut qu'on t'en remercie encore? Et si l'on savait comme tu... Mais il a du foin dans ses bottes : c'est un marchand, on ne peut pas le toucher. Un marchand, dis-tu, vaut bien un gentilhomme... Un gentilhomme!... ah! vilain singe, sais-tu ce que c'est qu'un gentilhomme? Un gentilhomme est éduqué. C'est vrai qu'on lui donne le fouet au collége, et c'est bien fait pour qu'il apprenne ce qu'il faut apprendre; tandis que toi.... ce qu'on t'apprend d'abord c'est à larronner. Ton maître te rosse pour t'instruire à flouer les chalands. Quand tu es apprenti et que tu ne sais pas encore ton *pater*, tu sais déjà donner le coup de pouce à la balance. Et puis quand tu t'es arrondi, que ta poche est bien bourrée, tu fais le gros et le fier. Voilà un beau venez-y-voir! — Et toi, parce que tu soudes seize bouilloires par jour, tu fais le gros et l'important? Ah! je vais te cracher sur ta tête et sur ton importance!

LES MARCHANDS, à genoux.

Grâce! Anton Antonovitch! nous sommes coupables!

LE GOUVERNEUR.

Tu fais des placets toi? Et qui donc t'a donné un coup d'épaule pour faire ton beurre, lorsque tu as bâti ce pont et que tu nous as fait un compte de vingt mille roubles de bois tandis qu'il n'y en avait pas pour cent roubles? C'est moi qui t'ai tendu la perche, barbe de

bouc ! Tu l'as oublié. Si je disais ce que je sais sur ton compte, je te ferais faire gratis le voyage de Sibérie. Hein? qu'as-tu à dire à cela?

UN MARCHAND.

Nous eûmes tort, Anton Antonovitch : c'est le diable qui nous poussa. Mais nous ne ferons jamais plus de placets. Dis-nous seulement quelle satisfaction tu veux, mais ne sois plus fâché.

LE GOUVERNEUR.

Ne sois plus fâché ! Tu es à plat-ventre devant moi, à présent : c'est que j'ai le bon bout du bâton. Mais si j'étais à ta place, et toi à la mienne, canaille, tu me pousserais dans le ruisseau, bien heureux si tu ne me jetais pas des pierres.

LES MARCHANDS, à ses pieds.

Grâce! grâce! Anton Antonovitch!

LE GOUVERNEUR.

Grâce! grâce! Voilà ce que vous dites à présent. Et tout à l'heure, je vous.... Allons! Dieu commande de pardonner! Suffit. Je ne suis pas rancunier; seulement, faites-y attention : à l'avenir, qu'on ne m'échauffe plus les oreilles. Vous aurez la bonté de vous rappeler que je donne ma fille, non pas à un simple gentilhomme.... Ainsi que les félicitations soient convenables, vous m'entendez? Ne vous imaginez pas que vous vous en tirerez avec un saumon fumé ou avec un pain de sucre..... Non. Allez, et que Dieu vous conduise. *Les marchands sortent.*

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, ANNA ANDREIEVNA, MARIA ANTONOVNA, LE JUGE, L'ADMINISTRATEUR DE L'HOSPICE, RASTAKOFSKI.

LE JUGE.

La nouvelle est-elle vraie, Anton Antonovitch? On dit qu'il vous arrive un bonheur extraordinaire.

L'ADMINISTRATEUR.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations de ce bonheur extrordinaire. (Baisant la main à Anna Andreïevna, puis à Maria Antonovna.) Anna Andreïevna !... Maria Antonovna !...

RASTAKOFSKI.

Anton Antonovitch, je vous offre mes félicitations ! Que Dieu prolonge votre vie et celle du nouveau couple, qu'il vous donne une nombreuse postérité de petits-fils et d'arrière-petits-fils. Anna Andreïevna..... Maria Antonovna..... (Il leur baise la main.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, KOROBKINE, LA FEMME DE KOROBKINE, LULUKOF.

KOROBKINE.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations, Anton Antonovitch. Anna Andreïevna... Maria Antonovna...

(Baisement de mains)

LA FEMME DE KOROBKINE.

Je vous félicite bien sincèrement, Anna Andreïevna, de ce nouveau bonheur.

LULUKOF.

J'ai l'honneur de vous féliciter, Anna Andreïevna. (Il lui baise la main, puis se tournant vers les spectateurs, fait claquer sa langue d'un air cavalier.) Maria Antonovna! (Il lui baise la main avec la même pantomime.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOBTCHINSKI ET DOBTCHINSKI.

Entrent une grande quantité de personnes en redingote et en habit, qui vont processionnellement baiser la main d'Anna Andreïevna en disant : *Anna Andreïevna;* puis celle de Maria Antonovna, en disant : *Maria Antonovna.* Bobtchinski et Dobtchinski s'entre-poussent pour se présenter plus tôt.

BOBTCHINSKI.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations...

DOBTCHINSKI.

Anton Antonovitch, j'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations...

BOBTCHINSKI.

..... Dans une circonstance si heureuse.

DOBTCHINSKI.

Anna Andreïevna...

BOBTCHINSKI.

Anna Andreïevna... (Tous deux s'avançant en même temps pour lui baiser la main, se cognent le front.)

DOBTCHINSKI.

Maria Antonovna! (Il lui baise la main.) J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations. Vous allez être bien, bien heureuse. Vous aurez des robes d'or et vous mangerez des soupes délicates de toute espèce. Vous passerez agréablement votre temps.

BOBTCHINSKI, l'interrompant.

Maria Antonovna, j'ai l'honneur de vous offrir mes

félicitations. Dieu vous donne toutes sortes de richesses, beaucoup de ducats, et un petit garçon, grand comme cela, qu'on tiendra dans la paume de la main, et qui criera bien gentiment : Oua ! oua ! oua !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE RECTEUR ET SA FEMME.

Arrivée de nouvelles visites. Le baise-main continue.

LE RECTEUR.

J'ai l'honneur.....

LA FEMME DU RECTEUR, se jetant dans les bras d'Anna.

Je vous félicite, Anna Andreïevna. (Elles s'embrassent.) Ah ! quel plaisir j'ai eu en apprenant cette nouvelle. On me dit : Anna Andreïevna marie sa fille. — Ah ! mon Dieu, que je me dis, j'en suis si contente ! Dis donc, que je dis à mon mari, dis donc, Loukantchik, quel bonheur pour Anna Andreïevna ! Ah ! je me dis, loué soit Dieu. Je lui dis : J'en suis si ravie, que je meurs d'impatience d'aller le dire à Anna Andreïevna en personne... Ah ! mon Dieu, que je me dis, Anna Andreïevna qui souhaitait tant un bon parti pour sa fille, voilà un bonheur comme cela... Cela se fait juste comme elle le désirait. Moi j'en suis si contente que je ne saurais le dire. J'en pleure, j'en pleure, vrai cela me fait sangloter. Et Louka Loukitch qui me dit : Pourquoi donc, Nastenka, que tu pleures ? — Loukantchik, que je lui dis, je ne sais pas, mais les larmes me coulent comme d'une fontaine...

LE GOUVERNEUR.

Je vous en supplie, Messieurs, prenez la peine de vous asseoir. Hé ! Michka ! apporte ici d'autres chaises.

(On s'assied.)

SCÈNE VI.

Les Précédents, UN INSPECTEUR DE POLICE ET LES SERGENTS DE VILLE.

L'INSPECTEUR.

J'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations, monsieur le gouverneur, et de vous présenter mes souhaits pour de nombreuses années.

LE GOUVERNEUR.

Merci, merci ! Asseyez-vous, Messieurs.

LE JUGE.

Mais, dites-nous donc, je vous en prie, Anton Antonovitch, de quelle manière cela s'est fait. Contez-nous la chose par le menu.

LE GOUVERNEUR.

Le menu de la chose est extraordinaire. Il a fait la demande en personne.

ANNA.

Et de la façon la plus respectueuse et la plus comme il faut. Il m'a dit avec des manières excellentes : Tenez, Anna Andreïevna, ce que j'en fais, c'est par pure admiration de votre mérite. On n'a jamais vu un homme mieux élevé, plus distingué, plus à la tête des gens comme il faut. Pour moi, a-t-il dit, Anna Andreïevna, je me soucie de la vie comme d'un kopek. Et c'est seulement parce que je suis pénétré d'estime pour vos rares qualités...

MARIA.

Ah ! petite maman, c'est à moi qu'il a dit cela.

ANNA.

Tais toi donc. Tu n'y entends rien, et tu te mêles toujours de ce qui ne te regarde pas. — Moi, dit-il, Anna Andreïevna, je suis transporté... A peine avait-il

prononcé ces mots flatteurs, et comme j'allais lui répondre que nous n'avions jamais osé espérer un tel honneur, — tout à coup il tombe à genoux, et avec ces manières si distinguées... Anna Andreïevna, dit-il, ne faites pas mon malheur. Consentez à payer mes sentiments de retour, ou bien la mort va mettre fin à ma vie.

MARIA.

Mais, petite maman, c'est pour moi qu'il a dit cela.

ANNA.

Oui, certainement, c'était pour toi. Je ne dis pas le contraire.

LE GOUVERNEUR.

C'est qu'il nous a fait peur. Il disait qu'il se brûlerait la cervelle. — Je me brûlerai la cervelle, je me brûlerai la cervelle, qu'il disait.

PLUSIEURS PERSONNES DE LA COMPAGNIE.

Vraiment ! Est-il possible !

LE JUGE.

Quel caractère !

LE RECTEUR.

En vérité, c'est la destinée qui a fait cela.

L'ADMINISTRATEUR.

Ne dites donc pas la destinée, petit père. La destinée n'est qu'une dinde. C'est le mérite qui est récompensé. (A part.) Des perles qui tombent aux pourceaux !

LE JUGE.

Dites donc, Anton Antonovitch, je vous vendrai cette petite chienne dont nous étions en marché.

LE GOUVERNEUR.

Merci. J'ai autre chose à penser qu'à votre chienne.

LE JUGE.

Eh bien, si vous n'en voulez pas, faisons affaire pour un autre chien.

LA FEMME DE KOROBKINE.

Ah! comme je suis contente du bonheur qui vous arrive, Anna Andreïevna. Vous ne pouvez pas vous le figurer.

KOROBKINE.

Et maintenant, où est donc cet hôte illustre? On m'a dit qu'il était parti pour quelque affaire...

LE GOUVERNEUR.

Oui, il est parti pour un jour, à cause d'une affaire fort importante.

ANNA.

Il est allé chez son oncle, lui demander sa bénédiction.

LE GOUVERNEUR.

Oui, lui demander sa bénédiction; mais demain pour... (Il éternue.)

TOUS, s'écrient à la fois :

A vos souhaits!

LE GOUVERNEUR.

Bien des remerciements! Mais demain pour sûr il... (Il éternue.) Il reviendra.

TOUS, s'écrient de nouveau :

A vos souhaits!

L'INSPECTEUR.

Bonne santé, monsieur le gouverneur!

BOBTCHINSKI.

Cent ans de vie et un muids de ducats!

DOBTCHINSKI.

Dieu vous en donne quarante quarantaines!

L'ADMINISTRATEUR, à part.

De fièvres quartaines!

LA FEMME DE KOROBKINE, à part.

Le diable te torde le cou!

LE GOUVERNEUR.

Très-humbles remerciements. Je vous en souhaite autant à tous.

ANNA.

Nous nous sommes décidés à nous fixer à Petersbourg. Il y a ici un air !... C'est trop la campagne... J'ai, je l'avoue, une aversion extrême... Voici mon mari... qui va recevoir le grade de général.

LE GOUVERNEUR.

C'est vrai, Messieurs, je l'avoue, le diable m'emporte, mais j'ai fort envie d'être général.

LE RECTEUR.

Dieu fasse que vous le soyez.

ROSTAKOFSKI.

L'homme ne peut rien : Dieu peut tout.

LE JUGE.

Au grand vaisseau, la grande mer.

L'ADMINISTRATEUR.

Le mérite est toujours récompensé.

LE JUGE, à part.

Les poules auront des dents quand tu seras général. Cela lui irait comme des manchettes à un cochon. Tu fais le fanfaron trop tôt. Tu as ton affaire, mais tu n'es pas encore général.

L'ADMINISTRATEUR, à part.

Le voilà général, le diable emporte ! Lui, général, et à quoi bon ! Ce n'est pas l'embarras, il a un aplomb que le diable ne l'emporterait pas volontiers. (Haut, au gouverneur.) Alors, Anton Antonovitch, vous ne nous oublierez pas.

LE JUGE.

S'il arrivait quelque chose, par exemple, une mauvaise affaire, vous nous serviriez de protecteur.

KOROBKINE.

L'année prochaine, je dois envoyer mon fils dans la

capitale pour qu'il soit utile au gouvernement. Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, de lui accorder votre protection? Vous servirez de père à ce pauvre orphelin.

LE GOUVERNEUR.

Oui, je vous promets de m'employer pour lui.

ANNA.

Mon Dieu, Antoncha, tu es toujours à faire des promesses. D'abord, tu n'auras pas le temps de penser à cela. Et comment est-ce possible, et à propos de quoi se charger de ces engagements-là ?

LE GOUVERNEUR.

Mais, ma chère, quand c'est possible.

ANNA.

Possible ! possible ! Enfin pourquoi se faire le protecteur de tous les pauvres hères ?...

LA FEMME DE KOROBKINE.

Entendez-vous comme elle nous traite ?

QUELQUES VISITEURS.

Oui, elle a toujours été comme cela. Je la connais bien. Quand elle est à table, elle met ses pieds dans...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DIRECTEUR DES POSTES, tout essoufflé, et tenant à la main une lettre décachetée.

LE DIRECTEUR.

Quelle étrange aventure, Messieurs. Ce fonctionnaire que nous avons pris pour l'inspecteur général, ce n'était pas l'inspecteur général.

TOUS.

Comment ! ce n'est pas lui !

LE DIRECTEUR.

Pas du tout. Je l'ai appris par cette lettre.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous dites? Quelle lettre?

LE DIRECTEUR.

Oui, une lettre qu'il a écrite. On m'apporte une lettre pour la poste. Je regarde l'adresse et je vois : A Petersbourg, rue de la Poste. Je reste stupéfait. Bon, que je me dis, il a trouvé quelque chose à dire dans le service, et il en prévient l'autorité supérieure. — Je la prends et je la décachette...

LE GOUVERNEUR.

Comment! vous...

LE DIRECTEUR.

Moi-même, je ne sais pas comment j'ai fait. C'est une force surnaturelle qui m'a soutenu. J'allais faire partir une estafette pour la porter... mais la curiosité s'était emparée de moi à un point que je n'ai jamais rien senti de pareil. Impossible, impossible, cela ne se peut pas, mais une tentation, une démangeaison... Il me semblait entendre une voix dans une oreille : — Ne décachette pas! tu te perds. Tu es flambé. Dans l'autre oreille, je ne sais quel diable me souffle : Décachette, décachette, décachette! Si bien qu'en touchant la cire... je sentais du feu dans mes veines... et en décachetant, de la glace, oui, de la glace. Mes mains tremblaient et tout se brouillait à mes yeux.

LE GOUVERNEUR.

Comment avez-vous bien eu l'audace de décacheter la lettre d'un personnage si puissant!

LE DIRECTEUR.

Eh! le bon, c'est qu'il n'est pas puissant, et que ce n'est pas un personnage.

LE GOUVERNEUR.

Et qu'est-ce donc à votre compte ?

LE DIRECTEUR.

Ma foi, ni ceci ni cela. Le diable sait qui c'est.

LE GOUVERNEUR, avec emportement.

Comment ! ni ceci ni cela. Osez-vous bien l'appeler ceci et cela, et le diable sait qui ! Je vais vous faire arrêter.

LE DIRECTEUR.

Vous ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, moi.

LE DIRECTEUR.

De la douceur.

LE GOUVERNEUR.

Savez-vous bien qu'il va épouser ma fille, que je vais être un grand personnage, et que je puis vous envoyer en Sibérie...

LE DIRECTEUR.

Oh ! la Sibérie ! Anton Antonovitch ! C'est loin, la Sibérie. Écoutez ce que je vais vous lire, cela vaut mieux. Messieurs, permettez-moi de vous lire cette lettre.

TOUS.

Lisez, lisez.

LE DIRECTEUR, lisant.

« Je me hâte de te faire part, mon cher Triapitchkine, des étranges aventures qui m'arrivent. En route, je fus tondu rasibus par un capitaine d'infanterie, si bien que le maître d'hôtel, faute d'argent, voulait me faire mettre en prison, quand, à ma physionomie petersbourgeoise et à mon costume, toute la ville m'a pris pour un intendant général en tournée. Si bien que me voilà installé chez le gouverneur ; on est aux petits soins pour moi, et je fais la cour à mort à sa femme et à sa fille. Seulement,

je suis indécis pour savoir par laquelle je commencerai. Je crois que ce sera par la maman, car elle paraît toute prête à tout. Te rappelles-tu nos infortunes, comment nous dînions à l'œil, et comment une fois un pâtissier me prit au collet à l'occasion de certains petits pâtés que nous avions mangés au compte du roi de Prusse. Cette fois, l'aventure tourne tout différemment. C'est à qui me prêtera l'argent qu'il me faut. Ce sont de drôles d'originaux. Ils te feraient mourir de rire. Tu écris des articles. Voici des portraits à ton service. D'abord le gouverneur : bête comme un âne gris...

LE GOUVERNEUR.

C'est impossible. Il n'y a pas cela.

LE DIRECTEUR.

Lisez vous-même...

LE GOUVERNEUR, lisant.

« Comme un âne gris... » C'est impossible ; c'est vous qui avez écrit cela.

LE DIRECTEUR.

Qui, moi, écrire cela !

L'ADMINISTRATEUR.

Lisez.

LE RECTEUR.

Lisez.

LE DIRECTEUR, lisant.

« Le gouverneur... bête comme un âne gris... »

LE GOUVERNEUR.

Le diable l'emporte, il faut encore qu'il recommence. Comme si c'était nécessaire !

LE DIRECTEUR, lisant.

Hum... hum... hum... « Ane gris. Le directeur des postes est un brave homme... » Ah ! il s'exprime d'une manière assez inconvenante sur mon compte.

LE GOUVERNEUR.

Lisez toujours.

LE DIRECTEUR.

Heuh ! A quoi bon ?

LE GOUVERNEUR.

Mais, le diable emporte ! quand on lit, on lit. Lisez tout.

L'ADMINISTRATEUR, prenant la lettre.

Permettez que je continue. (Il met ses lunettes et lit.) « Le directeur des postes ressemble comme deux gouttes d'eau à Mikheïef, le garçon de bureau. Ce doit être comme lui une canaille qui boit de l'absinthe.

LE DIRECTEUR.

Un polisson, qui mériterait qu'on lui donnât le fouet ! Il n'y a plus rien ?

L'ADMINISTRATEUR, lisant.

« L'administrateur des établissements de bien... » Br... br... br...

KOROBKINE.

Pourquoi vous arrêtez-vous ?

L'ADMINISTRATEUR.

Une écriture illisible..... On voit bien que c'est un mauvais sujet.

KOROBKINE.

Donnez-moi la lettre. J'ai, je crois, de meilleurs yeux.

L'ADMINISTRATEUR, retenant la lettre.

Non, on peut passer ce passage-là. Le reste se déchiffre mieux.

KOROBKINE.

Non, permettez, je lirai bien...

L'ADMINISTRATEUR.

Et moi aussi, je lirai bien. Plus loin c'est très-lisible.

LE DIRECTEUR.

Non, lisez tout. On a déjà lu tout ce qui est avant.

TOUS.

Donnez la lettre, Artemii Philippovitch. Lisez-la, Korobkine.

L'ADMINISTRATEUR, donnant la lettre.

A la bonne heure. Tenez... permettez. (Il met le doigt sur une ligne.) C'est à partir d'ici qu'il faut lire.

LE DIRECTEUR.

Lisez tout ! morbleu ! lisez tout.

KOROBKINE, lisant.

« L'administrateur des établissements de bienfaisance, Zemlianika, est un cochon en bonnet carré. »

L'ADMINISTRATEUR.

Cela n'a pas le sens commun. Un cochon en bonnet carré ! Qui est-ce qui a jamais vu un cochon en bonnet carré !

KOROBKINE, lisant.

« Le recteur du collége empeste l'ail. »

LE RECTEUR.

Mon Dieu ! moi qui ne ne mange jamais d'ail.

LE JUGE, à part.

Grâce à Dieu, il n'est pas question de moi.

KOROBKINE, lisant.

« Le juge... »

LE JUGE, à part.

Attrape ! (Haut.) Messieurs, la lettre a l'air d'être un peu longue, et à mon avis, je trouve qu'il est bien ennuyeux de lire tant de sottises.

LE RECTEUR.

Non, non.

LE DIRECTEUR.

Non, lisez toujours.

KOROBKINE, lisant.

« Le juge Liapkine-Tiapkine est du dernier *mauvais ton* [1]. » — C'est sans doute quelque mot français.

LE JUGE.

Le diable sait ce qu'il veut dire. C'est bon si cela ne veut dire que polisson. C'est peut-être quelque chose de pire.

1. Ces mots sont en français dans l'original.

KOROBKINE, *lisant.*

« Au reste tout ce monde est fort accueillant et rempli de bienveillance. Adieu, mon cher Triapitchkine. Je veux, à ton exemple, me mettre dans la littérature. On s'ennuie à la longue, mon brave, et il faut des aliments. Je m'aperçois qu'il faut se lancer dans les choses élevées. Écris-moi dans le gouvernement de Saratof, et là au château de Podkatilofka. » (*Il retourne la lettre et lit l'adresse.*) « Monsieur M. Ivan Vassilievitch Triapitchkine, Saint-Petersbourg, rue de la Poste, n° 97, au troisième à droite. »

UNE DAME.

Quelle épigramme inattendue !

LE GOUVERNEUR.

Voilà comme on m'égorge... comme on m'égorge ! Je suis assassiné ! assassiné ! Je ne vois rien. Je ne vois que des groins de cochon au lieu de visages... Il faut le rattraper, le rattraper.

LE DIRECTEUR.

Comment le rattraper ! Et moi qui ai recommandé de lui donner les meilleurs chevaux. C'est le diable qui m'a soufflé cette maudite idée.

LA FEMME DE KOROBKINE.

Voilà vraiment une confusion sans exemple.

LE JUGE.

Et savez-vous, Messieurs, le diable m'emporte, c'est qu'il m'a emprunté trois cents roubles!

L'ADMINISTRATEUR.

Et à moi aussi trois cents roubles.

LE DIRECTEUR.

Hélas ! Et à moi aussi trois cents roubles.

BOBTCHINSKI.

Et à nous, à Pëtr Ivanovitch et à moi soixante-cinq en billets. Oui.

LE JUGE, se croisant les mains, avec un geste de surprise.

Mais comment, Messieurs, nous sommes-nous laissés refaire comme cela.

LE GOUVERNEUR, se donnant des coups à lui-même.

Et moi, moi! vieil imbécile! comment ai-je fait? Vieux mouton que je suis, je suis devenu bête de vieillesse... Il y a trente ans que je suis fonctionnaire : pas un marchand, pas un fournisseur n'a pu m'attraper. J'ai fait la queue aux plus déliés coquins; des filous, des gredins si forts qui faisaient aller tout le monde, je les ai joués par-dessous la jambe. J'ai floué trois intendants... des intendants!... C'est quelque chose pourtant que des intendants...

ANNA.

Mais tout cela est impossible, Antoncha. Il est fiancé à la petite...

LE GOUVERNEUR, en fureur.

Fiancé! Et tu ne vois pas qu'il nous a encore floués! J'en ai plein le dos de tes fiançailles! (Avec stupéfaction.) Non, venez tous, tout l'univers, toute la chrétienté, venez voir un gouverneur bafoué! Appelez-le bête! vieille bête d'escroc. (Il se donne des coups de poing.) Ah! gros imbécile qui prend un blanc-bec, un moutard pour un homme d'importance! Et pendant ce temps-là, le voilà, lui, sur la route qui fait sonner ses grelots! Il va conter l'histoire au monde entier... Je serai la fable, la risée générale, et le pire, c'est que quelque barbouilleur de papier, quelque fainéant d'homme de lettres me mettra en comédie. Ah! voilà le terrible... Cela ne ménage ni le grade, ni l'emploi, et cela trouve des imbéciles qui montrent les dents et qui applaudissent. De quoi riez-vous? C'est de vous que vous riez. Ah! vous... (Frappant du pied.) Ah! si je tenais tous ces barbouilleurs de papier! ah! ces écrivassiers, ces maudits libéraux, cette engeance du diable! je vous les mettrais tous dans un

sac, et je les écraserais en poussière ; au diable ce qui serait dedans. (Il agite les poings et frappe du pied avec fureur. Après un moment de silence :) Je n'en reviens pas encore ! C'est sûr, quand Dieu veut nous punir, il commence par nous faire perdre le bon sens. Mais cet écervelé en quoi ressemblait-il à un inspecteur ? Lui !... comme à un moulin à vent. Et les voilà tous à dire : Un inspecteur général ! un inspecteur général ! Voyons, quel est le premier qui s'est avisé de dire que c'était un inspecteur général. Répondez.

L'ADMINISTRATEUR.

Je veux être pendu si je sais comment cela est arrivé. Nous avons eu la berlue ; c'est le diable qui nous a joués.

LE JUGE.

Qui l'a dit le premier ? Tenez, voici qui l'a dit le premier. Ce sont ces gaillards-là. (Il montre Bobtchinski et Dobtchinski.)

BOBTCHINSKI.

Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne pensais pas...

DOBTCHINSKI.

Mon Dieu ! moi, je ne l'ai pas...

L'ADMINISTRATEUR.

Enfin, c'est vous.

LE RECTEUR.

Parbleu ! Ils sont accourus comme des fous, sortant de l'hôtel : Il est arrivé, le voilà ! Il ne paye rien !.... Un bel oiseau que vous avez déniché.

LE GOUVERNEUR.

Ce devait être vous. Maudits menteurs, vieux colporteurs de commérages !

L'ADMINISTRATEUR.

Que le diable vous emporte avec votre inspecteur général et vos contes à dormir debout !

LE GOUVERNEUR.

Des animaux qui ne font rien que rôder par la ville, ennuyer tout le monde, répandre des mensonges, vieilles pies sans queues !...

LE JUGE.

Maudits barbouilleurs !

LE RECTEUR.

Oisons bridés !

L'ADMINISTRATEUR.

Anes bâtés !

BOBTCHINSKI.

Eh non ! ce n'est pas moi ; c'est Pëtr Ivanovitch.

DOBTCHINSKI.

Eh non, Pëtr Ivanovitch, c'est vous qui le premier...

BOBTCHINSKI.

Mais non. C'est vous qui l'avez dit le premier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Vous êtes prié de vous rendre sur-le-champ chez M. l'inspecteur général qui arrive en mission de Petersbourg. Il est descendu à l'hôtel.

Ces mots les frappent tous comme un coup de tonnerre. Un cri d'étonnement sort de la bouche de toutes les dames. Tableau général. Tous semblent pétrifiés.

SCÈNE MUETTE.

Au milieu le gouverneur, immobile comme un piquet, les bras étendus et la tête renversée en arrière. A sa droite sa femme et sa fille, se dirigeant vers lui d'un mouvement de tout le corps. Derrière elles, le directeur des postes se tournant vers les spectateurs avec un geste d'interrogation. Derrière lui le recteur, dans l'attitude d'une stupéfaction naïve, et dans la même partie de la

scène trois dames qui se groupent ensemble, contemplent avec une expression satirique la situation de la famille du gouverneur. A la gauche du gouverneur Zemlianika, la tête un peu penchée de côté comme s'il écoutait quelque chose. Auprès de lui le juge les bras étendus, touchant presque la terre et faisant un mouvement de lèvres comme s'il sifflait ou prononçait : « Tiens, grand'maman, voici la Saint-George. » Après lui Korobkine tourné vers les spectateurs, fermant un œil et désignant le gouverneur avec une expression de malignité. Du même côté de la scène, Bobtchinski et Dobtchinski les mains étendues l'un vers l'autre, la bouche ouverte et s'entre-regardant les yeux écarquillés. Les autres personnages demeurent immobiles comme des termes. Tout ce groupe pétrifié conserve la même attitude pendant une demi-minute. La toile tombe.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

LES DÉBUTS

D'UN AVENTURIER

LES DÉBUTS

D'UN AVENTURIER

Vers le milieu de l'année 1603, un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, page, selon les uns, cuisinier, selon les autres, d'un grand seigneur lithuanien, révéla à son maître qu'il était le tsarévitch Démétrius, fils du tsar Ivan le Terrible, et le dernier rejeton de la maison impériale de Russie. Le véritable tsarévitch était mort en 1591, âgé de dix ans, sous le règne de son frère Fëdor Ivanovitch. On avait publié qu'il s'était percé la gorge d'un couteau dans une attaque d'épilepsie, maladie dont il était notoirement atteint; mais l'opinion générale fut qu'il avait été assassiné par ordre de Boris Godounof, ministre de Fëdor, qui voulait ainsi se frayer un chemin au trône. De fait, Fëdor, prince imbécile, étant mort sans postérité en 1598, Boris, qui, depuis plusieurs années, avait le pouvoir et le titre de régent, fut élu tsar à Moscou. En 1603, il régnait paisiblement, mais également détesté par la noblesse et le peuple. C'était un despote habile, mais soupçonneux, cruel et tracassier. Il avait attaché les paysans à la glèbe en leur ôtant le droit de changer de domicile et de seigneur le jour de la Saint-George, antique privilége dont ils jouissaient avant lui. Il avait condamné, exilé, ruiné presque tous les boyards dont il redoutait l'ambition ou les talents. Il cherchait à réprimer les brigandages des Cosaques, qui à cette époque formaient plusieurs petites républiques, indépendantes de fait, mais nominalement sujettes de la Pologne ou de la Russie. Enfin, Boris avait achevé de s'aliéner la nation russe par des tentatives de réforme qui choquaient les vieux préjugés.

Le moment était bien choisi pour une révolution. Au nom de Démétrius se rattachaient les souvenirs d'une antique dynastie

regrettée du peuple. Il y a partout, et dans tous les temps, des gens qui ne peuvent se persuader que les princes meurent comme les autres hommes; mais alors, en Russie, une circonstance particulière accréditait le roman d'un prince légitime miraculeusement sauvé. Boris avait donné asile dans ses États à un prince de Suède, Gustave Ericsen, banni et persécuté par un usurpateur. Beaucoup de Russes avaient entendu raconter à ce Gustave comment il avait échappé à vingt tentatives d'assassinat ou d'empoisonnement, comment il avait été garçon d'auberge pour vivre, et comment la Providence l'avait toujours soutenu dans la misère et les dangers.

Le jeune homme qui se prétendait le tsarévitch Démétrius avait une verrue sur la joue et un bras plus court que l'autre, signes probablement observés autrefois chez le prince véritable. En outre, il produisit un sceau d'or aux armes de Russie et une croix en diamants d'un très-grand prix, qui, disait-il, lui avait été donnée, selon l'usage moscovite, par son parrain, le jour de son baptême. Des documents incontestables, mais alors peu connus en Russie, prouvent que le tsarévitch mourut en plein jour; cette circonstance rendant à peu près impossible une substitution d'enfant, l'inconnu racontait que les assassins, introduits la nuit dans sa chambre, avaient poignardé dans l'obscurité le fils d'un serf que son médecin avait fait coucher dans son lit. Il ajoutait que ce médecin si prudent l'avait enlevé et placé dans un couvent sous le plus strict incognito. Auparavant un prince russe l'avait caché et pris sous sa protection; mais le prince et le médecin étaient morts depuis longtemps, et la misère avait contraint l'illustre exilé d'entrer au service du seigneur lithuanien. D'ailleurs, l'inconnu évitait les détails compromettants. Il semblait bien connaître l'histoire de Russie. Il parlait le polonais aussi facilement et peut-être mieux que le russe [1]; enfin, il était un adroit escrimeur et un excellent cavalier Deux domestiques polonais, qui avaient été prisonniers en Russie, le reconnurent, et il faut croire que c'étaient d'habiles physionomistes, pour retrouver les traits d'un enfant de dix ans chez un jeune homme de vingt-deux.

[1] Sa correspondance confidentielle est en langue polonaise.

Fêté par les seigneurs lithuaniens, l'imposteur obtint bientôt une grande célébrité. Boris s'en alarma, et fit la faute énorme d'offrir de l'argent à de braves palatins pour qu'ils lui livrassent leur hôte. On renvoya ses émissaires avec indignation. L'imposteur demanda la protection de Sigismond III, roi de Pologne, et, pour s'en faire accueillir, il commença par se convertir à la religion catholique. Le roi était fort dévot, et l'on disait de lui qu'il avait perdu la terre pour gagner le ciel; en effet, ses sujets suédois l'avaient chassé pour ses entreprises contre leur religion. D'abord le faux Démétrius fut catéchisé par des jésuites polonais et par le nonce du pape, monseigneur Rangoni, qui paraissent avoir été complétement ses dupes. Il abjura en leur présence, mais en grand secret, et promit, dans un document qui s'est conservé, de faire tous ses efforts pour extirper le schisme en Russie. Ce n'est pas tout. Il céda, par d'autres engagements, la province de Sévérie à Sigismond, promit d'épouser Marine Mniszek, fille d'un palatin qui l'avait accueilli, et fit don à son futur beau-père d'une somme de deux millions de florins, payable, bien entendu, dans des temps plus heureux. Toutes ces promesses faites et signées, il fut présenté officiellement à Sigismond, qui l'appela Démétrius Ivanovitch, lui donna une pension, et lui permit d'accepter les conseils et les services des gentilshommes polonais.

Dans le même temps, une grande fermentation régnait parmi les Cosaques du Dnieper et du Don; un moine fugitif, nommé Grégoire Otrepief, soulevait leurs hordes au nom de Démétrius, et pratiquait des intelligences dans les provinces du sud de la Russie. Ce moine, qui avait quitté Moscou en 1603, avait la réputation méritée d'un ivrogne et d'un vaurien. Il était en correspondance suivie avec l'imposteur, et son agent auprès des Cosaques, sur lesquels il avait obtenu un grand ascendant.

Boris, fort inquiet de l'accueil que le faux Démétrius recevait en Pologne et des mouvements hostiles des Cosaques, imagina une ruse pour perdre l'imposteur. Il publia que cet homme n'était autre que le moine Otrepief; mais il ne dit pas un mot de l'agent qui soulevait les Cosaques. Plus tard, l'identité du faux Démétrius avec Otrepief étant devenue comme un article de foi en Russie, on voulut expliquer la

présence simultanée d'un Otrepief sur le Don et celle d'un prétendant en Pologne, en supposant que le véritable moine avait donné son nom à un de ses complices en passant la frontière. Explique qui pourra les motifs d'un pareil changement. Au reste, assez longtemps après la mort du véritable Démétrius, le véritable Otrepief avait reparu dans sa ville natale, et il ne paraît pas que, parmi les contemporains, l'invention de Boris ait trouvé la moindre créance.

Le prétendu tsarévitch, ayant levé quelques troupes en Pologne, entra en Russie, fut reçu à bras ouverts par les paysans et surtout par les Cosaques, battit une armée de Boris, fut battu à son tour; mais, sans perdre courage, il continua la guerre pendant plus d'une année, et fit si bien qu'il séduisit les troupes de son ennemi et les attira sous ses drapeaux. Boris eut le bonheur de mourir quelques jours avant cet événement décisif. Son fils Fëdor fut déposé par les Moscovites, puis étranglé par quelques boyards pleins de zèle pour le nouveau maître, qui entra triomphant dans sa capitale.

Il régna un an. Dès son arrivée, il montra une aptitude singulière pour les affaires, une activité prodigieuse, et porta la pourpre avec l'aisance d'un prince né sur le trône. Cet imposteur était un grand homme. Il voulut réformer les abus et civiliser son pays; mais il n'avait que vingt-trois ans, et, sans mesurer la grandeur des obstacles, il prétendit faire tout à coup et de primesaut tout ce que Pierre le Grand fit plus tard, graduellement et avec une prudente lenteur. L'imposteur était naturellement doux et humain, et les règnes d'Ivan le Terrible et de Boris avaient habitué les Moscovites à n'obéir qu'à un maître toujours entouré de bourreaux. En pardonnant à des rebelles qui avaient comploté contre sa vie, il encouragea les conspirations. D'ailleurs, bien qu'il ne se mît nullement en peine de tenir les promesses faites au pape et au roi de Pologne, il scandalisa les dévots et les bons patriotes par des plaisanteries déplacées contre les superstitions et les coutumes nationales, et par une imitation irréfléchie des habitudes élégantes de la cour polonaise. Il s'habillait en hussard; il manquait à saluer les images des saints; il donnait des bals et des mascarades; il avait sa musique; il mangeait du veau. Le pire fut qu'il épousa Marine Mniszek, Polonaise et catholique, et

qu'il attira quantité de ses compatriotes à Moscou. Marine, jeune personne capricieuse et futile, exagéra toutes les imprudences de son mari. Les gentilshommes de sa suite commirent mille insolences, et traitèrent les Moscovites en peuple conquis. Une insurrection éclata, et le tsar fut assassiné le 27 mai 1606.

Aucun aventurier n'a obtenu un pareil succès avec des ressources en apparence si méprisables. Avec une verrue sur la joue et une croix en diamants, celui-ci conquit un trône, et l'aurait gardé sans doute, s'il eût été un peu moins imprudent. Il fit quantité de dupes, mais il n'eut point de complices, pas un seul confident, et il n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il mourut. J'ai entrepris d'écrire l'histoire de cet illustre fourbe et de son successeur, car il en eut un, fort médiocre, comme tous les imitateurs d'un grand homme. A cet effet, j'ai lu avec beaucoup d'attention tous les mémoires contemporains et un grand nombre de pièces officielles, trop négligées peut-être par les annalistes russes et polonais. Je crois avoir fait mon possible pour démêler la vérité et substituer à des hypothèses plus ou moins invraisemblables une explication plausible d'un problème historique, à mon avis, fort digne d'intérêt. Je ne saurais trop inviter les personnes curieuses de s'instruire à lire mon petit volume, qui vient de paraître chez M. Michel Lévy, éditeur. Cependant, je ne veux pas faire un secret de ma solution aux lecteurs de la *Revue*, et, dès à présent, je veux bien leur dire que le faux Démétrius était, selon moi, un Cosaque de l'Ukraine.

On demandera peut-être comment l'idée d'une imposture si hardie entra dans la tête d'un jeune homme de vingt ans, de basse extraction, selon toute apparence, et élevé parmi des barbares. Je réponds qu'un Cosaque nourri dans sa *sietche*[1], où le courage et l'éloquence menaient aux honneurs, où le commandement se donnait au plus brave et au plus rusé, pouvait concevoir un projet d'usurpation qui eût effrayé un gentilhomme polonais ou russe. Dans le siècle dernier, n'a-t-on pas vu Pougatchef, simple Cosaque, mettre l'empire en danger avec une imposture encore plus grossière?

[1] Village ou campement permanent des Cosaques. Le même mot a encore la signification de horde ou tribu.

Pendant que j'étudiais le caractère du faux Démétrius, je dus passer quinze jours du mois de juillet dernier dans un endroit où je n'étais nullement incommodé du soleil, et où je jouissais d'un profond loisir. J'en profitai pour me pénétrer de mon héros, si je puis ainsi parler, et, à force de lire sa correspondance et tout ce que les contemporains ont dit de ses habitudes, je finis par me persuader que je l'avais deviné et que je le connaissais.

Cette persuasion où je suis arrivé, qu'il me soit permis de le dire à ma gloire, après une étude consciencieuse de tous les témoignages historiques, me conduisit à me demander si, au lieu d'initier le lecteur à mes investigations, il ne vaudrait pas mieux lui en présenter tout d'abord le résultat, lui offrir mes convictions au lieu de mes doutes. Je me disais que bien des gens, qui ne me sauraient aucun gré de discuter le mérite de vieux bouquins russes, trouveraient peut-être quelque plaisir à la peinture d'un caractère original que ces bouquins révèlent à qui les sait lire.

En même temps, je comparais la méthode historique des anciens et la nôtre. Hérodote, Plutarque, ont fait, je pense, de grandes recherches pour analyser, contrôler, discuter les traditions et les témoignages de leurs contemporains et de leurs devanciers. Persuadés qu'ils avaient enfin découvert la vérité, ils ont employé leur art inimitable à la rendre plus évidente et plus intelligible. Il ne leur a pas suffi de dire : Un tel fit telle action; ils ont voulu montrer encore pourquoi il l'avait faite, quels sentiments l'y avaient conduit, quel but il s'est proposé en la faisant. Je ne crois pas qu'ils aient eu tort. L'essai que je présente ici est tout bonnement renouvelé des Grecs. C'est une seconde édition du travail historique que je viens d'achever. Si le langage et même quelques-unes des actions que je prête à mes personnages sont imaginaires, j'ose dire que les caractères que j'ai esquissés ne sont point une invention, mais le résumé et comme le dernier mot de l'étude très-sérieuse que je recommandais tout à l'heure à mes lecteurs, et qu'on peut trouver rue Vivienne, nº 2, au prix de 3 francs.

Paris, décembre 1852.

I.

Une clairière dans une forêt. Il est nuit. Entrent, à cheval, deux Cosaques zaporogues : l'un, âgé de soixante ans, Gheraz Evanghel, est blessé et couché sur l'arçon de sa selle ; le second, âgé de vingt ans, Yourii, conduit son cheval par la bride. Tous les deux sont couverts de poussière et de sang.

SCÈNE I.

GHERAZ EVANGHEL, YOURII.

GHERAZ.

Où me mènes-tu ? Je ne puis aller plus loin. Autant vaut mourir ici qu'ailleurs.

YOURII.

Courage, père ataman [1] ! nous sommes en sûreté. Les païens ont perdu la piste. Le dieu des Russes est grand [2]... Et celui des Zaporogues donc ! (Il saute légèrement à terre, dépose Gheraz Evanghel sur le gazon et débride les chevaux.)

GHERAZ.

Sauve-toi, enfant, et laisse-moi... Pourquoi t'embarrasser d'un vieillard qui n'a pas une heure à vivre ?... Emporte seulement la masse d'armes [3]... Que les Tartares ne la pendent pas dans la mosquée d'Islam-Kerman !

YOURII.

Oui dà ? Tant que je vivrai, les Tartares n'emporte-

[1] *Ataman*, capitaine, chef parmi les Cosaques.

[2] Proverbe russe.

[3] La masse d'armes plaquée d'argent (*boulava* ou *nasedka*) était alors l'insigne du commandement chez les Cosaques.

ront ni la masse d'armes ni la tête de l'ataman Gheraz Evanghel. Allons, réjouis-toi, père. Tu n'as plus à galoper avec une flèche dans le ventre. Demain, il fera jour. Nous reverrons le grand camp du Dnieper... Souffres-tu ? Veux-tu boire ? J'ai encore un peu d'eau-de-vie dans ma gourde..... Pour du pain..... c'est autre chose.

GHERAZ.

Je ne reverrai plus notre île verte du Dnieper... Toi, dès que les chevaux auront soufflé, reprends ta course... Tu diras aux chefs...

YOURII.

Merci de la commission. Crois-tu que j'aurais le front de dire aux atamans et aux anciens : Bien des compliments de la part de l'ataman Gheraz Evanghel. Je l'ai laissé dans un bois avec une flèche tartare entre les côtes. — Nos vieillards ne disent-ils pas : « Celui qui abandonne un camarade dans la peine, celui-là aura la mort d'un chien ? »

GHERAZ.

Je ne t'ai fait que du mal... et pourtant tu es resté seul auprès de moi.

YOURII.

C'est vrai que tu as la main lourde, et parfois il me semblait que tu m'avais pris en haine ; mais aussi n'est-ce pas toi qui m'as appris à mener un cheval, à tirer de l'arquebuse, à couper une tête de Tartare ?... (Il examine ses armes et sa corne à poudre.) Encore trois coups à tirer. Les anciens disent que, quand on a trois charges de poudre, on peut en employer une à tuer un lièvre pour son dîner... Ah ! si j'avais un lièvre !... Je voudrais pouvoir manger de l'herbe comme nos chevaux. — Il faut serrer son ceinturon d'un point. (Il se couche sur le gazon.) Bah ! nous avons eu de pires bivouacs.

GHERAZ.

Je t'aimais pourtant, Yourii. Ah! si tu savais...

YOURII.

Qui aime bien châtie bien. Souvent j'ai trouvé que tu m'aimais trop... Regarde donc comme nos chevaux mangent après cette longue course... Ah! les braves nogaïs [1]!... Ils donneraient de l'appétit à un mort... Est-ce que le sang coule toujours?

GHERAZ.

Bientôt il ne coulera plus.

YOURII.

Je voudrais bien savoir la chanson de l'ataman Korela qui arrête l'hémorrhagie.

GHERAZ.

Oh! ce n'est pas un sorcier... c'est un prêtre que je voudrais auprès de moi. Oh! si j'avais un prêtre!

YOURII.

Malheureusement je n'en connais pas à cent verstes d'ici. Mais à quoi bon? Un Zaporogue ne meurt pas pour une flèche... Et si tu mourais, tu sais que, pour le Cosaque qui meurt dans la guerre sainte, les portes du paradis s'ouvrent à deux battants... Allons, allons, père ataman, patience! Le Tartare qui t'a blessé, n'en sois pas en peine. Le chien qui voulait te manger ne mordra plus. Je lui ai cassé ma lance sur la poitrine, mais le fer sortait par le dos... Que veux-tu? nous sommes tous mortels... Mais il ne faut pas s'abandonner... Voyons, serre les dents, garde ton souffle... ou bien, jure un peu, cela soulage. Bats-moi, si tu veux, comme tu faisais quand ton humeur noire te prenait...

[1] *Bakhmat* ou chevaux de guerre des Tartares nogaïs, dont la race était en grand honneur parmi les Cosaques.

GHERAZ.

Ah ! Démétrius, Démétrius ! je suis un grand coupable !... Pardonne-moi !

YOURII.

Démétrius n'est pas ici, père ataman. Dmitri Terechenko, pauvre diable ! il est mort là-bas. C'est Iouchka [1], ton porte-arquebuse, qui est auprès de toi. Ne me reconnais-tu pas, mon petit père ?

GHERAZ.

Yourii... dis-moi, tu es un clerc. Tu étudiais au séminaire quand je t'enlevai en Ukraine... Tu dois savoir cela ? — Peut-il échapper à l'enfer celui qui a versé le sang innocent ?

YOURII.

Belle demande ! Que faisons-nous donc tous les jours ? Et cependant le père Gelase, notre pope, dit qu'en notre qualité de Zaporogues, nous entrerons au paradis tout bottés.

GHERAZ.

Des Russes... orthodoxes... j'en ai tué... mais en guerre... Des païens de la Pologne ou des Tartares... ce n'est pas cela qui m'effraie... Mais, Yourii, tu as été tonsuré...

YOURII.

Oui, je serais peut-être moine ou jésuite à l'heure qu'il est, si tu n'avais mis le feu au séminaire, coupé le cou au régent qui me fouettait et rôti mes camarades... Est-ce là ce qui te chagrine ?... Ma foi ! je te remercie de m'avoir fait Zaporogue. Tu pouvais me laisser dans le feu avec les autres...

GHERAZ.

Ah ! Yourii, si tu étais moine, tu pourrais m'absoudre peut-être... ou prier pour moi... Ne peux-tu ?... Ah ! le

[1] *Iouchka* est le diminutif familier de *Yourii* ou George.

voilà !... la gorge ouverte, qui palpite comme une colombe... Il me poursuivra donc toujours !...

YOURII.

Qui ? le Tartare... Je t'ai dit qu'il est à bas... Ce n'est pas lui qui viendra te chercher ici.

GHERAZ.

Mon cher Yourii... Il faut que je t'ouvre mon cœur... mais tu me diras après si je dois espérer encore... Oh ! non, tu me diras que c'est impossible !...

YOURII.

Serre ta ceinture sur la plaie, au lieu de parler et de te démener ainsi.

GHERAZ.

Écoute-moi... Je suis un grand criminel... mais, ô mon Dieu ! il y a un plus grand coupable que moi... Boris ! Boris ! je t'attends en enfer... je t'y reverrai, et ce sera ma consolation.

YOURII.

Boris, le tsar de Moscou ?... j'espère bien qu'il ira en enfer. Il nous vend la poudre et l'eau-de-vie au poids de l'or ; il nous fait la guerre, ou bien il avertit le Tartare de nos expéditions.

GHERAZ.

Ah ! si tu le connaissais, cet infernal trompeur !... C'est lui qui fut l'assassin, non pas moi.

YOURII.

Tous les Moscovites nous disent qu'il a fait assassiner à Ouglitch Démétrius, le fils du Terrible ; mais que les Moscovites s'entre-tuent, que nous importe à nous autres Zaporogues ?

GHERAZ.

Oui, c'est Boris, c'est lui !... Mais, moi... Je n'aurai jamais la force de le dire.

YOURII.

Tu t'épuises à parler, et demain il faudra remonter à cheval.

GHERAZ.

Demain... Il n'y a plus de lendemain pour moi... Oui... un lendemain terrible! Mon fils, donne-moi ta main... C'est moi, moi... séduit par l'or de Boris, qui ai enfoncé le couteau dans la gorge de l'innocent. — « Regarde donc, Evanghel, mon beau collier, » disait-il en écartant sa veste [1]... Je l'ai frappé, là, au cou... un enfant de dix ans, qui ne m'avait jamais fait de mal... Tu retires ta main... Ah! je meurs maudit... et Boris! il règne et prospère.

YOURII, après un silence.

Un enfant de plus ou de moins... Quand nous mettons le feu à un village, que deviennent les enfants?... Et puis, par compensation, tu as tué bien des Tartares.

GHERAZ.

Le sang chrétien! le sang des tsars! le dernier rejeton des saints!... Non, jamais... Je le vois toujours, ce malheureux enfant... Tiens, tiens, là-bas... le vois-tu?

YOURII.

C'est ma capote blanche. Il n'y a pas d'enfant ici.

GHERAZ.

Il m'aimait le pauvre innocent!... Il jouait toujours avec moi... Il avait tes yeux bleus.., tes cheveux blonds... il avait ce signe que tu as sous l'œil droit. C'est pour cela, vois-tu, que je t'ai sauvé des flammes... Je t'ai adopté... j'ai voulu racheter mon crime... je voulais t'appeler Dimitrii... je n'ai pas osé.

[1] Telle est la tradition populaire consacrée par les annalistes russes.

YOURII.

Iouchka, Dimitrii, qu'importe ? Seulement je ne sais quel nom mettre après. Mon père a toujours négligé de se faire connaître.

GHERAZ.

Tu lui ressemblais... Souvent j'étais tenté de tomber à tes genoux et de te demander grâce. D'autres fois je te croyais un démon acharné après moi... Ta vue me rappelait l'innocent... Vingt fois j'ai été sur le point de te tuer.

YOURII.

Merci de ne l'avoir point fait.

GHERAZ.

C'était ma pénitence de t'avoir sauvé, pour revoir sans cesse auprès de moi le fantôme qui me torturait... Quel âge as-tu ?

YOURII.

Vingt ans, je crois. N'avais-je pas douze ans quand tu m'as enlevé ?

GHERAZ.

Il aurait vingt ans. Il régnerait aujourd'hui !... Oh ! je suis damné ! damné ! Je le sens bien, il n'y a plus de miséricorde pour moi... Au moins dis partout que c'est Boris qui l'a tué... Il m'a donné une bourse d'or, puis il a voulu me faire mourir aussi... Oh ! que ne puis-je publier mon crime... me confesser à un évêque et mourir absous !

YOURII.

Il vaut mieux ne pas mourir. Allons, calme-toi, père ataman ; essaie de dormir.

GHERAZ.

Dormir !... Il y a longtemps que je ne dors plus... Le soir, au pied de mon lit, dans nos bivouacs, quand les feux s'éteignent et que le brouillard tombe sur la steppe, il vient auprès de moi... Maintenant encore il

me fait signe..... là, contre cet arbre..... tout blanc.....

YOURII.

C'est un bouleau. Rassure-toi. S'il y avait un revenant ici, nos chevaux auraient peur.

GHERAZ.

Yourii, je souffre horriblement... je vais mourir... Dans ma selle, il y a cent vingt ducats cousus entre deux cuirs... Tiens, prends encore ceci... c'est sa croix de baptême [1]... Il y a quelque chose écrit dessus... son nom sans doute... Je n'ai jamais osé la vendre... Toi, tu le peux. Il y a du sang sur cette croix, mais tu ne l'as pas versé... Si tu la vends, tu seras riche. Tu feras dire des prières pour moi...

YOURII.

Assurément.

GHERAZ.

Maintenant, adieu... Prie pour moi, si tu en as le courage... récite les prières que tu sais.

YOURII.

C'est que je ne m'en souviens guère... Voyons cependant : — Notre père, que votre volonté soit faite...

GHERAZ.

Que votre volonté soit faite !

YOURII.

Pardonnez à un misérable pécheur...

GHERAZ.

A un misérable pécheur.

YOURII.

Qui va comparaître devant vous..... (Il s'endort.)

GHERAZ.

Il dort !... il peut dormir... Oh ! mon Dieu ! mon

[1] Tout enfant né dans la religion gréco-russe reçoit de son parrain une croix à l'occasion de son baptême, et l'usage est de la porter toujours suspendue au cou.

Dieu !... il me semble que tout l'enfer est déchaîné... Ils s'abattent sur la forêt comme une nuée de corbeaux, et *lui*, *lui* est toujours là !... Yourii... Youchka ! réveille-toi ! défends-moi !

YOURII se réveille en sursaut et saisit son arquebuse.

Où sont-ils ?... qui vive ?

GHERAZ.

L'enfant ! l'enfant !... Il me saisit... il m'entraîne !... Grâce ! (Il meurt.)

YOURII.

Eh non ! personne... Pardon, ataman Gheraz Evanghel !... Je m'étais un peu assoupi... voilà qui est passé... et le jour se lève... Nous allons nous remettre en route, au petit pas. Allons ! courage. Finissons la gourde... hein ? Ne vous laissez pas abattre... Une fois que je vous aurai mis en selle, vous verrez que tout ira bien... du courage ! Le dieu des Russes... Hé ! Gheraz Evanghel !... ataman !... Ho ! ho ! il est ma foi mort ! Comme il serre les dents... c'est fini. Ce diable d'enfant lui tenait au cœur ! Qui se serait douté qu'un vieux Zaporogue eût de ces scrupules ? Au fond, c'était mal. Un enfant, et un tsarévitch !... Singulier père nourricier que le destin m'envoya !... Pauvre Gheraz Evanghel ! c'était un brave pourtant... un vieux routier de guerre... et une mauvaise flèche dans le côté vous le rend plus faible qu'un poisson hors de l'eau... Me voilà seul au monde ; ma horde... A l'heure qu'il est, je suis le seul, je pense, pour répondre à l'appel. Les autres ont maintenant leurs têtes sur les créneaux d'Islam Kerman, et leurs corps dans la steppe pour le festin des corbeaux... Cent vingt ducats dans cette selle. C'est une fortune. Ah ! puis cette croix ; c'est de l'or, et des pierreries qui brillent, ma foi, comme des yeux de loup. (Il lit.) : « A Démétrius, fils du tsar Ivan, son parrain, le prince Ivan Mstislavski. » Je suis riche. De

plus, deux bons chevaux... Qu'irai-je faire au camp du Dnieper? Les anciens de l'île me trouveront trop jeune pour être lieutenant. Si j'allais à Moscou, Boris me ferait peut-être capitaine de strelitz... Ah! Boris... il a fait fortune aussi. Pourtant on dit que son grand-père était un Tartare... Ma foi! vive Moscou! Projet conçu à l'aube réussit, dit-on... Si j'avais un morceau de pain pour déjeuner!... Pauvre Gheraz Evanghel, avec tous ses défauts, c'était pourtant la meilleure lance du Dnieper. Adieu, mon vieil ataman. Tu dors, et tu ne rêves plus d'enfants égorgés, j'espère. Je ne veux pas que les loups dispersent tes os... Mettons-lui sa masse d'armes entre les mains, comme il convient à un ataman... Diable! comme il est raide... Jetons de la terre sur son corps... Voilà un poignard qui est excellent pour cela. C'est peut-être avec ce poignard... Je me rappelle qu'il ne voulait jamais s'en servir pour couper son pain. (Il chante en creusant la terre.)

« Un brouillard est sur la mer bleue, un noir chagrin me tient au cœur. Je vois là-bas, dans la campagne, un petit bois de chênes verts, auprès du bois une colline, sur la colline un petit feu, auprès du feu blanche capote, sur la capote est un guerrier. Tout près du cœur une blessure, d'où le sang coule à gros bouillons. Autour de lui, ses camarades viennent lui faire leurs adieux. — Nous partons pour sainte Russie, que dirons-nous à tes parents? — Chers compagnons, sainte Russie, hélas! je ne la verrai plus. Faites mes adieux à ma mère, mes adieux à tous mes amis. Vous direz à ma fiancée qu'elle cherche un nouvel amant [1]. »

(Entre Choubine, menant en bride un cheval chargé de sacoches.)

[1] C'est la traduction presque littérale d'une ancienne chanson cosaque.

SCÈNE II.

CHOUBINE, YOURII.

CHOUBINE, à part.

De fièvre en chaud mal! J'échappe aux Tartares, et je tombe sur un Zaporogue! Saint Nicolas, ayez pitié de nous!

YOURII, l'apercevant et le couchant en joue.)

Halte-là! Qui es-tu? Que viens-tu faire ici?

CHOUBINE.

Ah! seigneur ataman [1], ne tuez pas un chrétien orthodoxe! Hier les païens ont failli me prendre. Notre petite caravane s'est dispersée, et je me suis perdu dans cette forêt en fuyant.

YOURII.

As-tu de quoi manger?

CHOUBINE.

La moitié d'un pâté et quelques galettes.

YOURII.

Vite, déjeunons de ce que le bon Dieu nous envoie. Vous autres Moscovites, vous marchez prudemment, toujours bien approvisionnés. (Il mange avec avidité.)

CHOUBINE.

Tu enterrais un mort, et tu manges sans te purifier.

YOURII.

L'eau est à plus de trois verstes d'ici, et il y a deux jours que je n'ai mangé. Allons, mange; il y en a pour deux.

CHOUBINE.

Mon père ataman, ne fais pas attention à moi.

[1] On donne par courtoisie le titre d'*ataman* à de simples Cosaques.

YOURII.

Tu as vu les Tartares, de quel côté vont-ils ?

CHOUBINE.

Vers le sud, mon petit père. Je les ai aperçus de loin, et me suis hâté de fuir. Hier, j'ai traversé un champ de bataille couvert de cadavres sans tête. C'étaient des chrétiens sans doute?... Malheur sur nous !

YOURII.

Oui, ils nous ont surpris, les chiens ! Dix contre un ; mais qu'y faire? Tiens, voilà ce qui reste du plus brave ataman qui ait porté la masse d'argent.

CHOUBINE.

Que le Seigneur lui ouvre son paradis... Pourquoi ce sourire ? Serait-ce un païen ?

YOURII.

Les morts sont morts. Maintenant il est temps de partir.

CHOUBINE, à part,

Il ne me demande pas la bourse ou la vie. (Haut.) Seigneur ataman... je suis un pauvre marchand d'Ouglitch... égaré dans ce bois...

YOURII.

Ouglitch ! c'est là que le fils du tsar Ivan fut assassiné ?

CHOUBINE.

Assassiné ! je n'ai pas dit cela... Il est vrai qu'il y est mort.

YOURII.

Tout le monde sait qu'il a été assassiné par l'ordre de Boris.

CHOUBINE.

Boris est notre glorieux tsar, que le Seigneur le protége et la sainte Russie... Ne parle pas mal de lui, mon père.

YOURII.

As-tu peur que ces arbres ne lui répètent qu'il est un meurtrier ?... A ce que je vois, vous autres Moscovites, vous vous êtes laissé couper la langue par votre glorieux tsar. Nous autres, libres enfants de la steppe, nos lèvres et notre cœur parlent à la fois.

CHOUBINE.

J'estime les Cosaques. Ils sont orthodoxes et font la guerre aux païens... Seigneur ataman, permets au pauvre marchand de marcher dans ton ombre. Elle le protégera dans toute mauvaise rencontre.

YOURII.

Où vas-tu ?

CHOUBINE.

A Ouglitch, s'il plaît à Dieu.

YOURII.

Ma foi, il me prend envie de t'y accompagner...

CHOUBINE.

Mon petit père, si tu me fais cet honneur, ma pauvre maison sera la tienne... Mais sauras-tu te reconnaître parmi ces bois et ces marécages ?

YOURII.

Ne crains rien... Un Cosaque est-il jamais dans l'embarras là où il y a de la mousse ou de l'herbe [1] ?... Aide-moi seulement à recouvrir ce cadavre de terre et de pierres... (Après un silence.) Combien y a-t-il qu'il est mort ?

CHOUBINE, étonné.

Mais tu le sais mieux que moi.

YOURII.

Je parle du tsarévitch Démétrius.

[1] On dit que les Cosaques, en examinant de quel côté certaines mousses ont cru sur des troncs d'arbre ou en comparant entre eux les brins d'une touffe d'herbe, savent s'orienter avec la plus grande précision.

CHOUBINE.

Il est décédé en 7099[1]... il y a douze ans... le 15 mai.

YOURII.

Décédé... d'un coup de poignard dans la gorge.

CHOUBINE.

Dieu le sait... Je n'y étais pas. Puisse-t-il être en paradis, l'innocent !

YOURII.

Tu l'as vu ce Dmitri ?

CHOUBINE.

Plus de cent fois. C'est moi qui lui ai vendu son dernier collier de perles... des noisettes, veux-je dire.

YOURII.

Tu es joaillier ?

CHOUBINE.

Monseigneur... je ne possède rien... je suis un pauvre marchand.

YOURII.

Crois-tu qu'un Zaporogue dépouille le voyageur avec qui il vient de partager le pain et le sel ? Rassure-toi. Il est inutile de tenir ta ceinture à deux mains. Je ne suis pas curieux de voir ce qu'il y a dedans... Le tsarévitch était blond, m'as-tu dit ?

CHOUBINE.

Oui, approchant de ta couleur... (Il le regarde avec attention.) Ah !...

YOURII.

Pourquoi me considères-tu ainsi avec tant d'attention ?

CHOUBINE.

Rien, père ataman... C'est que ce signe que tu as sous l'œil droit...

YOURII.

Eh bien ! je l'ai de naissance. Allons ! en route.

[1] C'est-à-dire en 1591, selon l'ère des Russes à cette époque.

CHOUBINE.

Quoi ! tu ne mets pas une croix sur cette fosse ?

YOURII.

Tu as raison. Je l'oubliais. Tiens, deux bâtons et un bout de ficelle feront l'affaire... C'est une belle ville qu'Ouglitch ?... Voilà qui est bien. Gheraz, Gheraz ! dors en paix, si l'on dort au pays où tu es allé... A cheval, monsieur le marchand de noisettes. (Il sort en chantant.) Embarquons-nous, ami, sur Don Ivanovitch [1], le brouillard nous protége et la lune est couchée...

CHOUBINE, à part.

Il a l'air d'un honnête jeune homme... Singulière ressemblance ! (Il sort.)

II

La maison de Choubine à Ouglitch. Sa femme Akoulina surveille les apprêts d'un dîner.

SCÈNE I.

GRÉGOIRE OTREPIEF, AKOULINA.

GRÉGOIRE, entrant.

Loué soit soit Dieu ! Mieux vaut arriver au commencement d'un dîner qu'à la fin d'une bataille. De la rue on sent le parfum de la soupe aux choux, et je te vois le flacon à la main. Bonjour Akoulina Pëtrova, bonjour, ma commère.

AKOULINA.

Sois le bienvenu, Grégoire Bogdanovitch. Qui se se-

[1] Les Cosaques, dans leurs chansons, personnifient le Don, et l'appellent, je ne sais pourquoi, *fils de Jean.*

rait attendu à te voir ici? Nous te croyions au monastère de Saint-Nicolas.

GRÉGOIRE.

Que veux-tu, ma commère?... Tantôt je ne puis vivre avec mon abbé, tantôt c'est mon abbé qui ne peut vivre avec moi. Cette fois, c'est d'un commun accord que nous nous séparons. Je suis venu faire un tour par ici, en attendant que mon oncle Smirnoï arrange mon affaire, et me trouve un abbé plus humain. Il est tout-puissant là-bas. Espion de Boris, ou secrétaire, ou pourvoyeur, je ne sais lequel...

AKOULINA.

Ah! Grégoire, mon petit père, encore des fredaines, je parie. Quand donc te corrigeras-tu?

GRÉGOIRE.

Quand Boris distillera de l'eau-de-vie si mauvaise que les honnêtes gens n'en pourront plus boire... Parbleu, je pense que ce sera la semaine prochaine. Il est honteux, pour des chrétiens, d'endurer cela. Dire qu'un gentilhomme ne peut plus avoir un alambic pour lui et ses amis!... Mais vous êtes en fête, à ce que je vois? Est-ce un nouvel enfant que tu as fait, ma commère?

AKOULINA.

Fi donc, Grégoire Bogdanovitch! Le maître est revenu de voyage. Il a couru de grands dangers, le cher homme, et il serait peut-être à cette heure prisonnier des Tartares sans un jeune Cosaque zaporogue qui lui a servi de guide et l'a accompagné jusqu'ici. Il est notre hôte, Dieu le bénisse.

GRÉGOIRE.

Morbleu! il y a longtemps que je le dis, la fin du monde approche. Voilà les miracles qui commencent. Qui jamais a vu un Cosaque aider un marchand, sinon

pour le débarrasser de son fardeau ?... Hé mais, c'est notre brave Choubine ! (Entrent Choubine et Yourii.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHOUBINE ET YOURII.

CHOUBINE.

Ah ! te voilà, Grichka. Que fais-tu à Ouglitch, mauvais sujet. Mon cher hôte, je te présente le vénérable Grégoire Bogdanovitch Otrepiëf, du couvent de Saint-Nicolas, prieur peut-être aujourd'hui...

GRÉGOIRE.

Pas encore, pas encore... Il faut que notre cafard de patriarche me colloque d'abord à ma fantaisie. Et toi, compère, toujours gaillard...

CHOUBINE, à Yourii.

Mon cher hôte, daigne honorer cette humble table. Femme ! de l'eau-de-vie. A ta santé, seigneur ataman... A propos, je ne sais pas encore ton nom ni celui de ton père [1].

YOURII.

Mon nom ? (Après un silence et en riant.) Dmitri Ivanof.

CHOUBINE.

A ta santé, Dmitri Ivanof ! Cette eau-de-vie est de l'année 7099.

YOURII.

L'année que le tsarévitch est mort.

[1] Lorsqu'on adresse la parole à quelqu'un en russe, on l'appelle toujours par son nom de baptême suivi du nom de baptême de son père, dont on fait un adjectif terminé en *ovitch* ou *evitch*, si l'on parle à un gentilhomme, en *of* ou en *ef*, à un marchand ou à tout individu qui n'est pas noble.

GRÉGOIRE.

L'année qu'il fut félonement occis... Encore un verre. A sa santé !

CHOUBINE.

Chut, Grégoire! Prends place, mon cher hôte... Mets-toi là, Grichka. Ce serait à toi, Grichka, de dire la prière ; mais la loi veut que ce soit le père de famille. (Debout et les mains jointes.) « Mon Dieu, nous te prions pour le salut du corps et de l'âme de Boris, notre tsar, l'unique monarque chrétien de l'univers, que les autres souverains servent en esclaves, dont l'esprit est un abîme de sagesse, et le cœur rempli d'amour et de magnanimité. Amen [1] ! »

GRÉGOIRE.

Amen, et buvons.

YOURII.

Quelle diable de prière est-ce là ? Boris est-il fou pour se croire l'unique monarque chrétien de l'univers ?

CHOUBINE.

Mon cher hôte, mon respectable sauveur, qu'il te souvienne, je t'en prie, que nous ne sommes point aux bords du Dnieper, dans l'honorable camp des Zaporogues. Nous sommes dans la sainte Russie, où il est dangereux de mal parler du tsar, notre père... Bien qu'il n'y ait ici que des chrétiens orthodoxes, incapables de te dénoncer... Mais mangeons.

GRÉGOIRE.

C'est bien dit. D'ailleurs nous sommes ici pour nous réjouir, et quand on parle de Boris, on a moins envie de rire que de pleurer... Savez-vous qu'on meurt de faim à Moscou ? Et le tsar au Kremlin fait bombance,

[1] Cette prière avait été composée par Boris, et chaque père de famille devait la réciter à l'heure des repas.

et il dit : Qu'ils crèvent les Moscovites ! Ce sont des séditieux qui ne m'aiment pas. Vrai, il empêche les convois de grains d'arriver.

CHOUBINE.

Bois donc, Grégoire, et ne sois pas mauvaise tête.

GRÉGOIRE.

Il n'y a pas de domestiques ici, donc pas d'espions, et ces murs sont épais. Il faut bien de temps en temps se soulager le cœur. — Depuis qu'on a su qu'il avait fait mourir le tsarévitch, il n'est sorte de ruse infernale qu'il n'invente pour faire oublier son crime. Croiriez-vous, mon frère Dmitri, qu'en 7099 il a fait mettre le feu aux boutiques des marchands de la grand'place ? — Cela les empêchera de causer, a-t-il dit... C'est sa manière.

CHOUBINE.

Oh ! Grégoire !

GRÉGOIRE.

Je les ai vus brûler... Mais ce n'est rien. Ensuite il écrit au khan Kassim Ghereï qu'il vienne nous rendre visite avec cent mille Tartares, pillant et détruisant tout sur leur passage. — Bon ! dit-il, les Tartares les empêcheront de penser au tsarévitch Dmitri.

CHOUBINE.

Oh ! Grégoire !

GRÉGOIRE.

La preuve que c'est Boris qui les a appelés, c'est qu'il a envoyé notre armée manger des pastèques à Kazan, tandis que les Tartares ont passé l'Oka. Suffit !... Enfin saint Nicolas et saint Serge ont tant fait, que Kassim Ghereï s'en est allé comme il était venu... Que fait mon homme ? Il n'avait qu'à se tenir tranquille. Il était régent... Le pauvre tsar Fëdor lui laissait tout faire à sa fantaisie... N'importe, il tenait la place... Un potage bien

accommodé envoie Fëdor rejoindre son frère Dmitri et son père le Terrible.

CHOUBINE.

Oh ! Grégoire !

GRÉGOIRE.

Laisse-moi donc parler. J'ai vu, moi qui vous parle, j'ai vu le tsar Fëdor exposé sur son lit de parade... C'était bien ; ce n'est pas pour dire... Des cierges par milliers, du brocart, du drap de Prusse, de l'eau-de-vie à discrétion après les offices... Nous avons fait ce jour-là une glorieuse buverie... si bien... Qu'est-ce donc que je disais ?...

YOURII.

Tu disais que tu avais vu le tsar Fëdor...

GRÉGOIRE.

Ah ! oui. Eh bien ! il était gonflé, tout vert, plus vert que ces choux ! Je ne parle que de ce que je sais... Ah ! Et puis le prince Jean de Danemark...

CHOUBINE.

Il va épouser la tsarevna Xénia, la fille de Boris.

GRÉGOIRE.

Oui, c'est beau, en effet, de donner une chrétienne à un prince païen ?... Mais Boris a changé d'avis... Le prince Jean a dîné chez lui.... on l'a rapporté ivre. disait-on... Il ne s'est jamais dégrisé.

CHOUBINE.

Que veux-tu dire ?

GRÉGOIRE.

Qu'il avait bu du vin que Boris garde pour ses bons amis... N'a-t-il pas au Kremlin trois sorciers finnois qui passent les nuits à distiller des herbes, oui, des herbes qu'ils vont cueillir, au décours de la lune, dans le cimetière de Serpoukhof ?

CHOUBINE.

Comment ! le prince de Danemark est mort !

GRÉGOIRE.

Un moine qui arrive de Moscou vient de me l'apprendre... Et ce qui n'étonne personne, le tsar a défendu d'embaumer le corps, comme le voulait le médecin du Danois. Non, a dit Boris, on verrait ce qu'il a dans l'estomac [1].

CHOUBINE.

Mais c'est impossible ! Le tsar l'aimait autant que son propre fils Fëdor.

GRÉGOIRE.

Aussi est-il inconsolable... Il pleure comme le crocodile qui a mangé un petit enfant,... parce qu'il voudrait bien en manger un autre... Ah ! il voyait bien que les Russes l'aimaient tous, ce bon prince Jean... Savez-vous qu'il allait se faire baptiser ?... Le père Alexis me l'a dit. Il le tenait du sommelier du prince... C'est lui qui en avait de la bonne eau-de-vie de Prusse !... Et Boris a eu raison... car enfin tout le peuple aurait dit à Jean, une fois qu'il eût été baptisé : « Soyez notre tsar et délivrez-nous. »

CHOUBINE.

Quel malheur, grand Dieu ! et moi qui venais d'achever le collier de perles pour le mariage de la tsarevna !

GRÉGOIRE.

Bah ! elle trouvera un autre mari qui t'achètera ton collier. Par ma foi, mes amis, si Boris manquait de gendre, je m'offrirais volontiers ; la tsarevna est jolie comme un ange. Seulement, quand le beau-père m'inviterait à dîner, je dirais : « Excusez-moi, je n'ai pas d'appétit. » — Dans le temps où nous vivons, mes camarades, il faut faire attention où l'on dîne et s'assurer

[1] Toutes ces accusations absurdes portées contre Boris sont empruntées aux annalistes russes.

de la digestion. — Mais, seigneur zaporogue, à vous voir manger du bout des dents, on dirait que vous avez quelques doutes sur la cuisine de notre hôte. Rassurez-vous. Ici on ne connaît pas la recette des breuvages qui se distillent au Kremlin.

CHOUBINE.

Oh ! Grégoire !

YOURII.

Je n'ai plus faim, et je prends grand plaisir à t'écouter.

GRÉGOIRE.

A votre santé, mon brave. On ne peut pas toujours manger, mais on peut toujours boire, comme disait l'abbé de Tchoudof.

AKOULINA, regardant à la fenêtre.

Ha ! le prince de Suède... Par ma foi, il entre dans notre cour.

GRÉGOIRE.

Le diable emporte les princes qui viennent au milieu d'un dîner !

CHOUBINE.

Tais-toi ; je cours à la boutique le recevoir. (Il sort.)

YOURII.

Un prince de Suède à Ouglitch !

GRÉGOIRE.

Oui ; un drôle de prince que le prince Gustave. Ses sujets l'ont chassé... Un singulier prince... Il était né pour être apothicaire... C'est un alchimiste,... un grand savant... C'est même pour cela que Boris l'a recueilli ;... vous m'entendez, pour qu'il lui distillât des breuvages... Mais ce prince Gustave, bien qu'il soit un peu timbré,... c'est un brave homme... Je ne veux pas, a-t-il répondu. Là-dessus on l'a envoyé à Ouglitch... Il a, ma foi, de la chance. Veux-tu que je te dise la vérité ?... Gustave s'est tiré d'affaire avec ses Suédois, qui ont voulu le

noyer... Son oncle, le roi de Suède actuel, a voulu bien des fois l'empoisonner... Il lui a fait tirer des arquebusades;... il lui a envoyé des assassins... Mais Gustave a des livres *noirs*, tu m'entends,... qui lui disent de quel côté vient le danger. C'est ce que nous appelons un astrologue, et des plus malins... Mais s'il échappe à Boris, il sera plus fin que je ne le crois... A sorcier, sorcier et demi. Un jour, Gustave recevra une bouteille de vin d'Espagne... comme Boris en envoya l'an passé au tsar Siméon Bekboulatovitch. Il boit. Bon. Le voilà aveugle [1]. (Entrent Choubine et Gustave, tenant un in-folio sous le bras. Tous se lèvent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GUSTAVE ET CHOUBINE.

GUSTAVE.

Je ne veux pas que tu te déranges, ami Choubine. Je viens pour causer avec toi, et je ne prétends pas priver tes hôtes de ta présence. (Il s'assied.) Mes amis, asseyez-vous; continuez.

CHOUBINE.

Monseigneur, nous connaissons notre devoir.

GUSTAVE.

Non, asseyez-vous, je le veux ainsi. Akoulina Pëtrova, donne-moi un verre. A votre santé, mes amis! A son costume, ce jeune homme est étranger?

CHOUBINE.

C'est un brave Cosaque d'au delà des rapides [2] qui m'a accompagné dans mon voyage, et je lui dois d'avoir

[1] Cette histoire ridicule est sérieusement rapportée par Margeret.
[2] Les rapides du Dnieper, d'où les Zaporogues tiraient leur nom.

sauvé ma vie et des pierreries qui valent bien davantage. Dmitri Ivanof, baise la main de monseigneur.

GUSTAVE.

Dmitri? Tu as un nom cher à la Russie. Puisque tu as rendu service à mon ami Choubine, tu es un brave homme et je fais cas de toi. — Mon cher Choubine, j'ai appris que tu revenais d'Astrakhan, et je suis aussitôt accouru pour que tu m'expliques une petite difficulté qui m'embarrasse. C'est un point de science.

CHOUBINE.

Moi, monseigneur ! Votre Altesse sait tout, et moi je ne sais rien.

GUSTAVE.

Oui, mais tu es un homme sincère et tu viens d'Astrakhan. Tu vois bien ce livre : c'est la relation d'un voyage en Russie que fit, il y a quelque cinquante ans, le noble baron d'Herberstein, auteur estimé, estimable, mais qui rapporte peut-être à la légère, et sur des témoignages non contrôlés, des faits fort étranges. Voici ce qu'il nous dit d'Astrakhan... c'est page 105... Comme tu ne sais pas le latin, je vais te traduire le passage en russe.

CHOUBINE.

Et Votre Altesse sait encore le latin ! Elle sait donc toutes les langues ?

GUSTAVE.

Quelques-unes seulement, mon ami, quelques-unes... Ah ! voici : « ... Aux bords du Iaïk, près d'Astrakhan, on trouve une graine ronde, un peu plus grosse qu'une semence de melon. Si on la met en terre, il vient quelque chose de tout point semblable à un agneau, qui croît à la hauteur de cinq palmes. Cela a une tête, des oreilles et toute l'apparence d'un agneau nouveau-né. Le poil en est d'une merveilleuse finesse, et l'on s'en sert pour couvrir les bonnets des grands. Cette *plante*,

s'il est permis de l'appeler ainsi, a du sang, et, au lieu de chair, une espèce de pulpe comme celle des écrevisses. Elle tient à la terre par une grosse racine qui part du nombril de l'agneau, et, quand il a mangé toute l'herbe aux environs, ladite racine se dessèche et meurt. Ladite plante a un goût délicieux, et les loups en sont très-friands [1]... » Dis-moi, Choubine, as-tu entendu parler de cette plante merveilleuse?

CHOUBINE.

Oui, Monseigneur, on m'a proposé même de me la faire voir; mais il fallait aller aux bords du Iaïk, près des Calmouks, et le voisinage de tels païens m'a effrayé.

YOURII.

C'est un conte de vieille que nos Cosaques font aux Moscovites, prince Gustave. Il y a deux ans, j'accompagnai l'ataman Evanghel dans une guerre aux bords du Iaïk. J'ai vu les moutons des Calmouks, qui donnent de si belles fourrures. Souvent nous leur avons enlevé ces beaux moutons, et j'en ai mangé mainte fois ; mais, crois-moi, ils trottent par la steppe comme les nôtres et ne tiennent pas à la terre par une racine. L'auteur du livre que tu tiens est un menteur ou un imbécile. Un agneau-plante est chose impossible.

GUSTAVE.

Je te crois, puisque tu as vu et mangé les moutons des Calmouks; mais, mon enfant, ne dis jamais qu'une chose est impossible. Qui connaît toutes les forces de la nature? Qui sait les limites du pouvoir créateur? Tous les navigateurs hollandais te diront qu'on trouve sur les rivages de la mer des Indes des arbres dont les

1. Tout ce passage est traduit mot à mot de la relation très-curieuse du baron de Herberstein : *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, *Basileæ* s. d. (1551).

fruits, tombant dans les flots, se changent en poissons... Impossible! Rien n'est impossible, mon brave. Je vis, je vous parle, mes amis, tout me semble possible après cela. Quand mon malheureux père fut détrôné, mon oncle commanda qu'on me jetât dans la mer. J'avais un an alors ; personne pour me défendre. On me mit dans un sac, on attacha un boulet au sac, et l'on me porta sur le rempart pour me précipiter... Eh bien! qui m'aurait vu passer porté par mes bourreaux aurait dit qu'il était impossible que je leur échappasse. Pourtant me voici causant avec vous dans la bonne ville d'Ouglitch... Mon fils, il faut dire : Ce que Dieu permet est possible, ce que Dieu défend est impossible.

YOURII.

Et votre oncle, vit-il? Avez-vous pu lui rendre la pareille ?

GUSTAVE.

Il est mort roi. Jamais l'idée de lui faire du mal ne m'est venue à l'esprit. Souvent, du fond de mon cœur je le remercie de m'avoir procuré un bonheur que le sort semblait m'avoir refusé.

YOURII.

Quel bonheur donc ?

GUSTAVE.

Le bonheur d'être libre et de poursuivre en paix des études qui font mes délices. Sans cet oncle, je serais roi à présent, accablé d'affaires, maudit par les uns, trahi par les autres, cherchant à faire le bien... Oui, je l'aurais cherché toujours... Mais un roi, malheureusement, n'a pour voir que les yeux de ses ministres, et il se trompe souvent. Roi, j'aurais pu faire le mal... tandis que, pauvre exilé, je n'ai pu nuire à personne. J'ai acquis, à la sueur de mon front, quelques connaissances qui, un jour, seront utiles à mes semblables.

Dans toutes mes fortunes, mes bons amis, j'ai loué le Seigneur... Je n'ai jamais été plus heureux, je crois, que lorsque je suivais, à Thorn, les leçons du docte professeur Rudbeckius. Je n'avais pas un sou, et, pour gagner mon pain... j'en ris encore, je m'étais fait garçon d'écurie. La nuit, je pansais les chevaux dans une auberge ; le jour, j'allais à l'école... Je me sentais alors plus libre que mon oncle Jean sur son trône à Stockholm... Je lui pardonnais alors, comme je lui pardonne aujourd'hui.

YOURII.

Je n'ai pas suivi les leçons du professeur dont parle Ton Altesse... Ma joie la plus vive, à moi, c'est quand j'ai rapporté au camp du Dnieper, au bout de ma lance, la tête d'un mourza tartare qui m'avait piqué de sa flèche. — Prince Gustave, si j'étais ataman des Zaporogues, je voudrais te ramener dans ton pays avec dix mille de nos vieilles lances du Dnieper.

GUSTAVE.

Grand merci de ta générosité, mon camarade. Puisse ma pauvre Suède ne voir jamais tes Zaporogues ! Je ne veux pas être roi.

YOURII.

Il est beau pourtant de dire *je veux* et d'être obéi.

GUSTAVE.

Tu n'as que vingt ans, je pense ?

YOURII.

Je ne suis qu'un pauvre Cosaque et je n'ai jamais commandé qu'à mon cheval, mais c'est déjà quelque chose. Je fais siffler mon fouet ; aussitôt il se lance au milieu des flèches et des arquebusades. Il me craint plus que la mort... Et c'est à des hommes qu'un roi dit : Faites-vous tuer !

GUSTAVE.

Tristes illusions, jeune homme ! Faire tuer des hom-

mes, c'est chose facile : leur férocité naturelle n'a pas besoin qu'on l'excite. Mais, dis-moi, n'est-ce pas une bien belle mission, celle de persuader, de montrer aux hommes la route du salut, de les consoler dans leurs misères, de les éclairer par son savoir ?... Ne trouves-tu pas cela vraiment beau ? Mets en comparaison la gloire de ces pieux apôtres qui ont apporté dans ce pays les lumières du christianisme, avec la gloire des guerriers qui l'ont agrandi par leurs conquêtes...

YOURII.

Si j'étais tsar... ah ! ah ! ah !

GUSTAVE, souriant.

Pourquoi pas ?... Ne disions-nous pas tout à l'heure qu'il n'y a rien d'impossible ? Je suis né prince royal... je suis un pauvre philosophe alchimiste présentement. Tu vis dans un pays où l'on a vu des particuliers devenir souverains.

YOURII.

Je ne sais ni manier le poignard ni distiller des poisons...

CHOUBINE.

Mon cher hôte !

GUSTAVE.

Un trône coûte toujours plus cher qu'il ne vaut... Laissons cela. (Il se lève.) Dmitri, tu viendras me voir ; tu me parleras du Iaïk et des animaux que tu as chassés dans la steppe.

AKOULINA.

Monseigneur, daignez prendre en grâce mon humble prière. Voici mon fils, pauvre petit, que j'ai sevré le mois passé ; daignez lui regarder dans la main et me dire quelle destinée il aura dans ce monde.

GUSTAVE.

Il faut demander cela aux Finnois et aux Bohémiens, ma bonne. Jadis, il est vrai, je me suis un peu occupé

d'astrologie ; mais ces études-là sont des chimères, je crois.

AKOULINA.

Ah ! Monseigneur, vous êtes si savant ! vous avez prédit que la lune s'obscurcirait, et elle s'est obscurcie juste à l'heure que vous aviez marquée. Vous avez prédit que les cerisiers gèleraient, et ils ont gelé. N'avez-vous pas dit à Michel Rakof qu'il serait exilé, et il est à Pelim, en Sibérie. Par charité, Monseigneur, dites-moi quelle sera la fortune de cet innocent.

GUSTAVE.

Allons, il faut bien faire ce qu'une femme s'est mis en tête. Voyons sa main. Nous allons opérer selon les règles de la chiromancie, c'est-à-dire la divination par l'inspection des lignes de la main. Oh ! rien qu'à la manière dont le petit luron serre les poings, on voit bien qu'il ne laissera pas perdre les ducats du père Choubine. Vrai marchand, bon joaillier, qui ne prendra pas un grenat pour un rubis, ni une perle de Venise pour une perle d'Orient. Tiens, petite mère, vois toi-même cette ligne dans sa menotte, comme elle monte droit sans un pli qui la traverse : vie heureuse, vie tranquille ; de l'argent, pas de soucis, pas de gloire...

(Il embrasse l'enfant.)

AKOULINA.

Soyez béni, Monseigneur. Il sera heureux ! (Elle baise la main de Gustave.)

YOURII.

Et moi, Monseigneur, ne me direz-vous pas mon horoscope ? (Il présente sa main ouverte.)

GUSTAVE.

Ta main m'étonne... Qui es-tu, et d'où viens-tu ?

YOURII.

J'ai été Zaporogue... mais que serai-je ensuite ?

GUSTAVE.

Tu es le fils d'un ataman, sans doute ?

YOURII.

Fils d'adoption. Je n'ai jamais connu mes parents.

GUSTAVE.

Ta ligne de vie est courte... mais glorieuse. En vérité!... La chiromancie, après tout, est une science qui n'est fondée sur rien de solide ; mais... c'est étrange ! Tu es un Zaporogue ? Si tu étais fils de roi, je te dirais... Folies que tout cela !

YOURII.

Courte et glorieuse, c'est la vie que j'ai rêvée.

GUSTAVE.

Regarde-moi. L'audace de ton regard... Tu as l'œil du lion.

YOURII.

Je voudrais en avoir la griffe.

GUSTAVE.

Tu es bien jeune, et tu as des rides déjà. Je devine que tu as beaucoup souffert. Je ne me trompe pas à ces signes. J'ai connu la misère de près.

YOURII.

Souffert ? Non, je n'ai rien souffert. La faim, la fatigue... qu'est-ce que cela ?

GUSTAVE.

Tu as connu d'autres souffrances; les souffrances de l'âme : vouloir et ne pouvoir point.

YOURII.

Oh ! oui.

GUSTAVE.

Et cependant dans tes yeux et sur ta bouche, qui n'a pas encore de moustache, je lis une résolution que rien n'arrête. Les gens de ta trempe, Dmitri, peuvent ce qu'ils veulent. Tu n'as commandé qu'à ton cheval; quand tu voudras, tu commanderas à des hommes.

CHOUBINE.

Il sera un jour un riche ataman, ou bien un capitaine de strelitz gros et gras.

GUSTAVE.

Ataman? est-ce assez pour lui? L'île qui renferme votre grand camp du Dnieper te paraît petite, n'est-ce pas?

YOURII.

Nous avons la steppe au delà.

GUSTAVE.

Tu me plais, et tu me fais peur... Enfant, tu méprises les hommes; tu les méprises trop, et pas assez. Tu les crois bien lâches; mais peut-être ne sais-tu pas combien ils sont méchants. Trop de confiance peut te perdre... As-tu étudié les lettres?

YOURII.

Quelque peu, autrefois, au seminaire. Je sais lire et écrire; je sais le polonais, quelques mots de latin; je puis parler à nos esclaves tartares dans leur langue.

GUSTAVE.

Et pourquoi, ayant commencé à étudier, n'as-tu pas continué? Pourquoi as-tu quitté l'école?... Mais je comprends, tu aimes mieux commander qu'obéir. Un sabre te paraît plus beau qu'un livre. Prends garde! un autre sabre peut briser le tien.

YOURII.

Nos anciens disent : Frappe le premier, on ne te frappera pas.

GUSTAVE.

Mais l'Écriture dit que celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

YOURII.

Qu'importe? Ne faut-il pas mourir un jour?

GUSTAVE.

Oui, mais en mourant il faut pouvoir se dire : le bien que j'ai pu faire, je l'ai fait.

YOURII.

Sans doute ; je veux dire cela à l'heure de ma mort, mais je veux ajouter : ce qu'il était possible à mon cœur d'entreprendre, à mon bras d'exécuter, je l'ai fait.

GUSTAVE.

Que le Seigneur te conduise, enfant! *Fata viam invenient.* Je voudrais que tu fusses né sur le trône à ma place. Si tu t'arrêtes à Ouglitch, viens voir quelquefois l'alchimiste exilé. Adieu, mes bons amis.

(Il sort reconduit par Choubine.)

SCÈNE IV.

AKOULINA, GRÉGOIRE, YOURII, CHOUBINE.

AKOULINA.

Quel grand maître et quel bon seigneur!

GRÉGOIRE.

Ma foi, mon cher camarade, je vous fais mes compliments; vous serez l'ataman des Zaporogues, si vous n'êtes pas tsar un jour à la place de Boris. En tout cas, je me recommande très-humblement à Votre Grandeur, si elle a besoin d'un aumônier. Vous me paraissez aimer les messes courtes, vous serez servi à souhait. Je bois à vos succès sur le Dnieper ou sur la Moskva. Vous ne me faites pas raison, mon gracieux prince ?.... L'horoscope de Gustave l'a rendu muet.... Il ne voit ni n'entend.... Morbleu! mon camarade, je bois à ta santé... Eh bien! pourquoi me regardes tu fixement?

Suis-je un Tartare pour que tu prennes cette mine féroce?

YOURII.

Son oncle voulait l'assassiner... Il a toujours échappé.

GRÉGOIRE.

Qui ?

YOURII.

Le prince Gustave; comment a-t-il échappé?

GRÉGOIRE.

Je n'en sais rien ; n'est-il pas philosophe, alchimiste, nécromancien? Tous ces gens-là ont le diable pour valet... Eh bien, vous ne buvez pas?... Comme vous voudrez, noble seigneur. A ta santé, Akoulina Pëtrova!

CHOUBINE, rentrant.

Remettez-vous à table, mes chers hôtes, et ne vous occupez pas de moi. Mon fourneau est allumé, et j'ai une fonte à faire. Le bon prince que le prince Gustave! il vient me voir souvent comme cela dans ma boutique.

(Il choisit, en parlant, de vieux bijoux pour les fondre.)

GRÉGOIRE.

Tous ces étrangers s'abattent sur notre Russie comme des corbeaux sur un cadavre. Gustave, le prince de Danemark... Tenez, sans aller si loin, Boris n'est-il pas un Tartare? Son grand-père s'était converti, dit-on. Pour moi, je crois qu'il est demeuré païen comme son petit-fils.

CHOUBINE.

Laisse donc là notre glorieux tsar, Grégoire. Tu ne feras pas ton chemin à Moscou, crois-moi, si tu ne mets un frein à ta langue maudite.

GRÉGOIRE.

Voilà le frein que j'aime à sentir dans ma bouche.

(Il boit.)

YOURII.

Reste-t-il encore quelques-uns des serviteurs du tsarévitch ?

CHOUBINE.

Non ; la plupart ont été exilés avec ses oncles, les Nagoï, ces bons seigneurs, pour avoir massacré des officiers du tsar qu'ils accusaient d'avoir égorgé l'enfant. Dieu ait pitié d'eux ! C'est un terrible pays que la Sibérie, dit-on. Il n'y a plus ici que la nourrice du tsarévitch, une pauvre vieille femme qui vit de la charité des bons chrétiens.

YOURII.

Quel est son nom ?

CHOUBINE.

Orinka Jdanova. Elle est folle, la pauvre femme... elle ne peut se persuader que son nourrisson soit mort... Tiens, voici une relique du tsarévitch ; c'est le sceau dont on scellait pour lui ses lettres... Il est d'or fin, et pèse près de deux onces... Je ferais aussi bien de le fondre : je ne sais pas pourquoi je l'ai gardé.

YOURII.

Montre-le-moi. (Il lit.) Démétrius Ivanovitch..... c'est mon nom aussi. Vends-moi ce sceau, Choubine ; quand je serai l'ataman des Zaporogues, il me servira...

CHOUBINE.

Mais il y a les armes de Russie gravées sur ce sceau...

YOURII.

Qu'importe ? Voici des ducats de Pologne ; prends ce qu'il te faut. Ce bijou me plaît.

CHOUBINE.

Mais...

GRÉGOIRE.

Achète-toi plutôt un cafetan, ou bien un bonnet d'agneau noir ; que feras-tu de cette babiole ?

CHOUBINE, bas à Yourii.

Au fait... si vous voulez ce sceau... il est à vous. Je suis heureux de vous le donner.

YOURII.

Je prétends le payer.

CHOUBINE.

Et moi je le donne... Il ne m'a pas coûté cher.... Je le tiens d'un pauvre secrétaire du tsarévitch, qui me le vendit partant pour la Sibérie...

YOURII.

Comment se nomme-t-il ?

CHOUBINE.

Ivan Fëdorovitch Lenskoï.

YOURII.

Enfin combien cela vaut-il ?

CHOUBINE.

Daignez l'accepter comme un humble don de votre hôte.

YOURII.

Prends le cheval de l'ataman ; je t'en fais présent.

CHOUBINE.

Hélas! je ne saurais le monter.... Il n'y a qu'un Cosaque qui puisse se faire obéir d'une bête si méchante.

YOURII.

Ainsi tu ne veux rien de moi?

CHOUBINE.

Rien, sinon que vous daigniez vous souvenir de votre hôte d'Ouglitch.

YOURII.

Je m'en souviendrai. (Il lui serre la main.) De quel côté est l'église? N'est-ce pas à droite?

CHOUBINE.

Hé! mon Dieu! c'est l'église du Sauveur[1] que vous voulez dire... mais le tsar l'a fait raser... Saint-Serge est à gauche, quelques maisons plus bas. — Femme, montre lui le chemin.

YOURII.

Bien, bien. (Il sort avec Akoulina.)

SCÈNE V.

CHOUBINE, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Pauvre niais! qui donne deux onces d'or à un Zaporogue, tandis que tu aurais pu en avoir un beau cheval nogaï et la moitié de ses ducats! C'est pain bénit que d'attraper un Zaporogue... D'ailleurs il ne me plaît guère, ton hôte. Il est trop silencieux. Il ne boit non plus qu'un Tartare. Il m'a l'air d'un sournois... Es-tu bien sûr que ce n'est pas un espion de Boris?

CHOUBINE.

Oh! pour cela, non!... C'est un noble jeune homme... Mais c'est bien extraordinaire... Je voudrais bien voir Orinka Jdanova..... Quelle chose étrange!

GRÉGOIRE.

Que diable as-tu compère? Tu as un air mystérieux comme ton Zaporogue.

CHOUBINE.

Moi, je n'ai rien... c'est-à-dire... Mais on ne peut te rien dire, à toi... Tu répètes dans les cabarets tout ce que tu entends...

1. Ce fut à l'église du Sauveur que sonna le tocsin qui ameuta les habitants d'Ouglitch contre les officiers du tsar soupçonnés d'avoir assassiné le jeune Démétrius. Boris punit très-sévèrement cette rebellion. Un grand nombre d'habitants d'Ouglitch furent envoyés en Sibérie. L'église du Sauveur fut rasée, et sa cloche transportée à Pelim.

GRÉGOIRE.

Comme si je ne savais pas garder un secret... A qui donc ai-je dit que tu avais gardé une demi-livre d'or sur le vase que Boris...

CHOUBINE.

Oh !...

GRÉGOIRE.

Voyons, de quoi s'agit-il? Ta femme est sortie, le Zaporogue est allé prier à l'église, le cafard... Voyons, parle, parle donc !

CHOUBINE.

Mais ce n'est qu'une idée... une fantaisie...

GRÉGOIRE.

Enfin, cette idée?...

CHOUBINE.

Eh bien... la Jdanova, la folle, croit que le tsarévitch n'est pas mort... Si nous étions des fous, nous autres ?

GRÉGOIRE.

C'est toi qui es un fou. Comment ! tu te figures...

CHOUBINE.

Chut! pas si haut... Mais ce signe que le tsarévitch avait sous l'œil droit...

GRÉGOIRE.

Quoi ! le Zaporogue !

CHOUBINE.

Et Maria Fëdorovna, sa mère; tu sais qu'elle est brune comme une femme du sud...?

GRÉGOIRE.

Lui est noir comme un Calmouk... mais il a les cheveux blonds.

CHOUBINE.

Ivan le Terrible, notre glorieux tsar, était blond.

GRÉGOIRE.

C'est vrai que quand il fronce les sourcils...

CHOUBINE.

As-tu remarqué ses yeux quand il a aperçu le sceau?

GRÉGOIRE.

Il a sauté dessus.

CHOUBINE.

Pendant toute la route, il n'a cessé de me faire des questions sur le tsarévitch, sur Boris, sur ce qui s'était passé dans notre malheureuse ville en l'année 7099.

GRÉGOIRE.

Et à moi, il n'a parlé d'autre chose.

CHOUBINE.

Et comme il a parlé familièrement au prince Gustave.... et tout ce que le Suédois lui a dit... tu l'as entendu?

GRÉGOIRE.

Bah! bah! nous sommes des fous....! Il est clair que Démétrius est mort. Le prince Basile Chouiski est venu faire ici une enquête trois jours après l'assassinat.... Tous les gens d'ici ont vu le tsarévitch exposé sur un lit de parade dans la cathédrale.

CHOUBINE.

Il est vrai; mais le lit avait douze pieds de haut et des strelitz tout autour. Qui aurait vu le visage de l'enfant?

GRÉGOIRE.

Mais la tsarine, sa mère, qui est maintenant en religion.....

CHOUBINE.

Ne sais-tu pas que la mère du prince Gustave a dit aussi que son fils était mort pour le faire évader plus sûrement?.... Moi, il y a une chose qui m'a toujours étonné.... c'est que, son fils mort, notre glorieux tsar, (que le ciel le protége!) l'ait forcée de se faire religieuse.

GRÉGOIRE.

Parbleu! l'aventure serait plaisante.

CHOUBINE.

Pas trop.

GRÉGOIRE.

Comment cela?

CHOUBINE.

Si celui-ci réclamait...

GRÉGOIRE.

Son trône? Mais c'est bien cela qui nous amuserait. Oh! je voudrais voir la mine de Boris quand il apprendra cette nouvelle.

CHOUBINE.

J'espère bien qu'il ne l'apprendra pas... Au moins, Grichka, sois honnête homme... Quel qu'il soit, il est mon hôte.

GRÉGOIRE.

Non, c'est impossible..... car enfin, si Démétrius n'était pas mort...

CHOUBINE.

Mais ce signe sous l'œil.... ce signe!

GRÉGOIRE.

En effet, il y a là quelque chose de singulier.... mais....

CHOUBINE.

Je vais dire à ma femme de me faire venir la Jdanova... Parfois elle parle comme une personne raisonnable.... et.... Silence sur tout ce que je t'ai dit!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GRÉGOIRE, seul.

Ce n'est peut-être qu'un hardi filou. Un Bohémien vous teint un cheval, lui plante une queue postiche et lui fait des dents neuves... On peut faire de même un

faux tsarévitch... Si je contais la chose à Boris ou à son cousin Semen Godounof!..... Une centaine de roubles peut-être... Oui, et peut-être aussi un coup de couteau le soir en rentrant au couvent..... Il n'aime pas qu'on souffle sur les cendres de cette affaire d'Ouglitch, ni qu'on se mêle de ses secrets d'État... D'un autre côté, si ce prétendu Zaporogue court le pays de la sorte, c'est qu'il a sans doute un parti puissant.... Il a ses poches pleines d'or... S'il réussissait, il ferait la fortune de ceux qui l'auraient aidé... Il faut étudier cet homme-là... Bon! le voici.

SCENE VII.

YOURII, CHOUBINE, GRÉGOIRE.

YOURII.

Oui, mon cher Choubine, je pars et tout de suite. Nous autres gens des steppes, nous ne respirons pas à notre aise dans vos villes.

CHOUBINE.

Je voudrais vous posséder longtemps, mon hôte vénéré; mais je n'ose vous retenir dans mon humble maison. Puis-je savoir où vous allez?

YOURII, *souriant.*

C'est une question à laquelle un Zaporogue répond rarement; mais je n'ai pas de secrets pour un hôte et pour un ami. Je vais à Moscou.

CHOUBINE.

A Moscou!

GRÉGOIRE.

A Moscou!

YOURII.

Adieu donc, mon cher Choubine. Si nous nous retrou-

vons jamais à Moscou ou bien sur le Dnieper, tu sais que tu as en moi un ami. Adieu aussi, Grégoire Bogdanovitch. Puisses-tu devenir un riche abbé!

GRÉGOIRE.

Puissent les prédictions du Suédois s'accomplir, Dimitrii Ivanovitch! Daignez vous souvenir alors du pauvre moine, votre humble serviteur. (Yourii sort reconduit par Choubine. — Grégoire regarde dans la cour par la fenêtre.) Bon voyage!... Comme il est leste!... Le voilà en selle... C'est vrai qu'en le regardant avec plus d'attention, on découvre en lui je ne sais quel air... oui, un air de prince... Voyez, il n'ôte même pas son bonnet à ce marchand qui a ses coffres pleins de perles... Oui, mais entre la fierté d'un prince et la rudesse d'un Zaporogue on peut se tromper..... Ah! ah! voici notre vieille folle...

SCÈNE VIII.

GRÉGOIRE, CHOUBINE et AKOULINA amenant ORINA JDANOVA.

CHOUBINE.

Tu as l'air bien gaie, ma mère, et tes yeux brillent comme lorsque tu dansais avec les garçons dans la cour du feu tsarévitch..... Veux-tu un verre d'eau-de-vie?

ORINA.

On peut danser encore... et on dansera... A ta santé, petit père... (Bas.) A *sa* santé.

CHOUBINE.

A la santé de qui?

ORINA.

Tu sais bien, du petit... J'en étais sûre... mais je l'ai revu...

CHOUBINE.

Oui dà? tu l'as revu?

AKOULINA.

Qui donc? qui donc?

CHOUBINE.

Son danseur d'autrefois.

ORINA.

Quelqu'un... quelqu'un qui fera danser les autres.

CHOUBINE.

Dis-moi donc, Orinka Jdanova, quand ce malheur.... tu sais bien?... quand ce malheur est arrivé... Tu étais là... lorsque le tsarévitch...

AKOULINA.

Bon! vas-tu lui faire raconter encore la même histoire?

CHOUBINE.

Laisse-moi, femme... Quand le tsarévitch est mort, tu.....

ORINA.

Il n'est pas mort!..... C'est un mensonge de nos ennemis.

CHOUBINE.

Tu as bien vu comment cela s'est passé...?

ORINA.

Si je l'ai vu! Saint Michel était là avec son bouclier d'or, qu'il a mis devant le couteau, et saint Nicolas est venu, qui m'a dit : « Orinka Jdanova, ne pleure pas, ne t'inquiète pas : je réponds de tout. Je le mets dans mon baquet, et je le porte dans une île de la mer Bleue jusqu'à ce qu'il ait l'âge. »

GRÉGOIRE.

Et qu'as-tu dit à saint Nicolas?

ORINA.

Je lui ai dit : « Monseigneur, sauf votre respect, comment est-ce que fera cet enfant sans moi? C'est

moi qui lui chante des chansons pour l'endormir et qui lui donne son manger, parce que vous savez bien qu'à présent que la tsarine est au couvent, il ne faut pas que la Volokhof, la gouvernante, touche seulement à une casserole... La tsarine l'a défendu, d'abord... »

CHOUBINE, *bas.*

La voilà partie!... (*Haut.*) Mais enfin comment les autres ne se sont-ils pas aperçus qu'il était échappé?...

ORINA.

Les méchants, les meurtriers, tu veux dire. Oh! voilà... Il est entré un homme... un Cosaque... non; je m'étais bien doutée que c'était un Tartare... un Cosaque est chrétien.... Il avait donc son couteau à la main.... L'enfant était là, saint Michel à sa droite, saint Nicolas à sa gauche, et lui, le petit, cassait des noisettes... L'homme vient... il me pousse... attends donc... Il s'appelait Gheraz... il avait encore un autre nom...

CHOUBINE.

Très-bien, je comprends... mais comment l'enfant s'en est-il allé?

ORINA.

Je vous l'ai dit cent fois. Saint Nicolas l'a pris en croupe sur un beau cheval blanc, et saint Michel a mis un agneau à sa place.

GRÉGOIRE.

Oui, oui, comme au sacrifice d'Abraham.

ORINA.

Abrah amétait là aussi.

CHOUBINE.

N'as-tu pas rencontré aujourd'hui dans la rue un jeune homme avec un cafetan rouge et un bonnet d'agneau noir....?

ORINA.

Chut! nous avons causé une heure ensemble.

CHOUBINE, bas à Grégoire.

Hein? (Haut.) Ah! vous avez causé? Encore un verre, Orinka.

ORINA.

Oui, j'étais, comme toujours, assise sur la pierre du seuil de son palais... la seule pierre qui reste de ce beau palais... Oh! le monstre! qui a tout détruit, tout ce qui appartenait à ce cher enfant! Que toute sa postérité soit maudite!.... Tous les jours je vais là filer ma quenouille. Il me semble le voir encore, ce pauvre petit, qui saute dans l'herbe, et qui mêle mes pelotons...

CHOUBINE.

Ce jeune homme t'a donc parlé?

ORINA.

Il avait son bonnet enfoncé sur les yeux, et le collet de son cafetan relevé. Il s'est assis auprès de moi, et m'a dit : — Bonne mère..... Tenez! je me suis sentie comme frappée d'un coup... J'ai cru que mon cœur changeait de place... N'est-ce pas là qu'était le palais du tsarévitch? — Oui, dis-je, et que Dieu le conserve et confonde ses ennemis! — Amen! a-t-il dit. Puis il m'a dit cent choses.... Si je connaissais le tsarévitch.... et puis la tsarine.... dans quel couvent ce scélérat de Boris l'avait enfermée... et puis ses oncles... Grégoire Nagoï aime-t-il toujours bien l'eau-de-vie vieille? — Et Ivan Lenskoï vit-il encore? — Et puis nous avons parlé du palais..... Quel beau palais! La grande salle de Madame, et l'estrade avec le tapis de Perse, qu'il a gâté en répandant des confitures... Enfin, nous ne nous lassions pas de parler de ce temps-là.

CHOUBINE, bas à Grégoire.

Elle n'est pas folle, maintenant.

GRÉGOIRE.

Et ce jeune homme?...

ORINA.

Enfin, il s'est levé. — Tiens, Orinka Jdanova, dit-il, prends ces dix ducats. Adieu. — Et il m'a embrassée, ce cher enfant! Oh! qu'il est beau!

CHOUBINE.

Et tu l'as reconnu ?

ORINA.

Dès que je l'ai aperçu.

GRÉGOIRE.

Qui est-il?

ORINA.

Personne ne le saura jamais... c'est-à-dire vous le saurez bientôt... Et toi, moine, si tu es parent ou ami de ce monstre de Tartare, qui est à Moscou, dis-lui qu'il se convertisse, car avant un an je tiendrai sa tête dans mon tablier... Aussi vrai que je m'appelle Orina Jdanova, je la ferai rouler dans le ruisseau de la grand'rue... Il m'a promis de me la donner... — Mon cher nourrisson, je ne vous demande que la tête de ce maudit Tartare... Ah! messieurs les Moscovites! Tas de rebelles! Juifs et païens! Vous baisez la croix devant Boris, et vous prenez pour empereur un Tartare! On vous remettra dans le droit chemin, Juifs! Le temps approche! Choubine, mon petit père, encore un verre d'eau-de-vie. (Elle boit.) A la santé de notre glorieux tsar Dimitrii Ivanovitch! (Elle s'enfuit.)

SCÈNE IX.

GRÉGOIRE, CHOUBINE, AKOULINA.

AKOULINA.

Toujours folle, pauvre femme!

CHOUBINE, bas à Grégoire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle l'a reconnu tout de suite.

GRÉGOIRE.

Que diable va-t-il faire à Moscou ?

CHOUBINE.

Surtout, garde-toi bien d'en souffler le mot !

III

Le Kremlin. — Une salle dans le palais de Boris.

SCÈNE I.

LE PRINCE FEDOR MSTISLAVSKI, LE PRINCE BASILE CHOUISKI, PLUSIEURS BOYARDS, UNE DÉPUTATION DES COSAQUES DU DON.

FEDOR.

Le tsar reste bien longtemps dans son cabinet aujourd'hui.

BASILE.

Il est enfermé avec le noble Semen Godounof, et tu sais que Semen en a toujours long à dire.

FEDOR.

Toujours trop long pour les Russes.

BASILE.

Semen est un habile ministre, zélé pour le bien public... Il sait tout ce qui se passe dans ce vaste empire... Il est l'oreille de notre glorieux tsar.

FEDOR.

Plût au ciel que notre glorieux tsar eût une oreille moins avide à recueillir les dénonciations !

BASILE.

Semen est un noble seigneur... C'est plaisir de savoir en si bonnes mains la police de cet empire... Quel bonheur pour notre sainte Russie que tant de talents divers, et tous prodigieux, se trouvent réunis dans l'illustre famille des Godounof !

FEDOR.

Toujours louangeur, Basile Ivanovitch ! Que pensais-tu de Semen, il y a trois mois, lorsque tu quittais ton beau palais de Moscou pour la Sibérie ? N'est-ce pas Semen Godounof qui a voulu te perdre ?

BASILE.

Excès de zèle de sa part. Tout homme est sujet à l'erreur.

FEDOR.

Je te croyais plus de mémoire, Basile.

BASILE.

Moi ? Personne n'en eut jamais moins !... A quoi d'ailleurs cela peut-il servir dans le temps où nous vivons ?

FEDOR.

Je suis fâché que tu n'aies point de mémoire. J'aurais eu quelque chose à te demander, mais il s'agit du règne de Fëdor Ivanovitch, et sûrement tu l'as oublié.

BASILE.

Que voulais-tu me demander ?

FEDOR.

Lorsque tu as présidé l'enquête tenue à Ouglitch en 7099, tu as vu le corps du tsarévitch...

BASILE.

Sans doute, sans doute. Tout ce que j'ai vu alors,

tout ce qui s'est fait à Ouglitch a été consigné dans un rapport que mes collègues et moi nous adressâmes au tsar... Mais pourquoi souris-tu, et qu'est-ce que ce papier que tu tires de ton sein ?

FEDOR.

Une énigme à laquelle je ne comprends rien. Hier soir, cette lettre m'a été remise par un inconnu.

BASILE, lisant.

« Au prince Fëdor Mstislavski, premier boyard du conseil. Nous, Démétrius Ivanovitch, par la grâce de Dieu... » Qu'est-ce que cela ?

FEDOR.

Regarde donc le sceau. Dieu me pardonne, c'est celui du feu tsarévitch.

BASILE.

Tu vas remettre cette lettre au tsar ?

FEDOR.

Le dois-je, à ton avis ?

BASILE.

Tu aurais dû lui porter cette lettre hier, si tu l'as reçue hier... Tiens, j'ai reçu celle-ci ce matin, moi.

FEDOR, lisant.

« Au prince Basile Chouiski. Nous, Démétrius... »

BASILE.

La même lettre. Il dit... L'imposteur ose dire qu'il est vivant... que le prince Dimitrii est vivant, échappé à tous ses ennemis...

FEDOR.

C'est étrange ! Et qui a porté cette lettre ?

BASILE.

A l'église, quelqu'un, sans que j'y prisse garde, l'a mise dans mon bonnet. Folies que tout cela !... Mais il faut se hâter d'en avertir le maître.

FEDOR.

Il est impossible que le tsarévitch soit vivant, car...

BASILE.

Il est dangereux, il est coupable, Fëdor Ivanovitch, de discuter la question.

FEDOR.

Qui diable a pu écrire cette lettre ?

BASILE.

Je ne sais... quelqu'un peut-être pour nous éprouver.

FEDOR.

Gageons que c'est...

BASILE.

Certainement non. Semen est un noble seigneur, à qui notre fidélité est bien connue... Mais regarde donc ces sauvages là-bas, ces atamans du Don, accroupis sur leurs talons comme des Tartares. Ils m'ont l'air de s'impatienter. Écoutons ce qu'ils disent.

PREMIER ATAMAN.

Frère Panteleïko, est-ce que tu n'as pas faim ? Je regrette d'avoir laissé à l'arçon de ma selle mon sac de farine et ma gourde... Voulez-vous que je vous dise, frères atamans... on se moque de nous.

DEUXIÈME ATAMAN.

M'est avis que tu dis vrai. Il est plus de midi, et le tsar ne vient pas.

TROISIÈME ATAMAN.

Je disais bien aux anciens qu'il était inutile d'aller à Moscou.

PREMIER ATAMAN.

Cela ne se passait pas ainsi au temps du Terrible... J'étais de la députation que l'armée du Don lui envoya en 7080, avec ton père, Panteleïko, et le tien, Sériojka. A peine avions-nous mis pied à terre que le tsar nous reçut. « Nos Cosaques, dit-il, sont à l'avant-garde de nos armées. Ils doivent passer les premiers par-

tout. » Il y avait là des ambassadeurs du pape de Rome et du roi païen [1]. Il fallait voir leur grimace quand nous passâmes devant eux... Ah! c'était un bon maître qu'Ivan le Terrible !

DEUXIÈME ATAMAN.

C'est pitié qu'il n'ait pas laissé de fils à ce pays.

TROISIÈME ATAMAN.

Pitié qu'on ne lui ait pas laissé de fils.

PREMIER ATAMAN.

Silence, frères, nous sommes dans la steppe du Tartare. Croyez-le, enfants, le sang de Monomaque et de saint Dimitrii n'est pas épuisé. Qui vivra verra. (A Chouiski qui l'observe.) Seigneur boyard, ne pourriez-vous me dire si le tsar se montrera bientôt ?

BASILE.

Bientôt, je l'espère, mon oncle [2]. — Vous venez de l'armée du Don? Tout y est tranquille ?

PREMIER ATAMAN.

Quand on a son cheval sellé, son arquebuse chargée, son sabre au côté, quand les enfants sont en sentinelle dans la steppe, qui empêche de se reposer un peu ?

BASILE.

Entre le tsar notre glorieux maître et le khan, il y a paix et amitié.

PREMIER ATAMAN.

En effet, amitié !

BASILE.

Vous avez un beau pays, un beau fleuve, de beaux troupeaux, bien à boire et à manger... que vous faut-il de plus ?

1. Le roi de Pologne.

2. Manière affectueuse et protectrice d'adresser la parole.

PREMIER ATAMAN.

Oui, tu as soif, voilà Don Ivanovitch..

BASILE.

Outre l'eau du Don, petit père, vous avez du kvas, de l'eau-de-vie...

PREMIER ATAMAN.

De l'eau-de-vie, petit père ? On ne veut plus que nous en buvions.

BASILE.

Au contraire, le tsar la fabrique exprès pour vous.

PREMIER ATAMAN.

Est-ce de l'eau de-vie du tsar que tu bois, père, quand tu veux te mettre en gaieté ?

BASILE.

Vous voudriez bien avoir vos distilleries comme autrefois ?

PREMIER ATAMAN.

Chacun tient à ce qui lui a appartenu.

BASILE, bas à Fëdor.

Les marauds sont mécontents. (Haut.) Eh bien ! mes amis, adressez-vous au tsar ; sans doute, il vous accordera tout ce que vous lui demanderez, et, quand vous aurez obtenu de distiller votre eau-de-vie, nous irons en boire chez vous et manger des esturgeons.

FEDOR.

Si Semen Godounof nous accorde la permission de faire le voyage.

PREMIER ATAMAN.

Il vous faut une permission pour aller où vous voulez ?

BASILE.

Assurément. Nous prends-tu pour des gens de rien ?

PREMIER ATAMAN.

Vois-tu, petit père, je ne changerais pas ma peau de mouton contre ta pelisse de renard noir, s'il me fallait

l'user dans le Kremlin... Mais n'est-ce pas le patriarche qui entre? A genoux, enfants, et demandons-lui sa bénédiction. Je me trompe fort, ou c'est là tout ce que nous rapporterons au camp.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PATRIARCHE JOB, suivi de YOURII en robe de moine.

LES ATAMANS.

Très-saint père, bénissez-nous, pauvres pécheurs!

JOB, à Yourii.

Vois, mon fils, l'humilité de ces gens de guerre. Ce sont de vrais chrétiens orthodoxes, crois-moi, ces Cosaques dont tu as si peur. Je t'ai fait lire hier la légende du centenier qui fut sauvé pour avoir cru. Le Seigneur aura ces braves atamans en sa garde.

FEDOR, bas à Chouiski.

Et qu'il lui plaise de les bien garder!

JOB.

Prince Fëdor Ivanovitch, vous avez donné un grand scandale.

FEDOR.

Moi! très-saint père?

JOB.

Vous avez séduit Maria Alexandrovna, fille d'un honnête gentilhomme de cette ville. Toute sa famille en pleurs est venue me demander justice...

FEDOR.

Ne leur ai-je pas donné de l'argent, des fourrures et des pièces de brocart?

JOB.

Oui; mais l'honneur de la famille, prince, qui effa-

cera la tache que vous y avez faite ? Ne saurez-vous donc jamais commander à vos passions ?

FEDOR.

Je suis jeune, très-saint père, et vous savez que le tsar ne permet pas que je me marie [1].

BASILE.

Les mêmes défenses existent pour moi ; mais je respecte le sixième commandement. — Qui est ce jeune homme que vous avez là, très-saint père ?

JOB.

Un jeune enfant de l'Ukraine que les Latins ont persécuté pour l'obliger d'embrasser l'hérésie. Le Seigneur l'a inspiré. Il s'est enfui et est venu implorer un asile auprès de moi. S'il plaît à Dieu, quand il sera plus instruit, il fera honneur à l'église orthodoxe. Il a une belle main, et m'est utile pour mes écritures ; il sait le polonais, et, par son moyen, je compte envoyer la lumière parmi nos frères opprimés par le roi païen.

BASILE.

Il a l'air intelligent.

JOB.

Surtout il est pieux et docile.

(Entrent Boris et Semen Godounof.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BORIS ET SEMEN GODOUNOF.

FEDOR, à Basile, bas.

Le tsar a l'air sombre et soucieux. Malheur à nous !

1. Boris voulait éteindre toutes les grandes maisons, et défendait aux princes du sang de Rurik de se marier sans son ordre.

BORIS, bas à Semen.

Tu disais que Smirnoï Otrepief serait ici aujourd'hui. Il n'est point arrivé.

SEMEN.

Il me mandait qu'il quittait Ouglitch, et que son courrier ne le précéderait que de quelques heures. Tout est tranquille de ce côté, crois-moi, seigneur. Voici une députation du Don; je crois qu'ils serait bon de la recevoir, surtout d'après ce que tu sais de leurs dispositions.

BORIS.

Qu'ils approchent.

SEMEN.

Atamans, prosternez-vous au pied du trône de votre maître, le tsar veut bien vous accorder cette grâce.

PREMIER ATAMAN.

Notre père miséricordieux, les atamans, les anciens et toute l'armée du Don nous ont envoyés pour battre du front devant toi. L'armée du Don, tu le sais, est la sentinelle de la Russie contre le Tartare ; elle a toujours fidèlement gardé ton trône ; elle le garde et le gardera. Depuis peu, notre père, certains officiers sont venus dans nos villages, qui se prétendent envoyés par toi. Ils disent que les vieilles coutumes de nos pères sont mauvaises et qu'il faut les changer ; ils disent que le Cosaque ne doit pas distiller l'eau-de-vie qui le soutient dans la guerre sainte ; qu'à des marchands privilégiés il appartient de la vendre. Nos anciens, notre père, disent tous que ces choses-là ne se faisaient point au temps de tes glorieux prédécesseurs. C'est pourquoi nous venons humblement te supplier qu'il te plaise conserver à ta fidèle armée du Don les franchises dont elle a joui de temps immémorial.

SEMEN, après avoir conféré quelque temps à voix basse avec Boris.

Le seigneur tsar et grand prince de toutes les Russies,

votre seigneur et maître, Boris Fëdorovitch a entendu la requête de son armée du Don. Il répond que ses lois doivent être humblement observées par tous les sujets de son vaste empire; que les Cosaques abusent des priviléges qui leur ont été accordés; que récemment encore, et malgré ses ordres exprès, ils ont fait une incursion sur les terres du khan des Tartares, allié et vassal du tsar. Le tsar veut que les prisonniers soient rendus et les coupables punis.

PREMIER ATAMAN.

Notre père, lorsque Ivan Vassilievitch, qui maintenant est dans la gloire, recevait les députés des atamans du Don, il n'empruntait pas la langue d'un serviteur pour leur répondre. Cet homme qui parle en ton nom ne t'a pas entendu quand, à ton avénement, tu as promis de conserver à ta fidèle armée du Don tous ses antiques priviléges. Cet homme n'a jamais sans doute combattu contre les Tartares; il ne sait pas que ces maudits n'ont pas plus de foi que des chiens, et que si nous avons pris les armes, c'est parce que les Nogaïs nous avaient enlevé six chevaux, deux enfants et une femme, sauf le respect qui t'est dû. Et pourquoi le Cosaque, qui tous les jours verse son sang pour la religion, serait-il obligé d'acheter à des marchands voleurs l'eau-de-vie... ?

BORIS.

Assez, ataman. Je ne demande pas à un Cosaque des leçons pour gouverner mes États. Quel est ton nom?

PREMIER ATAMAN.

Je me nomme Korela, et des premiers j'entrai dans Kazan et j'y arborai la croix et l'aigle à deux têtes. Devant Moscou, en 7099, j'ai servi sous tes ordres. Tu étais le régent de l'empire alors, et tu disais que sans les Cosaques l'empire était perdu.

BORIS.

Korela, je pardonne à l'ignorance d'un vieux soldat. Retourne à ta horde et fais-lui connaître mes commandements. Dis à tes Cosaques qui voudraient distiller de l'eau-de-vie que je puis pardonner à un brigand et à un assassin, mais jamais à un fraudeur [1]. Que si les Tartares violent les trêves, c'est à moi qu'il faut demander justice. Je ferai respecter les frontières de l'empire. Que tout le monde se retire, excepté les boyards du conseil. (Les Cosaques sortent en murmurant à voix basse.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES excepté LES COSAQUES.

JOB, à Yourii.

Reste, enfant. (A Boris.) Seigneur, permets-moi de te présenter cet humble ver de terre [2], un pauvre orphelin de l'Ukraine échappé aux embûches des Latins, qui voulaient le contraindre d'abjurer la religion orthodoxe. La Providence a permis qu'il découvrît un complot.

BORIS.

Un complot!

JOB.

Contre ta vie, peut-être, et assurément contre le repos de ton empire. Ce matin, dans la chaire de la cathédrale, ce garçon, qui est mon secrétaire, allait porter les saintes Écritures, lorsqu'il a trouvé ce papier avec

1. Mot de Boris.
2. *Bednii tcherv*, expression autrefois en usage dans les placets adressés aux tsars.

le sceau pendant, dont il va te donner lecture. Il y a longtemps que ma vue affaiblie ne me permet plus de lire les manuscrits.

YOURII, *lisant.*

« Au patriarche Job, pour être lu dans la cathédrale après l'office. Démétrius Ivanovitch, tsarévitch et prince de toutes les Russies, savoir faisons : la divine Providence nous ayant fait échapper à la mort et aux embûches des méchants, nous avons... »

BORIS, *lui arrachant le papier.*

Qu'est-ce que cet écrit abominable? Donne.

BASILE.

Seigneur, un écrit non moins abominable, envoyé sans doute par quelque grand criminel, m'a été adressé, et j'étais accouru pour te le communiquer, afin que justice soit faite des coupables.

FEDOR.

J'en ai reçu un tout semblable... Le voici.

BORIS.

Semen! Semen! trahison de toutes parts! Tu les croyais à Ouglitch, c'est à Moscou même que sont les traîtres... Est-ce ainsi que tu me sers?...

SEMEN.

Seigneur! j'atteste le ciel... Je découvrirai les coupables... (Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* SEMEN.

BORIS.

Mon Dieu! les traîtres ne se lasseront-ils jamais? Faut-il donc toujours frapper?... Contre moi ils veulent ressusciter les morts...

BASILE.

Une imposture si grossière...

BORIS.

Une perfidie si noire !... Vous avez tous vu, boyards, quelle fut ma douleur quand le tsarévitch Dimitrii se donna la mort dans un accès d'épilepsie. Basile... le prince Chouiski vous a dit cent fois les circonstances de cette mort déplorable... Je vous avais chargé, prince Chouiski, de châtier les coupables, de ne pas laisser à Ouglitch un seul de ces factieux toujours acharnés à la perte de la Russie. Qu'avez-vous fait ? Vous avez frappé quelques serfs obscurs, transporté en Sibérie quelques centaines de malheureux imbéciles ; mais les traîtres, les véritables ennemis de mon trône et de notre sainte Russie, vous les avez laissés vivre. Ils relèvent audacieusement la tête ; ils ont suscité un fantôme ! Un imposteur s'est montré à Ouglitch, des misérables ont prétendu le reconnaître, et voilà que dans Moscou même on appelle mon peuple à la révolte !

BASILE.

Que mon maître permette à son esclave de se justifier ! Grand Dieu ! qu'il te souvienne des châtiments terribles infligés à Ouglitch il y a quatorze ans. Deux cents têtes exposées sur la grande place, trois mille familles envoyées à Pelim t'ont prouvé mon zèle. J'ai détruit jusqu'aux souvenirs matériels de la rébellion. La cloche qui ameuta les factieux n'est-elle pas en Sibérie maintenant avec les insensés qui osèrent se lever contre tes officiers ? Il y a quatorze ans que je n'ai vu les murs d'Ouglitch. Si cette ville maudite a produit une nouvelle génération de rebelles, parle, et je suis prêt à en purger ton empire.

JOB.

Que s'est-il donc passé à Ouglitch ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SEMEN ET SMIRNOI OTREPIEF.

SEMEN, rentrant, à Boris.

Enfin Smirnoï Otrepief est arrivé ; il attend tes ordres.

BORIS.

Qu'il entre. — Eh bien ! Smirnoï, quelles nouvelles ?

SMIRNOÏ.

Seigneur, Ouglitch est tranquille. Une heure m'a suffi pour arrêter quelques insensés qui pouvaient séduire une populace crédule. Tout se réduit à des contes de vieilles qui te feront sourire. Un marchand a reçu dans sa maison un jeune Cosaque zaporogue dans lequel il s'est imaginé revoir les traits du feu tsarévitch Dimitrii. Une vieille nourrice du prince, folle, à ce qu'il paraît, prétend l'avoir reconnu... Un jeune moine... a tenu des propos ridicules dans un cabaret...

BORIS.

Ridicules ?

SMIRNOÏ.

Coupables, veux-je dire. La nourrice, le marchand et quelques ivrognes sont déjà en route pour Pelim... Le moine a reçu un châtiment sévère par les soins de l'abbé de Saint-Serge...

BORIS.

Et le Zaporogue ?

SMIRNOÏ.

On n'a pu encore le découvrir. En quittant Ouglitch, il a dit qu'il se dirigeait vers Moscou ; mais ses pareils, tu le sais, ont toujours l'habitude de mentir pour ca-

cher leurs mouvements. Pour moi, je soupçonne qu'il cherche à gagner la Lithuanie ou le pays des Zaporogues ; mais la frontière est bien gardée, et c'est là que je l'attends.

BORIS.

Quel est le nom de ce marchand ?

SMIRNOÏ.

Un certain Choubine.

BORIS.

Un homme que j'ai comblé de bienfaits ! — Et le moine ?

SMIRNOÏ.

C'est un étourdi... à qui le vin fait dire mille sottises...

BORIS.

Son nom, son nom ?

SMIRNOÏ.

Hélas ! maître... que ton courroux épargne un insensé... C'est mon neveu Grégoire.

BORIS.

Qu'importe ? point de faiblesse.

SMIRNOÏ

Deux cents coups de verges... le cachot de pénitence... son repentir touchant... maître, n'est-ce point assez pour désarmer ta colère ?

BORIS.

Non, je veux voir cet homme. Pourquoi n'est-il pas ici ?... — Patriarche ! quel est cet enfant que vous avez amené ? Dans quel séminaire a-t-il été nourri ? Depuis que je suis entré dans cette salle, je rencontre toujours ses yeux brillants comme des yeux de loup attachés sur les miens... Veut-il me fasciner à la manière des sorciers finnois ? — Jeune homme, ne sais-tu pas qu'en présence de ton maître tu dois baisser les yeux et courber ton front vers la terre ?

JOB.

Seigneur très-miséricordieux...

YOURII.

Seigneur, mes yeux n'avaient jamais vu un souverain. En présence du seul monarque chrétien de l'univers, du protecteur de la foi orthodoxe, mes yeux se tournent involontairement vers toi comme ceux d'un mourant vers la porte du paradis.

JOB.

C'est un orphelin pieux et dévoué, seigneur, dont la discrétion est au-dessus de son âge.

BORIS.

Jeune homme, en quittant ce palais, mets un frein à ta langue, si tu veux la conserver. Semen, patriarche, et vous, prince Chouiski, vous aussi, prince Fëdor, suivez-moi dans mon cabinet.

YOURII, *à part.*

Pauvre Choubine ! — Bah ! une bonne cause doit avoir ses martyrs.

IV

Un couvent en Lithuanie, sur la frontière de Russie.

SCÈNE I.

YOURII, UN MOINE LITHUANIEN.

LE MOINE.

Ici tu n'as rien à craindre, mon fils, si tu as quitté la Russie contre ta volonté. Tu es sur la terre lithuanienne. Ton abbé te réclamerait en vain. Tu es jeune ;

fasse le ciel qu'arrivant en pays catholique tu sois touché de la grâce. Vos abbés sont des tyrans, dit-on. Tu verras le nôtre, et tu compareras. En attendant, repose-toi ; tu as l'air d'avoir fait une longue traite.

YOURII.

Grand merci, mon père... Là-bas, c'est la Russie, je pense ?

LE MOINE.

Ce ruisseau marque la frontière. Au delà, c'est la terre moscovite.

YOURII, se parlant à lui-même.

Je le repasserai.

LE MOINE.

Que dit-on et que fait-on au pays d'où tu viens ?

YOURII.

Je suis un pauvre diacre, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

LE MOINE.

On croit ici que votre Boris veut recommencer la guerre, et qu'il prétend nous reprendre la Livonie ; mais qu'il ne se frotte pas aux lances de nos hussards.

YOURII.

Je croyais Boris ami du roi de Pologne.

LE MOINE.

Son ami ! Loin de là. Il le craint et le hait, mais ne perd aucune occasion de lui nuire. Un beau jour Sa Majesté perdra patience.

YOURII.

Sigismond est-il un prince guerrier ?

LE MOINE.

Aussi guerrier qu'il est pieux. Crois-moi, il ne se passera pas bien des années avant qu'il ne fasse des conquêtes pour la plus grande gloire de la religion et de sa couronne. Que Boris ne le provoque pas... D'ailleurs son temps approche.

YOURII.

Que voulez-vous dire ?

LE MOINE

Oui, le terme du pacte qu'il a fait avec le diable est près d'arriver.

YOURII.

Il a fait un pacte avec le diable?

LE MOINE.

Tu es, je crois, le seul Moscovite qui ne sache pas cela. Oui, il y a douze ans de cela, plus de douze ans, il consulta des magiciens finnois pour savoir sa destinée. — « Sept ans tu gouverneras, sept ans tu régneras, répondit le diable, que ces magiciens avaient évoqué. — Qu'importe? dit Boris, sept jours seulement, pourvu que je sois tsar [1] !... » Tu remarqueras, mon fils, qu'il a été sept années régent sous Fëdor, et voilà cinq ans qu'il est tsar. Il a encore deux ans.

YOURII.

Dans deux ans, j'aurai vingt-quatre ans.

LE MOINE.

Et moi soixante-dix. — Nous avons ici un moine russe qui en raconte de belles sur votre Boris. Il vint hier tout écloppé demander l'hospitalité à la porte de ce monastère. Il s'est enfui d'un cachot où on l'avait mis, tu ne devinerais jamais pourquoi.

YOURII.

Comment le pourrais-je ?

LE MOINE.

Boris l'a fait bâtonner rudement, puis jeter dans un cul de basse fosse, seulement parce qu'il avait dit qu'un certain jeune homme ressemblait au feu tsarévitch Dimitrii.

1. Cette prédiction et ce mot de Boris sont rapportés par les annalistes russes.

YOURII.

Ce serait un indice que Boris saurait que le tsarévitch n'est pas mort.

LE MOINE.

On dit que Boris l'a fait assassiner ou empoisonner lorsqu'il était tout enfant.

YOURII.

C'est une affaire fort obscure, à ce que j'ai ouï dire.

LE MOINE.

Bah ! si le tsarévitch était vivant, il se serait montré quelque part.

YOURII.

S'il était vivant... Pour moi, je ne connais rien à ces choses, mais il me semble que, Boris étant le tyran sanguinaire que l'on dit, le jeune prince ferait bien de se cacher... Qui sait s'il serait en sûreté, même en Pologne ?

LE MOINE.

En Pologne ! sainte Vierge ! Eh ! qui oserait faire tomber un cheveu de la tête d'un prince qui demanderait un asile à la république et au roi ?

YOURII.

Si Boris offrait de faire quelque concession au roi, peut-être livrerait-il le prince qui se serait mis sous sa protection.

LE MOINE.

Tu parles comme un Moscovite, mon ami. En Pologne, on a des sentiments plus généreux. Tiens, à Brahin, près d'ici, un gentilhomme russe vint implorer la protection de notre palatin, le prince Adam Wiszniowiecki. Pendant deux mois, le prince le fit manger à sa table et le traita magnifiquement, bien que Boris lui offrît des monceaux d'or pour que le proscrit lui fût rendu.

YOURII.

C'est un noble seigneur que ce prince Adam. Je compte passer par Brahin, et je le verrai sans doute.

LE MOINE.

Le pauvre qui s'arrête devant sa porte trouve toujours du pain et un pot de bière, et, quoique bon catholique, le prince ne demande pas à l'étranger quel est son Dieu avant de le secourir. On n'en fait pas autant en Russie, n'est-ce pas?

YOURII.

C'est ce que font partout les honnêtes gens.

LE MOINE.

Bien dit, jeune homme. Voici l'heure de vêpres, et je te quitte, à moins que tu ne veuilles entendre l'office. Quelquefois des hérétiques ont été touchés en entendant notre orgue.

YOURII.

Une autre fois, mon père.

LE MOINE.

Bien. Adieu. Si notre moine russe est encore ici, je vais lui dire que nous avons un de ses compatriotes.

(Il sort.)

SCÈNE II.

YOURII, seul.

Deux ans encore!... Oui, il me faut bien encore deux ans... Son astre est sur son déclin... et moi... Un sceau d'or, une croix de diamants et trente-cinq ducats, voilà toutes mes ressources... Mais... Gustave l'a dit, vouloir, c'est pouvoir. (Entre Grégoire Otrepief.)

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, YOURII.

GRÉGOIRE.

Par ma foi!... Non... Si fait... Quoi! vous ici!...

YOURII.

Sois le bienvenu en Lithuanie, Grichka Bogdanovitch. J'ai de la joie à te revoir.

GRÉGOIRE.

Je voudrais pouvoir vous faire le même compliment...

YOURII.

Tu as souffert pour moi, et tes souffrances sont enregistrées dans ma mémoire.

GRÉGOIRE.

Avez-vous inscrit deux cents coups de verges, trente jours au cachot, pain noir, eau claire?...

YOURII.

Sais-tu le proverbe des Zaporogues? — « Oublie une injure, tu restes impur. » — As-tu perdu le souvenir des mauvais traitements de Boris?

GRÉGOIRE.

Quant à cela, je pense que de six mois je ne pourrai m'asseoir, sans penser à lui et le maudire.

YOURII.

Laisse les malédictions aux prêtres et aux femmes. Un homme agit et se venge.

GRÉGOIRE.

Je ne demanderais pas mieux; mais...

YOURII.

Sers-moi, et je te vengerai. Demain, pars pour l'île des Zaporogues. Je te donnerai des lettres pour leurs

atamans ; je t'en donnerai d'autres pour les atamans du Don. Tu leur diras qu'ils sellent leurs chevaux, qu'ils affilent leurs lances et que tu m'as vu.

GRÉGOIRE.

Cela n'est pas difficile à dire... mais... s'ils me demandent... oui, s'ils me demandent qui vous êtes... que répondrai-je ?

YOURII.

Que tu as vu l'homme que Boris hait le plus au monde, qu'il craint le plus, le libérateur que tous les opprimés attendent. Ils me verront bientôt à leur tête avec mes alliés de la Pologne.

GRÉGOIRE, bas.

Ses alliés !

YOURII.

Jusque-là, pas un mot qui me fasse connaître. Souviens-toi de cet ordre ; je veux être obéi. (Il lui tend la main.)

GRÉGOIRE, après un instant d'hésitation, s'agenouille et lui baise la main.

Monseigneur, disposez de votre esclave.

V

Brahin. — Le château du prince Adam Wiszniowiecki. — Une terrasse élevée donnant sur une cour.

SCÈNE I.

MARINE MNISZEK, STANISLAS MALUSKI.

MALUSKI.

Sa Majesté me fit l'honneur de me dire que je m'étais bien acquitté, et qu'à bon droit on nommait les

gentilshommes polonais les meilleurs gendarmes du Nord. Il me présenta lui-même à madame de Verneuil, qui me fit la grâce de me demander le nom de la dame dont je portais les couleurs... Vous devinez, belle Marine, quelle fut ma réponse.

MARINE.

Ah! pane[1] Maluski, que vous êtes indiscret!

MALUSKI.

La marquise me fit l'honneur de me dire qu'elle désirait fort vous faire les honneurs de Fontainebleau... c'est un palais du roi — et vous voir danser à la polonaise.

MARINE.

Est-elle bien belle, cette marquise de Verneuil?

MALUSKI.

Les Français ne la nomment que la belle marquise, et, tant que je suis resté en France, je l'ai crue en effet la plus belle de son sexe... mais depuis mon retour...

MARINE.

On le voit, pane, vous avez profité de votre séjour en France. Vous nous rapportez la galanterie du Louvre. Mais parlez-moi des conquêtes que vous avez faites. Combien de portraits rapportez-vous dans votre cassette?

MALUSKI.

Un seul, pana, que j'avais apporté de Pologne gravé au fond de mon cœur.

MARINE.

Vous êtes devenu tout à fait Français, pane Maluski... Mais voici mon père qui revient avec le prince Adam et mon beau-frère Constantin. Ils sont allés voir ce ter-

1. Titre dû à un gentilhomme. *Pane*, monsieur; *pana*, madame ou mademoiselle.

rible cheval. On voit bien que les voyages forment les hommes, pane Maluski ; avant d'aller à Paris, vous n'auriez pas manqué de me laisser là pour cette merveille de sauvagerie.

MALUSKI.

Quelle merveille, pana ?

MARINE.

Un cheval admirable, mais si méchant que personne ne peut le monter, et le prince Adam n'en sait que faire.

MALUSKI.

On s'y sera mal pris.

MARINE.

Non. Constantin Wiszniowiecki a été jeté par terre si rudement qu'il en a le bras foulé, et le veneur de son frère, vieux Cosaque fameux par son adresse, a eu la jambe cassée : on le dit estropié pour la vie.

MALUSKI.

Vous me donnez une grande envie de monter ce cheval.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MNISZEK, LES PRINCES ADAM ET CONSTANTIN WISZNIOWIECKI.

MNISZEK.

A votre place, prince Adam, je lui ferais tirer une arquebusade ; vous n'en ferez jamais rien.

MARINE.

Père, le pane Maluski veut monter le cheval.

MNISZEK.

Quelle folie !

LE PRINCE ADAM.

Demandez à Constantin s'il est facile.

MALUSKI.

Enfin je voudrais l'essayer. Il y a un an, M. de Rosny me fit l'honneur de me permettre de monter un grand cheval de ses écuries que personne n'avait pu réduire, et j'en vins à bout très-facilement.

CONSTANTIN.

Vos chevaux français, je les monterai tous; mais ce tartare-là, je vous en défie.

LE PRINCE ADAM.

Parbleu ! pane Maluski, je vous le donne, si vous le montez.

MNISZEK.

Maluski, n'essayez pas ; hier, il a failli tuer un homme.

MALUSKI.

Laissez-moi faire.

MARINE.

Pane Maluski, songez-y : vos dentelles françaises... à quel risque vous les exposez !

MALUSKI.

J'ai eu l'honneur de prendre des leçons de manége à Paris dans la grande écurie, et je me flatte de ne pas les avoir oubliées.

CONSTANTIN.

Prétendez-vous qu'on monte mieux à cheval à Paris qu'en Pologne ? Gageons vingt ducats que vous ne ferez pas le tour de la cour sur son dos.

MALUSKI.

Tope !

(Entre Yourii qui les observe sans qu'on fasse attention à lui.)

MNISZEK.

Vous allez le faire tuer.

LE PRINCE ADAM.

C'est son affaire. — Qu'on amène le tartare au bas de la terrasse.

MALUSKI.

Et si je le monte, la pana me donnera la rose qui est à son corset et dansera ce soir un menuet avec moi.

MARINE.

Et si vous vous cassez la jambe, qui me fera danser ? Tenez, je vous donne cette rose, si vous renoncez à votre pari.

MALUSKI.

Cette fleur me sera encore plus précieuse quand je l'aurai gagnée.

SCÈNE III.

LES MÊMES, YOURII.

YOURII, *s'avançant.*

Nobles panes, prenez pitié d'un malheureux étranger. Je viens de Russie, et on m'a dit à Smolensk que jamais un infortuné n'avait passé devant le château du prince Adam sans recevoir des marques de sa générosité.

MNISZEK.

Je vous le disais bien, prince Adam; tous les mendiants vous connaissent, et vous les attirez de vingt lieues à la ronde.

LE PRINCE ADAM, *à Yourii.*

Tu es un moine grec et schismatique, je crois. N'importe, je ne démentirai pas ma réputation. Tiens. (*Il lui donne un ducat.*) Va à la cuisine, on te donnera à manger.

MARINE.

Quelle figure de réprouvé !

MALUSKI.

Il a plus l'air d'un bandit que d'un moine.

LE PRINCE ADAM.

Eh bien ! tu restes ? Que demandes-tu encore ?

YOURII.

Prince Adam, un de ces nobles panes s'apprête à monter un cheval difficile ; me permettras-tu de le voir ?

LE PRINCE ADAM.

Voilà le premier moine qui préfère un noble spectacle à la vue d'une marmite. Ce garçon-là est bâtard de quelque gentilhomme. Ah ! voici le cheval.

CONSTANTIN.

Eh bien ! pane Maluski, qu'en dites-vous ?

LE PRINCE ADAM.

Il est temps encore de se dédire.

MNISZEK.

Allons ! allons ! annulez cette gageure ridicule.

MALUSKI, ôtant sa pelisse, à Marine.

Permettez-moi, pana, d'ôter cette pelisse et de la déposer à vos jolis pieds. Je souffre de les voir sur ce gazon humide.

MARINE.

Dieu me préserve d'oser fouler du velours de France !

CONSTANTIN.

Trêve de galanteries françaises, Maluski. A cheval.

MALUSKI.

Très-volontiers. (Il descend dans la cour.)

MNISZEK.

Petite folle, tu seras cause qu'un brave gentilhomme se rompra un bras ou une jambe.

MARINE.

Il dit qu'en France...

MNISZEK.

Eh! que nous importe ce qui se fait en France?

LE PRINCE ADAM, regardant dans la cour, à Maluski.

Voulez-vous me donner vingt ducats?

CONSTANTIN, de même.

Oui, prends-y garde... (Aux palefreniers qui ont amené le cheval.) Tenez donc cette maudite bête, que monsieur se mette en selle!... Maluski, Maluski, vous avez plus de chance que moi... le sable est épais, et vous allez tomber comme sur un matelas.

YOURII, regardant dans la cour.

Tournez-lui la tête vers le soleil. Vous voyez bien qu'il a peur de son ombre.

CONSTANTIN.

De quoi te mêles-tu, moine?

MNISZEK.

Le Moscovite a raison. Maluski, faites-lui tourner la tête vers le soleil.

MARINE.

Ne montez pas, pane Maluski, vous me faites peur. Revenez. Ah!

CONSTANTIN.

Pile ou face?... Allons, allons! Il se relève. Ce n'est rien. Mais les dentelles et le velours français sont rudement traités...

MALUSKI, dans la cour.

Maudite bride polonaise!... N'auriez-vous pas ici un mors français?

MNISZEK.

Allons, allons! revenez, vous boitez. C'est assez de folies.

YOURII.

Prince Adam, permets que j'essaie ce cheval.

LE PRINCE ADAM.

Toi?

YOURII.

Pourquoi pas ?

MARINE.

Oui, oui, prince. Cela nous amusera de le voir rouler sur le sable.

LE PRINCE ADAM.

Allons, mon révérend, voyons comment vous faites la culbute (Yourii descend après avoir jeté sa robe.)

MALUSKI, qui revient en boitant légèrement.

C'est ma faute ! J'ai l'habitude du harnachement français... Si j'avais pensé... Tenez, prince Constantin, voici vos vingt ducats.

CONSTANTIN.

Vous êtes-vous fait mal ?

MALUSKI.

Rien, rien.

MARINE.

Regardez donc, le moine a l'air de causer avec le cheval... Mais c'est que cette vilaine bête l'écoute vraiment... Il lui tient la tête et l'embrasse tendrement... Ne trouvez-vous pas, messieurs, que ces deux mines farouches vont bien ensemble ?

CONSTANTIN.

Sur ma parole, le drôle le charme. Il sait la chanson des Bohémiens.

MNISZEK.

C'est peut-être un Bohémien. Regardez comme il est noir.

CONSTANTIN.

Le cheval ne couche plus les oreilles... Il veut le prendre par la douceur... mais rien n'y fera... Oh ! le voilà en selle... Ah !... il se tient... Oh ! oh !... il est ferme... c'est le diable...

YOURII, dans la cour.

Hoyda ! hoyda !

LE PRINCE ADAM.

Il part comme une flèche. C'est un Tartare que ce moine. Il a poussé leur cri.

CONSTANTIN.

C'est aussi le cri des Zaporogues [1]... De toute façon, c'est un hardi coquin... Comme il est lancé... Quel train !

MALUSKI.

Il file, il file tout droit... Prince Adam, je parie, le diable m'emporte, que le moine vous emmène votre cheval, et vous laisse sa robe en échange.

MNISZEK.

Non, ma foi. Il revient. C'est un fier écuyer.

MALUSKI.

Oh ! pouvez-vous dire cela, pane Mniszek ? Regardez-le. Il est affourché sur la bête comme un singe ou un Tartare qu'il est... Ah ! si vous aviez vu à Paris, dans la grande écurie du roi, comme nous manégions devant madame de Verneuil et...

CONSTANTIN, à Yourii.

Très-bien, mon brave. Si c'est l'abbé de ton couvent qui t'a appris à monter à cheval, il était digne d'être le pope des Zaporogues.

YOURII, revenant.

Maintenant il est dompté, à ce que je crois.

CONSTANTIN.

Tiens, moine, prends ces vingt ducats. Tu les as bien gagnés.

LE PRINCE ADAM.

Et moi, je te donne ce cheval. Mon veneur est estropié. Si tu veux rester ici, je te donne sa place. Croismoi, laisse là ton froc.

1. Les Cosaques imitaient en tout les Tartares. Leur nom même est emprunté à la langue turque. *Cazak* signifie éclaireur, partisan.

YOURII.

Le proverbe dit vrai : généreux comme un Wiszniowiecki. (A Marine.) Ces deux nobles seigneurs m'ont fait leurs présents. Pana, ne me ferez-vous point le vôtre? Donnez-moi la rose qui est à votre corset. (Il se met à genoux.)

MARINE.

A toi, moine?

MNISZEK, riant.

Au fait, c'est le prix du tournoi.

MARINE.

Tiens! (Elle lui jette la rose.) Est-ce qu'il faudra que je danse un menuet avec lui?

MALUSKI.

Moine, donne-moi cette fleur. Voici vingt ducats encore.

YOURII.

Excusez-moi, noble pane. Je suis au service du prince Adam, et je n'ai plus besoin d'argent. (A un palefrenier.) Tiens, ami, porte ces vingt ducats au pauvre veneur estropié.

MNISZEK.

Tu te dis moine et Russe, et tu refuses de l'argent!

YOURII.

Que veux-tu que j'en fasse?

LE PRINCE ADAM.

Qui es-tu, et d'où viens-tu? Tu n'es pas moine.

YOURII.

On a voulu faire de moi un moine, mais je n'avais pas la vocation, et de ce froc on peut tailler une couverture au cheval que je viens de monter. Je suis un pauvre orphelin, fort mal traité de la fortune jusqu'à présent, heureux aujourd'hui d'être admis sous le toit hospitalier d'un illustre palatin.

LE PRINCE ADAM.

Quel est ton nom?

YOURII.

Dmitri Ivanof.

MALUSKI.

Croyez, belle Marine, que c'est quelque prince déguisé..... Un prince tartare, s'entend..... Il en a les traits.

MARINE.

Lui, prince! Quelle folie!

LE PRINCE ADAM.

Qui que tu sois, Dmitri Ivanof, reste chez moi. Si tu sais chasser aussi bien que tu montes à cheval, je ferai ta petite fortune.

YOURII.

Je te baise les mains. (Aux palefreniers.) Allons, enfants, montrez-moi l'écurie, et laissez-moi donner pleine mesure d'avoine au bon cheval qui me vaut cette aubaine.

MNISZEK.

Je parierais que c'est quelque fils de gentilhomme qui, à la suite d'une méchante affaire, court le pays déguisé.

MARINE.

Rentrons; le pane Maluski boite tout bas, et moi je gagne à cela que je ne danserai pas ce soir.

VI

Le camp des Zaporogues dans une île du Dnieper.

SCÈNE I.

DEUX COSAQUES.

PREMIER COSAQUE.

Comment ! le tsarévitch Dimitrii, le fils du Terrible ?

DEUXIÈME COSAQUE.

Lui-même, et bien vivant. Comment il s'est échappé, je ne l'ai pas trop bien compris, car c'est au milieu du dîner que le moine nous a expliqué la chose ; mais cela n'est pas douteux, puisqu'il nous écrit, et à sa lettre il y a un sceau qui pend, rouge et large comme la paume de ma main.

PREMIER COSAQUE.

Un sceau de cire rouge ?

DEUXIÈME COSAQUE.

Rouge, avec toutes sortes de caractères alentour. C'est en bonne forme, va. Et son envoyé, par ma foi ! depuis l'ataman Pachkof, à qui Dieu donne le paradis, je n'ai pas vu son pareil. C'est un moine, mais il en vaut dix. Il a bu à la santé de chacun de nos atamans, pleine rasade, coup sur coup et d'un seul trait ; ce n'est que lorsqu'il en est venu à l'ataman Tchika, qu'il s'est arrêté un instant pour respirer à moitié de son gobelet.

PREMIER COSAQUE.

Quel gaillard !

DEUXIÈME COSAQUE.

Le dîner fini, n'en pouvant plus, moi je m'étais allé coucher sur du foin; mais on m'a dit qu'il s'est plongé la tête dans un seau d'eau, et il n'y paraissait plus, si bien qu'il s'est mis à chanter des psaumes, et c'était plaisir de l'entendre... Mais tiens, le voilà qui sort avec nos anciens. C'est aujourd'hui que l'armée décidera ce qu'elle doit faire. Vois, on plante déjà les *bountchougs* [1] et les timbales nous appellent.

SCÈNE II.

GRÉGOIRE OTREPIEF, L'ATAMAN SUPÉRIEUR DES ZAPOROGUES, LES ANCIENS, FOULE DE COSAQUES.

(Ils forment un grand cercle au milieu duquel seplacent l'ataman supérieur et Grégoire.)

L'ATAMAN SUPÉRIEUR, une masse d'argent à la main, ôtant son bonnet.

Braves atamans [2], j'ai fait réunir le camp pour lui communiquer les nouvelles qui viennent de nous arriver de Pologne. Le tsarévitch Démétrius Ivanovitch nous écrit qu'il n'est point mort, comme on l'avait cru. Il est vrai que Boris a voulu l'assassiner, mais il a manqué son coup. Le tsarévitch, qui est devenu grand, a résolu de se venger de Boris, comme il est juste, et nous prie de l'aider. Si quelqu'un de vous a quelque chose à dire là-dessus, qu'il parle. (Il remet son bonnet.)

1. Queues de cheval au haut d'une lance, étendards des Cosaques.

2. *Atamany molodsi*, formule consacrée de tout orateur parlant à une assemblée de Cosaques.

GRÉGOIRE.

Chrétiens, mes frères... c'est-à-dire braves atamans, je ne vous raconterai pas comment le tsarévitch a échappé aux embûches de ses ennemis ; l'histoire serait longue, et je sais que vous n'aimez pas les longs discours. Qu'il vous suffise de savoir que le prince Dmitrii est vivant et qu'il m'a chargé de vous assurer de son estime. Je n'ai pas besoin de vous dire, braves atamans, quel homme est Boris, qui se dit tsar à Moscou, fils de Tartare, lui-même plus Tartare que chrétien. Vous savez qu'il est l'ami intime de Kassim Ghereï, le khan de Crimée, et tous deux complotent votre ruine. Quand un de vos régiments est surpris par les Tartares, comme il advint l'an passé à Gheraz Evanghel, aujourd'hui en paradis, je l'espère, croyez, mes chers amis, que les païens sont avertis de vos mouvements par Boris, et qu'il leur paie cinq roubles par oreille de Zaporogue qu'ils rapportent...

PLUSIEURS VOIX.

Il dit vrai ! Boris nous trahit.

GRÉGOIRE.

Mon légitime seigneur, le tsarévitch Démétrius, touché des maux que vous a faits ce tyran, et d'ailleurs ayant son compte particulier à régler avec Boris, m'a chargé de vous dire, braves atamans, que sous peu il déploiera sa bannière aux bords du Dnieper aussitôt qu'il aura rassemblé une armée que le roi de Pologne a promis de lui donner. Il ira droit à Moscou, et, si vous voulez les oreilles de Boris, il est prêt à vous en faire présent. Mon maître espère que vous vous joindrez à lui pour cette expédition. C'est à quoi il vous convie par cette lettre écrite sur parchemin, notez-le bien, comme il écrit au roi de Pologne et au sultan, afin de vous mieux témoigner sa considération particulière. Le secrétaire de vos atamans a lu la lettre,

et vous pouvez tous voir qu'elle est munie du sceau impérial. (Il élève la lettre au-dessus de sa tête.)

VOIX.

Guerre à Boris !... A Moscou ! Vive le tsarévitch !

UN ZAPOROGUE.

Braves atamans, je reconnais que le moine a parlé bien, et je ne doute pas que son tsarévitch ne fasse un jour un glorieux tsar. Je leur souhaite, à l'un et à l'autre, toutes sortes de prospérités; mais rappelez-vous qu'il y a deux mois à peine vous avez reçu un subside de Boris et juré paix avec lui. Si nous lui faisons la guerre sans provocation, que dira-t-on de nous ? Nos anciens ont baisé la croix en témoignage de leur sincérité, et, sauf le respect que je dois à toute la compagnie, il n'est pas bien de rompre sitôt un serment prêté.

VOIX.

Il a raison. Nous avons juré... C'est dommage.

GRÉGOIRE.

Permettez-moi, messieurs, de vous dire encore un mot. Le serment dont je viens d'entendre parler ne signifie rien, et moi qui m'y connais, puisque je suis d'église, je vous garantis qu'il ne vous oblige pas. Vous avez baisé la croix en promettant de ne pas guerroyer contre le tsar ou les hommes du tsar de toutes les Russies. N'est-ce pas là votre serment ?

L'ATAMAN.

En effet, j'ai baisé la croix pour tout le camp, et quatre atamans avec moi.

GRÉGOIRE.

Si vous manquez au serment que vous avez prêté au tsar de toutes les Russies, vous craignez d'être excommuniés, je pense ?

QUELQUES VOIX.

Nous nous soucions peu des excommunications.

GRÉGOIRE.

Doucement, nos amis; soyons chrétiens et orthodoxes: ne badinons pas avec les excommunications. Examinons un peu l'affaire. Vous avez un traité avec le tsar, observez-le. Mais qui est le tsar, s'il vous plaît? Est-ce ce Tartare qui est à Moscou? Nenni. Celui-là est un usurpateur et un assassin. Le tsar légitime, c'est Dimitrii Ivanovitch; il n'est pas sacré encore, mais c'est le seul seigneur de toutes les Russies, et c'est avec lui que le serment prêté vous engage.

VOIX.

Le moine dit vrai! Boris est un traître, et nous ne le reconnaissons pas pour le tsar de Russie.

GRÉGOIRE.

Boris est non-seulement un assassin, mais un voleur. Il pille le pauvre peuple pour donner sa substance à sa race maudite, les Tartares Godounof. Tout ce qu'ont pillé ces hommes, m'a dit mon noble maître le tsarévitch Dimitrii, tout ce qu'ils possèdent, je le partagerai à mes serviteurs.

VOIX.

Vive le tsarévitch! Guerre à Boris!

GRÉGOIRE.

En ce moment, je ne suis pas riche en argent comptant, a dit encore mon seigneur le tsarévitch; mais j'ai un trésor à Moscou, et dès que j'en aurai la clé, je veux le partager à mes fidèles. Croyez-moi, braves atamans, je connais bien le prince qui parlait ainsi, et, sans vanité, je puis dire que sans moi il ne serait pas échappé aux embûches de Boris. De plus généreux, je n'en connais point. Quand il a des ducats dans sa ceinture, il les trouve trop pesants et les jette par poignées.

VOIX.

Vive Dmitrii! vive le tsarévitch!

L'ATAMAN.

Braves atamans, si vous voulez faire la guerre à Boris, je ne m'y oppose point ; mais il est puissant, il a de nombreuses armées, beaucoup de canons, et peut nous faire beaucoup de mal. Ne serait-il pas bon d'attendre que le tsarévitch et les Polonais entrent en campagne? Jusque-là, faisons provision de poudre et aiguisons nos sabres.

VOIX.

Bien parlé ! L'ataman a raison.

AUTRES VOIX.

Nous avons plusieurs de nos régiments en campagne. Attendons leur retour.

AUTRES VOIX.

Nouvelles ! nouvelles ! Une députation de l'armée du Don.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN COSAQUE DU DON, suivi de plusieurs Cosaques qui prennent place dans le cercle.

LE COSAQUE DU DON.

Les atamans, les anciens et l'armée du Don saluent les atamans, les anciens et l'armée du Dnieper. Ils vous disent ceci, braves atamans : Boris a juré de détruire tous les priviléges des Cosaques ; il veut nous donner pour atamans des Juifs de Moscou ; il nous défend de distiller de l'eau-de-vie ; ses officiers ont brisé les alambics de notre frère Vachka Lykof. Dans un moment de colère, Lykof a tiré son arquebuse et couché par terre un de ces coquins ; mais les autres, étant les plus forts, l'ont garrotté et mené au secrétaire du tsar, Massalski. On lui a fait son procès, et il a été pendu

le lendemain. Quand l'ataman Korela a su la chose, il a juré de ne pas boire d'eau-de-vie avant d'avoir vengé notre frère. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous partons soixante, et nous surprenons une troupe de ces coquins dans leur distillerie. — Voyons si leur eau-de-vie brûle, a dit Korela. Nous jetons alors du feu sur le toit, et tout a brûlé, eau-de-vie et distillateurs impériaux. L'armée du Don, instruite de l'aventure, a dit que Korela avait agi en brave ; elle m'envoie vous conter ces nouvelles et vous demander assistance au cas que les Moscovites attentent à nos franchises. Les Cosaques du Don comptent sur vous comme vous compteriez sur eux si vous étiez en semblable conjoncture.

L'ATAMAN.

Diable ! cela change l'affaire. Les franchises des Cosaques sont choses sacrées, et si l'on s'en prend à l'armée du Don, Dieu sait ce qu'on médite contre celle du Dnieper.

VOIX CONFUSES.

Guerre, guerre aux Moscovites ! Vive l'armée du Don et le prince Dmitrii !

L'ATAMAN.

Enfants, je suis trop vieux pour vous mener à la guerre. Nommez un ataman de campagne [1], et que Dieu vous conduise ! Voici la masse d'armes que je suis prêt à lui remettre. Qui choisissez-vous ?

VOIX.

Reste notre ataman.

AUTRES VOIX.

Non, prenons Ivachko Zarutski !

AUTRES VOIX.

Non, Iaropolk Bezobrazof !

1. *Ataman kotchevoï*, général nommé pour commander une expédition.

AUTRES VOIX.

Cosma Sergeïef ! (Après quelques moments de tumulte, différents groupes se forment autour de chaque candidat.)

L'ATAMAN.

Je crois que Cosma est nommé ataman de campagne. Sa troupe est la plus nombreuse. Est-ce l'avis des anciens ?

VOIX.

Oui, oui ! Cosma Sergeïef !

L'ATAMAN.

Cosma, l'armée te nomme son ataman de campagne. Voici la masse, porte-la avec honneur.

COSMA.

Enfants, c'est aujourd'hui mardi. Aujourd'hui, nous fêterons nos hôtes ; après-demain, nos régiments rentreront dans leurs villages ; samedi matin, nous montons à cheval. Que chaque homme ait vingt charges de poudre et de la farine pour huit jours. Je vous mènerai où il y aura honneur et butin.

GRÉGOIRE, à part.

Morbleu ! le feu est aux étoupes ; il ne s'éteindra pas facilement. Je ne me savais pas tant d'éloquence. Ah ! Boris, Boris ! tu me paieras ces coups de bâton ! Allons dîner. (Il jette son bonnet en l'air.) Vive le tsar Dimitrii !

VII

Brahin. — Le château du prince Adam Wiszniowiecki.

SCÈNE I.

MARINE MNISZEK, THÉRÈSE WISZNIOWIECKA, sa sœur, SOPHIE MNISZEK, sa belle-sœur.

SOPHIE.

Il est vrai qu'il a le nez un peu long ; mais, comme il prend soin de nous le dire, « le grand roi de France a le nez long aussi... » Vieille famille, alliée aux meilleures de Pologne et de Lithuanie. Il a du bien, et à la mort de son oncle il sera très-riche. Il héritera de ce beau château sur la Vistule dont ta sœur peut te parler. Enfin, pour moi, je ne vois pas de parti plus sortable.

MARINE.

Mais c'est que je le vois toujours roulant sur le sable, après s'être tant vanté de dompter ce cheval.... Puis, il n'est pas palatin...

SOPHIE.

Mais moi, j'ai bien épousé ton frère Stanislas, qui n'est que staroste de Sanodzk.

MARINE.

Non, je veux un palatin comme ma sœur.

THÉRÈSE.

Mais moi, je suis ton aînée.

SOPHIE.

Palatin et jeune, c'est un mari difficile à trouver. Sa Majesté fera peut-être Maluski palatin.

THÉRÈSE.

S'il te faut un palatin, que n'épouses-tu le vieil hetman de la couronne [1] Zolkiewski ? Il est palatin de Kiovie et n'a pas encore soixante-dix ans. Il t'admirait fort, à la cour, au bal qui se donna pour l'ouverture de la diète.

MARINE.

Pourquoi pas, s'il voulait de moi ? Je serais madame la générale de la couronne, et j'aurais le pas sur vous deux.

THÉRÈSE.

Et un beau mari, boiteux par-dessus le marché.

MARINE.

Oui ; mais il est hetman de la couronne, et le roi ouvrirait le bal avec moi.

SOPHIE.

Voyez-vous l'ambition ? Savez-vous, chère princesse, pourquoi Marine ne veut pas du pane Maluski ? C'est qu'elle a ses vues sur le prince tartare.

THÉRÈSE.

Quel prince tartare ?

SOPHIE.

Ce jeune veneur que votre beau-frère a pris à son service. Nous avons décidé que c'est un prince tartare déguisé, le fils de Kassim Ghereï pour le moins.

MARINE.

Ah ! madame la starostine, la plaisanterie est devenue bien vieille depuis que tu l'as inventée.

1. Général de l'armée de Pologne. Un autre général commandait l'armée de Lithuanie. C'étaient les deux grandes charges de la république.

SOPHIE.

Pour Tartare, cela est incontestable ; il n'y a pas de mourza plus noir. Prince, je ne dis pas ; mais tu as fait sa conquête.

THÉRÈSE.

Fi donc ! si mon beau-frère m'écoutait, il y a longtemps qu'il aurait chassé ce jeune drôle. Savez-vous qu'il m'effraie toutes les fois que je le regarde !

SOPHIE.

Qu'a-t-il donc de si effrayant?

MARINE.

Pour moi, je ne regarde pas ces gens-là.

THÉRÈSE.

Comment ! ignorez-vous ce que l'intendant du prince Adam nous a dit? Ce Tartare, ce Cosaque écrit des lettres tous les soirs...

MARINE.

Il écrit ? un Cosaque !

SOPHIE.

Des vers peut-être.

THÉRÈSE.

Des lettres, des lettres adressées à Dieu sait quelles gens au delà du Dnieper. Il reçoit des paquets mystérieux. L'autre jour, un Cosaque lui apporta une lettre ;... hier c'était un Bohémien qui lui en a remis une. Pour moi, je ne doute pas qu'il ne soit affilié à quelque bande de voleurs et qu'il n'écrive à ses amis pour qu'ils viennent une nuit brûler ce château et nous voler nos bijoux.

SOPHIE.

Mais vraiment vous me faites peur ! Et le prince Adam est-il instruit de tout cela ?

THÉRÈSE.

Certainement ; mais il dit que ce sont des folies de ses gens. Pourtant j'ai obtenu de lui qu'il parlât à ce

jeune bandit et qu'il mît la main sur ces lettres mystérieuses.

MARINE.

Oh! nous les lirons, et cela nous amusera.

SOPHIE.

Eh bien! qu'a-t-il trouvé?...

THÉRÈSE.

Il est monté chez cet homme, et nous les rapportera sans doute.

SOPHIE.

Voyons, chère Marine, que répondrai-je au pane Maluski?

MARINE.

Tu lui répondras que si son ami le roi Henri IV lui.....

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PRINCE ADAM.

LE PRINCE ADAM, entrant tout éperdu avec son intendant et quelques domestiques.

Ma femme!... ma femme!... Où est-elle?

MARINE.

Qu'avez-vous, prince?

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il, beau-frère?

LE PRINCE ADAM.

Ah! mon Dieu!... le tsarévitch!... Qu'on prépare à dîner... Le fauteuil rouge... et la coupe d'or!... Le tsarévitch de toutes les Russies!... Vite, vite, qu'on aille avertir ma femme!... Toi, apporte bien vite la pelisse de renard noir et le sabre à poignée d'or... Michel, Michel! fais mettre mon plus beau tapis de

Perse dans le carrosse... et les six chevaux gris pommelés... Ah ! mon Dieu !... Ma femme !... Où est-elle ?

SOPHIE.

Mais, au nom du ciel ! prince, dites-nous ce qui est arrivé.

LE PRINCE ADAM.

Courez vite vous habiller, folles que vous êtes... Le tsarévitch dîne ici... Piotrowski, tu as été longtemps en Russie, qu'est-ce que mange un tsarévitch ?

PIOTROWSKI.

Monseigneur...

MARINE.

Le tsarévitch dîne ici !... Comment est-ce possible ?

THÉRÈSE.

Contez-nous donc comment ?

SOPHIE.

Mais, mon cher prince ?...

LE PRINCE ADAM.

Oui, oui. Habillez-vous vite, je n'ai pas le temps de vous entendre. (Il sort avec ses gens.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE PRINCE ADAM.

MARINE.

Le tsarévitch dîne ici ! Courons vite nous habiller...

THÉRÈSE.

C'est Fëdor Borissovitch, le fils du tsar de Moscou, qui voyage apparemment... Comment lui parle-t-on ?... Votre Altesse, je pense...

SOPHIE.

Voilà un mari pour notre belle Marine ; qu'en dites-

vous princesse ? Le tsarévitch Fëdor, comme les héros deroman, voyage pour trouver une femme.

THÉRÈSE.

Bon ! Constantin disait encore hier que Fëdor n'a que quatorze ans.

MARINE.

C'est égal, c'est un tsarévitch. Habillons-nous. Quel bonheur que ma robe de Paris soit arrivée. Vous en voudriez bien avoir de semblables, vous autres, je pense. (Entre Constantin Wisznoiwiecki.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CONSTANTIN WISZNIOWIÈCKI.

THÉRÈSE.

Constantin ! Constantin ! A quelle heure arrive le tsarévitch ?

CONSTANTIN.

Comment ! il est ici.

MARINE.

Il est ici, et nous ne sommes pas habillées ! Mon Dieu !

CONSTANTIN.

Quoi ! vous n'avez pas vu mon frère ?

THÉRÈSE.

Nous l'avons vu ; mais il ne nous a rien dit... Eh bien ! le tsarévitch ?...

CONSTANTIN.

Le tsarévitch ? C'est notre veneur Dmitri.

TOUTES.

Dmitri !

CONSTANTIN.

Le propre fils d'Ivan Vassilievitch. Vous avez toutes vu de quelle façon ce jeune homme est venu dans ce château... La singularité de ses manières, des messages mystérieux qui lui étaient apportés par des inconnus, les lettres qu'il écrivait sans cesse dans le grenier où il était logé, tout cela avait excité la curiosité, et, s'il faut le dire, les soupçons de mon frère. Nous montons à sa chambre ; Piotrowski était avec nous. Nous le trouvons assis devant une petite table, scellant une lettre avec un sceau d'or. Devant lui étaient plusieurs papiers qu'il semble vouloir cacher en nous voyant. J'en saisis un ; c'était une lettre adressée au tsarévitch Dimitrii Ivanovitch par le conseil des atamans du Don. — De quel droit, s'écrie-t-il d'un ton furieux, de quel droit prétendez-vous connaître mes secrets ? — Alors mon frère, vous connaissez sa vivacité : — Je veux savoir qui tu es, dit-il, et d'où tu viens ? Parle. — L'inconnu, j'en frémis encore, pâlit, serra les dents. J'ai cru qu'il allait se porter à quelque violence, quand tout à coup, d'un ton plus calme : — « Eh bien, je dirai la vérité, s'écria-t-il ; aussi bien cette vie de misère a lassé ma patience. Prince Adam, tu vois devant toi Démétrius, le fils d'Ivan le Terrible. Boris a tenté de me faire assassiner. Sauvé par un serviteur fidèle, j'ai longtemps erré de province en province, tantôt trouvant un asile dans un cloître, tantôt sous la tente enfumée d'un Cosaque. Si tu veux mériter les faveurs du tyran de Moscou, livre-moi à ses satellites. » A ces mots, entr'ouvrant son cafetan, il nous fit voir sa croix de baptême en diamants qu'il porte encore selon l'usage moscovite.

THÉRÈSE.

Une croix en diamants !

CONSTANTIN.

Là-dessus, Piotrowski, qui nous avait suivis, tombe à genoux : — « Maître, dit-il, j'ai été prisonnier des Moscovites, et longtemps j'ai vécu à Ouglitch. C'est bien là le fils du Terrible. Je reconnais ce signe qu'il a sous l'œil droit. »

THÉRÈSE ET SOPHIE.

Il a un signe sous l'œil droit ! et nous ne l'avions pas remarqué !

MARINE.

Moi, je l'avais bien vu.

CONSTANTIN.

Jugez de notre embarras, de notre confusion, de nos excuses... Mais lui, avec une bonté inouïe, nous a donné sa main à baiser, en nous assurant qu'il n'oublierait jamais notre hospitalité.

THÉRÈSE.

Quelle aventure, grand Dieu !

MARINE.

Allons nous habiller. Ah ! mon Dieu, le voici !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, YOURII, magnifiquement habillé à la polonaise, LE PRINCE ADAM, LA PRINCESSE WISZNIOWIECKA, MNISZEK, SUITE.

LA PRINCESSE.

Que Votre Altesse daigne nous excuser... Si nous avions eu le temps de nous préparer à l'honneur que nous recevons...

YOURII.

Je ne demande à la Providence qu'un jour pour reconnaître votre généreuse hospitalité.

LE PRINCE ADAM.

J'aurais voulu pouvoir vous offrir un costume plus digne de vous, Monseigneur... (Lui présentant un sabre.) Nous autres Polonais, nous portons le sabre en tout temps, et, puisque vous avez bien voulu revêtir aujourd'hui le dolman de hussard, permettez-moi de vous offrir un sabre. Je le tiens de mon père, à qui le roi Étienne le donna sur le champ de bataille de... (Il s'arrête interdit.)

YOURII.

Cette arme, dans les mains d'Étienne Batthori, a été fatale à mon père et à mon pays, prince ; mais c'est le sabre d'un héros, et je suis fier de le porter. Fasse le ciel que je ne le tire jamais que contre les ennemis du nom chrétien !

CONSTANTIN.

Monseigneur, permettez-moi de vous présenter ma femme.

THÉRÈSE.

Monseigneur...

YOURII.

Nous sommes parents, princesse. Le sang des Jagellons s'est mêlé à celui de Rurik.

SOPHIE ET MARINE, bas à Mniszek.

Mon père, présentez-nous au tsarévitch.

MNISZEK, bas.

Est-ce bien un tsarévitch ?

LA PRINCESSE, présentant Sophie.

La starostine Sophie Mniszek, la belle-fille du palatin de Sendomir.

YOURII.

Il faut que le roi ait donné quelque mission à votre mari, Madame, pour qu'il se soit séparé de vous, même pour quelques jours.

SOPHIE.

Il est à Cracovie, Monseigneur, mais nous l'attendons.

LA PRINCESSE, présentant Marine.

La pana Marine, la fille cadette du palatin de Sendomir.

YOURII.

La pana n'a pas besoin d'être présentée. Nous sommes de vieilles connaissances, et j'ai déjà reçu des cadeaux de sa main. Je les conserve précieusement. (En ouvrant sa pelisse pour montrer la rose sèche que lui a donnée Marine, il laisse voir sa croix en diamants.)

MARINE.

Oh ! la belle croix, Monseigneur !

YOURII.

C'est ma croix de baptême. Voulez-vous la voir ?

MARINE.

Oh ! que Monseigneur est bon !

YOURII.

Plus d'un de mes compatriotes craindrait de voir toucher cette croix par un Latin ; mais de si belles mains font des reliques de ce qu'elles touchent.

MNISZEK, bas à la princesse Wiszniowiecka.

Sont-ce des diamants véritables ?

LA PRINCESSE, bas.

Admirables. (Haut.) Je ne lis pas vos caractères russes, Monseigneur. Qu'y a-t-il écrit sur cette croix ?

YOURII.

Mon nom, Démétrius, et celui de mon parrain, le prince Ivan Mstislavski.

MARINE.

Quel joli nom que Démétrius !

MNISZEK, bas au prince Adam.

Piotrowski sait le nom de sa nourrice. Tâchez donc de le faire dire à votre tsarévitch ?

LE PRINCE ADAM, de même.

Allons donc ! Pouvez-vous douter encore ?

MNISZEK, de même.

Non ; mais une preuve de plus... (Haut.) Vous eussiez été attendries, Mesdames, si vous eussiez entendu raconter à Son Altesse comment elle échappa aux poignards des meurtriers apostés par Boris... La présence d'esprit de votre médecin... le dévouement de votre nourrice... Ce sont des noms qu'il faudrait écrire en lettres d'or. Siméon, c'était le nom de votre médecin, je crois ?

YOURII.

Il était Valaque ; et de plus vertueux et de plus savant, il n'en exista jamais. Et ma pauvre nourrice !... que sera-t-elle devenue ? quand pourrai-je ?...

MNISZEK.

J'ai le pressentiment, Monseigneur, que Votre Altesse pourra lui témoigner un jour sa reconnaissance. Elle s'appelle... j'ai oublié son nom...

YOURII, souriant.

Orina Jdanova... Voulez-vous m'éprouver, palatin Mniszek ?

MNISZEK.

Monseigneur, gardez-vous de croire...

LE PRINCE ADAM, bas.

Eh bien ?

MNISZEK, bas.

Je ne me risque plus.

PIOTROWSKI, au prince Adam.

Monseigneur, le voiévode russe de Tchernigof est en bas, qui demande à vous parler en secret pour une affaire pressante.

YOURII.

N'est-ce pas un certain Tretiakof, une créature du patriarche Job ? Pourquoi passe-t-il la frontière ?

LE PRINCE ADAM.

Qu'importe? je ne puis le recevoir en ce moment.

YOURII.

Allez le voir, prince.

LE PRINCE ADAM.

Avec la permission de Votre Altesse.

YOURII.

Pane Mniszek, le prince Kourbski est-il toujours en Pologne ?

MNISZEK.

Monseigneur, il est mort il y a trois ans.

YOURII.

Ce fut un ennemi acharné de mon père... Mais je le regrette, et si j'étais sur le trône, je n'aurais pas laissé dans l'exil le guerrier qui a donné Kazan à la Russie.

MNISZEK, bas.

Il sait l'histoire de son pays.

YOURII.

Prince Constantin, combien de hussards levez-vous sur vos terres?

CONSTANTIN.

Cent cinquante, Monseigneur. Dans la dernière confédération [1], j'en avais jusqu'à deux cent vingt.

YOURII.

Et le roi a signé les conditions que la confédération lui a imposées ?

CONSTANTIN.

La confédération, Monseigneur, ne demandait rien que de juste.

1. *Rokosz*, insurrection, autorisée par la constitution, de la noblesse contre le roi.

YOURII.

Demander justice, les armes à la main, à son roi !...

MNISZEK.

Vous savez, Monseigneur, nos coutumes républicaines...

YOURII.

Parmi vos coutumes, il y en a que j'admire et que je voudrais introduire en Russie... mais vos confédérations...

CONSTANTIN.

Si Votre Altesse remonte sur le trône de ses pères, ses peuples, je pense, ne nous envieront jamais le droit de confédération.

YOURII.

Et ils ne l'auront jamais !

LE PRINCE ADAM, rentrant, haut à la princesse.

Marie, servez le prince. (Bas à son frère.) Constantin, fais armer nos heiduques, lever le pont levis ; deux ou trois hommes sur le donjon et quelques Cosaques pour battre les bois d'alentour. La retraite du prince est découverte. — (La princesse Wiszniowiecka offre de l'eau-de-vie à Yourii.)

CONSTANTIN, bas.

Ah ! grand Dieu !

YOURII.

Qu'avez-vous, prince, vous semblez ému ?

LE PRINCE ADAM.

Rien, Monseigneur.

YOURII.

Ce voiévode vous a porté quelque message étrange ?

LE PRINCE ADAM.

Un message surprenant, en effet.

YOURII.

Peut-on l'apprendre ?

LE PRINCE ADAM.

Le voiévode de Tchernigof m'avertit de la part du

tsar... de Boris, veux-je dire, qu'un étranger dangereux est dans ce château, et que si je veux le livrer...

YOURII.

Boris est bien servi par ses espions. Je croyais les avoir complétement déjoués. (A la princesse.) Voilà de l'eau-de-vie excellente, Madame.

MNISZEK.

Quelle infamie!

YOURII.

Offre-t-il une forte somme pour ma tête?

LE PRINCE ADAM.

Ah ! Monseigneur, m'offrît-on tous les trésors de l'univers...

YOURII, à la princesse.

Veuillez prendre ma main. (Il fait un pas pour sortir.)

MNISZEK.

Monseigneur, nous sommes ici à quelques milles de la frontière, et ces misérables pourraient trop facilement tenter un crime... Si vous daigniez vous rendre avec moi dans ma ville de Sambor en attendant que Sa Majesté prenne des mesures pour que vous soyez reconnu dans ce pays...

LE PRINCE ADAM.

Mniszek a raison, Monseigneur, nous irons tous à Sambor.

MARINE ET LA PRINCESSE.

Oh ! Monseigneur, partons! allons à Sambor.

YOURII.

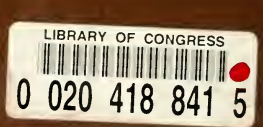
Pas avant dîner, je pense. Qu'ai-je à craindre quand je suis sous la garde de gentilshommes polonais?

(Il sort donnant la main à la princesse. Tous le suivent.)

FIN.

TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 418 841 5